

Universitätsbibliothek Johann Christian Senckenberg
Frankfurt am Main

Titel :	Dubut de Laforest, J. L. : Documents humains
Beilagen :	
Erscheinungsort:	Paris
Seitenzahl :	336 S.
Erscheinungsjahr:	1888
Format :	12 x 19 cm
Jahrgang :	
Signatur d. Orig. :	44/10461
Masterfiche :	MP 21277 a
Duplikat :	MP 21277
Aufnahme-Faktor:	<i>17,0</i>
mikroverfilmt am :	<i>20.12.2011</i>
durch :	<i>ALPHA COM DEUTSCHLAND GmbH, NL DRESDEN</i>

DUBUT DE LAFOREST

DOCUMENTS HUMAINS

Nouvelles couches féminines. — La Fécondation artificielle :
M. Alexandre Dumas et « Le Faiseur d'Hommes ». — Médecins
et chirurgiens. — Questions littéraires. — Contemporains. —
Morale au jour le jour. — Hypnotisme et suggestion. —
Pathologie sociale. — Des incapacités sexuelles. — Mono-
manes, Névropathes et Gâteux. — Dernière question : le
pain.



PARIS

E. DENTU, EDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

3, PLACE DE VALOIS — PALAIS-ROYAL

1888

340

14/5/18

DOCUMENTS

HUMAINS

ŒUVRES
DE
DUBUT DE LAFOREST
ROMANS ET NOUVELLES

Les Dames de Lamète.....	1 vol.
Tête à l'envers.....	1 —
Un américain de Paris.....	1 —
La Crucifiée.....	1 —
Le Rêve d'un viveur.....	1 —
Belle-Maman.....	1 —
Le Faiseur d'hommes (En collaboration avec M. Rambaud).....	1 —
Mademoiselle Tantale.....	1 —
Contes à la Paresseuse.....	1 —
Les Dévorants de Paris.....	1 —
L'Espion Gismarek.....	1 —
La Baronne Emma.....	1 —
Le Gaga.....	1 —
Contes pour les Baigneuses.....	1 —
La Bonne à tout faire.....	1 —
Le Cornac.....	1 —

Documents humains..... 1 —

Pour paraître prochainement :

Mademoiselle de Marbeuf, roman parisien..... 1 —

En préparation :

L'Homme de joie..... 1 —

Châteauroux. — Typ. et Stéréotyp. A. MAJESTÉ.

DUBUT DE LAFOREST

DOCUMENTS
HUMAINS

Nouvelles couches féminines. — La Fécondation artificielle : M. Alexandre Dumas et « Le Faiseur d'Hommes. » — Médecins et chirurgiens. — Questions littéraires. — Contemporains. — Morale au jour le jour. — Hypnotisme et suggestion. — Pathologie sociale. — Des incapacités sexuelles. — Monomanes, Névropathes et Gâteux. — Dernière question : le pain.



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
3, place de Valois, Palais Royal,

1888

MADAME LE DÉPUTÉ.

Qu'était madame le Député avant d'être quelque chose ? La femme d'un avocat de huitième ordre dans un de ces ressorts de province que les réformateurs de la magistrature feront craquer, un de ces quatre matins.

Elle vivait en bonne bourgeoise dans son trou de province, contente de son sort... Mais une auréole est apparue... V'lan !... Le scrutin a parlé : on s'y attendait ou on ne s'y attendait pas. Toujours est-il que l'élection de M^e Durand a été proclamée... Madame s'était rendue à la sous-préfecture pour y connaître le résultat des dépêches. Le sous-préfet a voulu que Madame le candidat fût informée la première, et radieuse, toute gaillarde, elle a couru au-devant de son mari en train de pérorer dans un club électoral :

— Durand, nous sommes élus !..

Alors, on a illuminé la façade de l'Hôtel de Ville... Des jeunes filles ont porté des fleurs... On a joué la *Marseillaise*...

*
**

Élus !... La joie de madame n'a plus connu de bornes. C'est son triomphe cette élection emportée à la force de la langue ! S'est-elle assez donné de mal ! A-t-elle assez prononcé de paroles pour conquérir les suffrages ! Royaliste avec ceux-ci, rouge vif avec ceux-là, impérialiste avec d'autres et rien du tout avec les indifférents.

Élus !... Ce mot disait Paris, une influence considérable ; ce mot disait une existence nouvelle, les honneurs, les félicitations, tout le tremblement de la vie parlementaire.

*
**

Et elle est venue dans la capitale, cette bonne Mme Durand ; elle y est venue, grisée par le succès ; et voilà que ce grand diable de Paris lassé de tant d'honorables et de femmes d'honorables, n'a fait aucune attention à elle.

Les salons sont restés fermés ; les visites ont été rares. C'est à peine si, de loin en loin, — dans la brume d'un jour de pluie, — la dame a

reçu quelques invitations officielles, et là encore, dans le monde des ministères, on l'a traitée en étrangère, et la pauvre a eu des nausées et des regrets: on l'avait invitée pour faire nombre.

Et tout doucement, cette bourgeoise de France qui, dans son chef-lieu d'arrondissement, se levait à l'aube, usant ses vieux jupons dans la matinée, soignant son armoire au linge, a tressailli à la métamorphose de son être. Au fond, elle a regretté les joies passées, le calme de la petite ville: elle a revu comme dans un mirage la maison de la rue du *Chariot d'or*, la maison blanche à contrevents verts avec son jardin aux allées toutes droites, le cabinet de travail de son mari M^e Durand; elle a revu les clients qui, les jours de marché, venaient encombrer la cuisine des cadeaux destinés à l'aigle du barreau de Freneuil-les-Aulnes: qui, une paire de poulets, qui, un brochet de rivière, qui, un panier de raisins...

Mais, madame le Député a voulu être une femme virile, et elle a oublié les neiges d'antan; parfois même elle a oublié de prier le bon Dieu. L'indifférence de la grande ville a aigri son caractère: elle était femme de revanche.

Madame le Député, je l'ai vue trônant dans le salon de la préfecture de son département, écrasant de son dédain les femmes des fonctionnaires et couvrant la préfète de sa protection. La préfète, elle, se faisait toute petite à côté de la visiteuse... De femme à mari, de député à ministre... Vous me comprenez, n'est-ce pas?

Madame le Député, je l'ai rencontrée à Freneuil-les-Aulnes: elle était la terreur de la receveuse des Postes et de l'institutrice, deux femmes de travail et de pauvreté; et si, parfois, dans la route poussiéreuse, la marquise de Lectorière — la rivale vaincue — passait dans une belle voiture, un peu nonchalante, un peu hautaine, j'ai vu madame Durand se camper toute droite sur la route; je l'ai entendue murmurer ces mots: — « Je suis quelque chose et vous, vous n'êtes rien! »

Mais où j'ai vu madame le Député dans toute sa splendeur, c'est aux séances de la Chambre.

Le Palais-Bourbon est l'Eldorado béni de Mme Durand: la dame y règne en maîtresse.

Les discours vides, les banalités qui pleuvent là bas ne lui font pas peur ; elle est aguerrie et par situation et par conviction.

Grande, maigre, brune avec des yeux de flamme, elle voit tout, elle entend tout. La toilette, elle s'en moque comme d'une guigne. Sa longue robe noire, son chapeau sombre, ses bottines éculées — indice d'une femme honnête — se traînent un peu partout, dans les couloirs, jusque dans la tribune des journalistes.

Je n'invente pas. Tout cela, je l'ai vu, et des milliers de personnes le savent aussi bien que moi.

♦♦

Les Durand ne sont pas bien riches, et forcément économes, ils se sont réfugiés dans une des petites rues qui avoisinent la Chambre des Députés. Mme Olympe Durand — une femme qui touche à la quarantaine — vous l'aviez deviné, a tenu essentiellement à être « à portée des séances. » C'est son expression même : je vous la donne presque toute chaude.

L'appartement — un meublé — coûte dans

les quatorze cents francs ; car, vous remarquerez que la nouvelle situation de M^e Durand le prive de sa clientèle. Avec les 9,000 francs alloués au représentant du peuple de Freneuilles-Aulnes, on vivote tant bien que mal, plutôt mal que bien. Les enfants — deux grands dadas de quatorze et seize ans — font leurs études comme internes au lycée Saint-Louis : Ils sortent tous les jeudis et viennent manger le pot au feu, en famille. Ils trouvent déjà — eux qui jouent aux barres — que leur maman est bien assommante avec sa politique. Les pauvres petits ne savent rien. Seul, l'avocat de Freneuil-les-Aulnes pourrait être appelé en témoignage.

♦♦

Pas plus tard qu'hier, une jolie scène a eu lieu sous les rideaux.

Douglas-Jerrold, l'auteur si populaire des entretiens *inter familiam*, n'a jamais décrit rien de pareil.

Le député était allé dîner chez un collègue célibataire, et sa femme l'a attendu, ensevelie sous une masse de feuilles publiques — chaste

pudeur d'une fille d'Ève qui est dans le mouvement.

A la fin de la journée, Mme Olympe était revenue éccœurée de la séance. Durand avait promis de parler et maître Durand n'a pas parlé.

— Évariste, tu n'as pas de parole!

— ?...

— Oui, monsieur! Je sais ce que je dis... Écoute : j'ai mis tout en œuvre pour faire réussir ta candidature; je me suis raccommodée avec Mme Loudois que je déteste... J'ai crié partout que j'étais républicaine lorsque je me moque autant de la République et des républicains que de ma première chemise... Nous avons réussi... Nous sommes élus!... A Freneuil, on va te prendre pour un nigaud...

— ?.....

— Enfin, ce n'était pas la peine de reprocher à ton prédécesseur de garder le silence puisque tu parles encore moins que lui... Tu dis que tu as interrompu ?... Ce n'est pas suffisant... Ah ! tu fais semblant de dormir ?...

— ?.....

— Je n'ai pas fini, monsieur Durand... Voteras-tu, oui ou non, le projet de loi présenté par M. X*** ?... Tu ne réponds pas ?

— ?...

— Nous avons convenu pour...

— ?...

— Ce sera contre ?

— !!!

— Tu soupire ?... Tiens, tu n'es pas un homme... Mais tu ne dormiras pas!... J'ai promis de veiller sur toi à nos électeurs et j'entends que tu remplisses d'une manière consciencieuse le mandat qui t'a été confié... Es-tu allé au ministère ?... Tu m'avais promis la révocation du percepteur... Oh ! je sais bien, tu vas dire : les femmes ne doivent pas s'occuper de politique... Monsieur Durand, les femmes ont le devoir de remettre leurs maris dans la droite ligne !... Revenons à la question du divorce... Vous avez agi en sournois, monsieur l'avocat... Allons, avouez-le ?

— ?...

— Vous avez voté contre le divorce... J'y pense... vous avez cru peut-être que votre femme ne serait pas flattée de savoir qu'un jour vous aurez le droit de briser les liens du mariage... Olympe, monsieur, dédaigne son humble personnalité lorsqu'il s'agit de la chose publique... Vous êtes grotesque, mon cher !

- ?.....
 — Oui... grotesque...
 — ?...
 — J'ai dit... grotesque...
 — ?...

*
 **

Voici venir les vacances avec un cortège d'inquiétudes et de terreurs. Ainsi que le disait Mme Durand :

— Pendant que nous sommes à Paris, *l'autre* travaille. Aux nouvelles élections, il aura cinq ans de candidature, et cinq ans de candidature — voyez-vous — c'est plus que cinq ans de législation.

L'autre, c'est Dumont, l'adversaire battu et pas content, un médecin de village.

L'officier de santé Dumont était républicain sans épithète ; pour battre Dumont, madame Durand a dit à son époux : — Sois radical !

Et Durand s'est *enduranradicalisé*.

Dumont est un ingrat. Il oublie sans vergogne qu'on l'a décoré au 14 dernier et qu'il doit sa décoration à son concurrent heureux...

Baste !.. Dumont veut tâter de la législation et il fait des pieds et des mains pour retourner l'opinion publique de Freneuil-les-Aulnes à son avantage.

*
 **

Et comme ceci et comme cela, cette bourgeoise, que j'ai connue naguère si modeste et si maternelle, va quitter Paris, la mine rébarbative. Gare là dessous !..

En effet, malheur à qui ne partage pas les croyances de madame le Député !

Elle est féroce dans ses haines et ce qu'un homme n'aurait ni le courage ni le loisir de faire, elle l'accomplit, elle, sans sourciller.

De là, ces mille vexations aux vaincus de la veille ; de là, ces rumeurs de salon à salon qui enveniment la petite ville ; de là, cette sorte d'immodestie — née d'une inconscience ou d'une lâcheté — qui fait que la femme sort de son rôle et que celle que nos mères et nos sœurs nous ont appris à vénérer comme l'ange de la miséricorde, n'est trop souvent qu'un jupon dangereux et malfaisant.



Elles sont nombreuses, les *Madame le Député!*

Je les ai vues de très près toutes ces têtes-à-l'envers, clairs tapageurs des amours-propres blessés et des rancunes inassouvies. — Je les ai vues courant à la queue-leu-leu les ministères et les préfectures pour obtenir et déplacements et révocations.

Et ce qui m'a douloureusement ému, c'est de voir les « politiqueuses » se servir de la beauté — si elles en ont, — de la grâce — si elles ne l'ont pas perdue — pour appeler plus souvent la main qui frappe que la main qui donne.

Mme Durand, elle, n'a ni beauté, ni grâce. Mais, croyez-moi, cette provinciale — pas jolie du tout, aimable un peu moins que jolie, dont l'asphalte brûle les bottines éculées — indice d'une femme honnête — a la haine cachée quelque part sous la chaste lustrine de son corsage.

Que Dieu vous garde des fureurs de Madame le Député!

MADAME LE PRÉFET.

Sa bête noire à elle, c'est madame le Député.

Chacun a comme cela dans son existence un être — ange ou démon — qui vous met de la flamme au cœur ou vous sert d'éteignoir au moment même où l'on a quelque espoir de passer pour un météore. C'est une question de chance ou de veine : il n'y a pas à discuter.

Quand, après avoir été étiquetée, pesée, vérifiée comme un colis, Madame le Préfet — retour de trois ou quatre départements — arriva dans le chef-lieu de Somme-et-Oise, elle se dit que, là encore, il fallait recommencer ce qui avait été fait ailleurs.

Les Visites

Tout d'abord, la petite corvée des visites. Le premier magistrat du département attend dans le grand salon de la Préfecture — chacun sait ça — les fonctionnaires de tous ordres. Il y a même à cet égard un décret réglant l'ordre des préséances qui est fort curieux et l'on m'a conté qu'un général de division, grand-croix

de la légion d'honneur, ne fut pas flatté du tout de voir que le Préfet, en tournée de revision, occupait la place d'honneur à un dîner donné par le maire de la ville.

Un préfet de deuxième classe — c'est l'espèce — est l'égal d'un évêque et d'un général de brigade ; il vient après un archevêque et un général de division. M. Mollard ne me contredira pas.

Le diable a voulu que ce fameux décret de messidor n'ait pas prévu le cas de la tournée de revision.

Le préfet préside le conseil ; il a donc droit à la première place, puisque le dîner est donné à l'occasion de la revision.

Mais, le maire a invité le général de division, et le général de division a toujours le pas sur un préfet de deuxième classe.

Que décider ?

On discuta fort courtoisement entre civils et militaires.

On éreinta le décret de messidor et la question n'avança pas d'une semelle, bien entendu.

M. Mollard qui — à l'occasion du dîner de l'Hôtel de ville du 13 juillet — était chargé de régler l'ordre des préséances, devrait bien faire

trancher par une loi ou un décret cette affaire grosse de vanités, qui peut se renouveler d'un conseil de revision à l'autre, et que M. le conseiller général Ignotus a déjà peut-être vu pointer quelque part.

Si le premier magistrat du département a le droit d'attendre, madame le préfet a, elle, le devoir de commencer.

Donc, Mme le préfet appelle, un beau matin, l'huissier du cabinet et lit avec terreur la liste des visites officielles. On loue un coupé pour une huitaine ; un huissier à boutons de cuivre, à pantalon noir et liséré rouge ainsi que nous en portions au collège, s'installe sur le siège à côté du cocher, et l'on va de par la ville, s'arrêtant presque à chaque porte, à la grande joie des bonnes femmes curieuses et des gamins gouailleurs.

On reçoit ou on ne reçoit pas. D'ordinaire, elles sont glaciales ces visites de cérémonie. La femme du général est hautaine ; la femme du député presque farouche, seule, Mme le receveur général, qui est souvent une préfète d'antan, menace de se laisser attendrir. Question de situation et de finances.

Quant aux dames de la « localité, » tout dépend

de la politique qu'elles suivent. Quoi qu'il en soit, les impairs pleuvent comme grêle. La visiteuse subit des éloges étonnants sur le compte de la préfète qu'elle remplace ; une autre fois, on fait comprendre à l'importune que l'on est très « honoré » de la démarche à laquelle on ne s'attendait pas. Et patati, et patata, Madame est sur les dents, au bout de la huitaine.

Le Mari de Madame le Préfet

Il est peut-être intéressant de savoir comment Mlle Juliette Réveillon est devenue Mme le Préfet.

Au 4 septembre, M. Ténard a été bombardé sous-préfet ; il a subi le 24 mai et le 16 mai ; le 14 octobre l'a nommé préfet du département de Somme-et-Oise. M. Ténard — un gros homme à la barbe noire, aux cheveux crépus, — vieille épave du quartier latin, ex-journaliste, ex-auteur dramatique, ex-buveur de bière et culotteur de pipes au café de l'Europe, s'est fait une raison. La vie accidentée de l'administration a mis un peu de plomb dans cette cervelle de méridional apoplectique, et

l'administrateur a songé à prendre femme.

Le préfet Ténard est un ancien étudiant en droit de la Faculté de Paris : il n'a jamais subi d'examen, n'a jamais écrit un article de journal ni un acte de théâtre et il est préfet d'un grand département. Encore une singularité où le décret de messidor n'a rien à avoir et où toute l'habileté scénique de M. Mollard serait sans effet. La loi française qui demande à un candidat conseiller de préfecture la production de deux pièces qui doivent constater que le candidat est muni de ses vingt-cinq ans d'âge et de son diplôme de licencié en droit, n'exige rien de semblable de celui qui est appelé à présider le conseil de préfecture. Le Ministre a absolument le droit de nommer demain préfet de la Seine un écuyer de l'Hippodrome, un facteur rural, ou un préposé des Folies-Bergère.

C'est dans un beau département du Nord que le Méridional — préfet de par la grâce d'un autre culotteur de pipes — a commencé ses campagnes amoureuses.

En Préfecture

Le papa Réveillon, fabricant de sucre à Montrel-les-Framboises, a vu, tout d'abord, d'un assez mauvais œil, les assiduités du préfet. Ceci avait commencé à un dîner, le jour du tirage au sort; ceci avait continué au repas de la revision, où l'on voit paraître de gigantesques saumons — toujours des saumons, encore des saumons... (*horresco referens*).

Réveillon se disait que l'emploi de préfet n'était guère solide : on en changeait comme de chemise.

Réveillon fut vaincu par les supplications de sa femme et les douces câlineries de sa fille.

La dot a été assez rondelette et Mlle Réveillon a rêvé de grandes fêtes où elle paraîtrait en véritable reine ; elle a souri au bel hôtel de la préfecture, au parc séculaire, aux hommages, aux fleurs, au pantalon à bandes d'argent, à la tunique d'argent, au chapeau-claque, à la croix d'honneur brillant sur la poitrine de son fiancé — et elle est devenue Mme Ténard.

Récriminations

Blonde, un peu boulotte, au visage rose avec des yeux bleus, à la démarche virile, à la parole brève, aux gestes de pensionnaire délurée, telle est Madame le préfet.

Quand elle a été remise des émotions causées par les visites officielles dont la plupart n'ont pas encore été rendues, Mme Ténard a jeté un coup d'œil sur l'hôtel de la Préfecture.

Elle a parcouru les appartements, criant comme une possédée que la maison n'était pas habitable et elle a mandé l'architecte.

L'architecte s'est présenté, la mine composée, en habitué aux récriminations. Il a écouté tout ce que la dame a bien voulu lui conter ; il a même pris des notes pour établir un devis des réparations exigées.

— A la prochaine session du conseil général...

— Mais, monsieur l'architecte...

— Il n'y a pas de fonds, madame...

— Je ne puis cependant...

Et pour donner un semblant de satisfaction à la préfète, l'architecte du département a tiré

un meuble d'ici, un canapé de là bas; il a arraché les rideaux de telle croisée pour les poser à telle autre; et de tout ce bric-à-brac, on a formé une espèce de salon de réception.

Le Dîner officiel

C'est alors qu'a eu lieu le dîner, le grand dîner d'installation. Tous les fonctionnaires de la ville ont été invités, et, à l'exception de l'évêque en tournée pastorale, tous sont venus, le regard inquiet, la main bénisseuse, l'échine pliée.

Seule, au milieu de ces hommes en habit noir, la dame, gonflée d'orgueil, a pris place en face de son mari.

Un repas triste à en mourir.

Les invités s'épiaient du regard, se demandant ce que celui-ci pouvait bien conter à celui-là, faisant risette au préfet, à la préfète, et craignant toujours cette épée de Damoclès que notre école moderne, un peu brouillée avec les figures de rhétorique, a simplement nommée : *la révocation*.

Après le dîner, on a servi le café dans le salon. Plusieurs subalternes ont présenté leurs

hommages; quelques hommes de bonne volonté ont essayé un *whist* et puis, vers les dix heures, tout le monde s'est retiré.

— La drôle de ville... Les drôles de gens... Si tu crois que je resteraï ici...

— Mais, ma chère Juliette, c'est un peu comme cela dans tous les chefs-lieux...

— Le député, M. Durand n'a pas daigné...

— Les députés ne se gênent pas avec les préfets...

— Sa femme est d'une arrogance... Ah! le suffrage universel!...

— Chut! ... si l'on t'entendait...

— Oh! du temps des rois et des empereurs, les préfets n'étaient pas de la chair... à pétrir!

Entre femmes

Mais voilà que commencent les dures leçons de Madame le Député.

La préfète avait reçu un accueil assez sympathique de la famille du conseiller général, et une liaison allait s'établir lorsque Mme Durand est intervenue.

— Je vous affirme, chère dame, que vous avez grandement tort d'agir ainsi.

— Mme de Villemont est une excellente personne...

— Elle?... Vous ne la connaissez pas... D'un réactionnaire !..

— Enfin, madame, vous êtes prévenue... Mon mari a dû écrire à M. le préfet... Nous ne voudrions pour rien au monde vous faire arriver des désagréments...

— Vous êtes bien bonne!

La femme du conseiller général a continué ses visites à la Préfecture.

Elle s'étonnait bien un peu de ce que Mme Ténard ne venait plus chez elle, mais Mme Ténard a prétexté une maladie.

Un jour, la préfète, — à bout d'invention — s'est décidée à parler.

Elle a communiqué la lettre suivante à la visiteuse sur le point de devenir son amie, et tout a été rompu comme dans la complainte du gendre.

Chambre des Députés

« Chère Madame,
» J'apprends aujourd' hui que, malgré nos con-

» seils, vous continuez à recevoir chez vous la
» femme de M. le conseiller général.

» Je dois vous rappeler que la famille de
» Villemont a mis tout en œuvre pour faire
» échouer notre candidature. Nous voyons
» avec peine que vous ne tenez aucun compte
» de nos observations et je me vois forcée de
» vous dire que si vous ne cessez pas immédia-
» tement vos relations, compromettantes au
» point de vue administratif et politique, nous
» porterons plainte à M. le Ministre de l'inté-
» rieur.

» La politique exige souvent, chère madame,
» de douloureux sacrifices; il n'en est pas que
» des femmes françaises et vraiment patriotes
» puissent lui marchander.

» Veuillez agréer, etc.,

» OLYMPE DURAND. »

Bataille de Dames

Et tout naturellement, le vide s'est fait autour de Mme le Préfet et celle-ci a juré une haine mortelle à Mme Olympe Durand.

La bataille a commencé par les femmes, et les maris ont suivi la piste.

Il n'est pas de vexations que le député ait épargnées aux Ténard, des républicains à l'eau de guimauve.

Les dénonciations ont ouvert leurs ailes, et le préfet a été mandé par le ministre de l'Intérieur.

Regrets

A ce moment, la malheureuse Ténard vous aurait fait pitié. Elle était là, dans ses salons, inquiète, agitée, humiliée, faisant du bruit comme quarante pour faire croire que l'on était vingt. Tous ses rêves s'en allaient à vau-l'eau. La fille du Nord a regretté ses champs de betterave, la grande ferme ébranlée sous le bruit des machines ; elle a maudit le pantalon à bandes d'argent, le chapeau-claque, la tunique avec ses fleurs argentées, l'épée pour rire et elle a compris que tout ceci et tout cela n'étaient que des jouets d'enfants que la fantaisie d'un ministre pouvait clouer demain dans la malle, avec du poivre, des essences et tout ce qu'il faut pour préserver des mites. Et femme pratique, aimant mieux juger la vie que de vivre, elle a mesuré le vide et elle a compté les déboires de l'existence administrative.

En vérité, ce n'était ni sérieux, ni amusant.

Le départ

Tous ses regrets n'étaient que factices. Elle a sacrifié son repos, sa dignité même à l'amour du panache : Mme le député sort victorieuse de la lutte et les Ténard vont partir. Le *Journal officiel*, ce terrible empêcheur de danser en rond, a parlé.

Secrétaire-général, conseillers de préfecture, chefs de division, chefs de bureaux, employés avec leur visage qui ont pris dans les dossiers comme leur placidité et leur couleur parcheminée, sont sur deux rangs. On salue ; on échange des poignées de main !...

— Cette Mme Durand, dit Mme le Préfet, ne l'emportera pas en paradis ; Ténard, aux prochaines élections, tu te portes contre M. Durand ?

— Convenu !

— Partons, maintenant... Triste ville, triste département, triste préfecture...

— Eh ! madame, fait l'architecte, voici justement le vote du Conseil général ; on va renouveler le mobilier de la préfecture !

Va-t-en voir s'ils viennent !...

MADAME LE MINISTRE

Dans le bataillon des nouvelles couches féminines, elle est la plus vivante, la plus populaire.

Pour cette fois, les femmes de province sont battues ; c'est une parisienne qui l'emporte, une vraie parisienne de derrière les comptoirs du faubourg Montmartre.

Jeune fille, elle a mené la vie de garçon, écrivant des livres hardis, quelquefois puissants, et la notoriété qui se fait un peu tirer l'oreille pour venir aux mâles, a été d'une galanterie sans précédent pour la parisienne lettrée.

Ses cartes de visite disaient mieux que tout le reste son impérieux désir d'être quelque chose en ce monde et de revendiquer hautement une part des avantages accordés au sexe fort.

<p>M^{me} ZULIME ROUDEAU HOMME DE LETTRES</p>

Homme de lettres. . Madame l'homme !...
C'est bien cela : on devinait madame le Ministre.

*
**

Mais comme en ce pays de France, le troisième sexe — auquel nous devons Mmes Louise Michel, Maria Deraismes, Olympe Audouard, Paule Minck, Bianca, Hubertine Auclert, Marie Ferré et peut-être aussi quelque grande dame pour de vrai — est encore exclu des fonctions publiques, il fallait un mari.

La chose n'était point difficile à trouver, et il est à croire que plus d'un représentant eût été flatté de s'unir à Mme Zulime Roudeau.

Femme intelligente, elle a choisi un mari moins bien doué qu'elle-même, mais dont cependant elle ne devait pas rougir. Elle a porté ses vues sur l'un de ces hommes dont le Parlement fourmille et qui, s'ils ne sont supérieurs en rien, sont également médiocres sur toutes choses. C'est le bon bois dont on fait les ministres. Leur médiocrité même les tient à l'abri du soupçon : ils végètent dans les commissions, se posent en hommes d'affaires, professent un égal mépris pour les savants et les bavards, aiment à ce point la ligne d'uniformité qu'il ne pardonnent jamais à un collègue sa réputation de

grand orateur ou de fin politique. Ces hommes-là sont les successeurs désignés des ministres importants qu'il serait dangereux de remplacer par des ministres d'égale importance.

Ils n'ont point de convictions assises ; ils ne se compromettent jamais. On les voit épousant toutes les querelles et ne paraissant en épouser aucune ; suscitant des interpellations et s'éloignant de la bagarre pour revenir au moment opportun, à l'heure psychologique de la prise d'un portefeuille en déshérence.

Mme Zulime a pensé pouvoir s'élever, par l'intermédiaire d'un de ces petits personnages sans initiative personnelle, tout en conservant son indépendance et l'éclat jeté autour de son nom littéraire. Un artiste célèbre, un orateur, un politique l'eût écrasée sous sa personnalité, et la dame désirait rester elle-même.

Au premier chambardement ministériel, Madame le député parisien s'est présentée, le front haut, réclamant le prix de son labeur, toute une vie, disait-elle, passée à défendre les droits sacrés de la liberté et de la raison humaine.

Le ministère a été enlevé d'emblée.

*
*
*

Si toutes les *politiqueuses* ont été vexées, point n'est besoin de le dire. Madame Olympe Durand — le député de province — a failli en mourir de rage.

Un romancier — le feuilleton... au ministère !

Décidément, la République devenait folle.

Alors, toutes les haines féminines se sont déchaînées, et on a raconté un tas d'histoires pour nuire à l'installation de la conquérante. On a fouillé jusque dans les replis de son existence privée, et le vieux mur Guilloutet qui — s'il n'était pas un drôle — devrait se revêtir d'une armure d'airain, s'est effondré de lui-même. Les commérages, pareils aux hideux crapauds que l'on voit errer et baver sur des ruines, ont fait une apparition soudaine, et parmi les commères, les amies d'hier — les rivales vaincues d'aujourd'hui — sonnaient le tocsin, criant au scandale.

Les collègues-ministres — les heureuses du jour — ont simulé la peur, jurant bien haut qu'elles sauraient garder les distances.

Et la chose la plus grotesque en cette aven-

ture a été de voir des femmes de bourgeois ou de noblesse frelatée — prétendues libérales et républicaines — essayer d'écraser sous leurs semelles plates une dame de leur monde, comme si la vertu de ces Agnès de contrebande avait eu quelque chose à gagner dans les soufflets et les crachats qu'elles prodiguaient à leur collègue.

Bravant les injures et les menaces, madame le Ministre a trôné dans son ministère. Peut-être en elle-même a-t-elle senti quelque chose lui déchirer le cœur ; mais, femme enivrée, être de domination et d'entêtement, elle a fait fi de toutes les amertumes, paraissant souriante lorsque des sanglots oppressaient sa gorge, se donnant des airs de reine adorée, quand tout son être lui criait que la vengeance — le plaisir des dieux éteints — est encore la joie des viragos contemporaines.

♦♦

Madame le Ministre est sortie victorieuse des humiliations ; et, pendant son apothéose, elle a eu l'orgueil de donner une soirée

officielle. Cette fête restera comme le baume consolateur des taquineries de femmes.

Elle a été à la peine ; la voici à l'honneur.

Toute la journée, on l'avait vue, courant à droite et à gauche, pour secouer les belles *oubliées*. On devait être en nombre. Elle circulait, frémissante d'aise dans son éternelle robe verte, sous son chapeau verdâtre dont les plumes pendent comme des ailes d'oiseau frappé de mort.

Le soir — en toilette de bal — elle rayonnait dans l'éblouissement des glaces et des lumières.

Il y avait eu un diner, et l'on attendait les invités à la réception.

Viendraient-ils ?... ne viendraient-ils pas ?...

De temps à autre, un coupé, un fiacre faisaient grincer le sable de la cour d'honneur.

Elle était là, attentive et muette, écoutant à peine les conversations de fonctionnaires, — des petites gens. Ses grands yeux noirs s'allumaient d'une flamme d'orgueil, son teint de la couleur des vieux ivoires s'éclairait, sous un sourire onctueux, à chaque nom illustre prononcé par l'huissier de service :

— Le baron de Beyens.

— Lord Lyons.

— Le duc et la duchesse de Fernan-Nuncz.

— Le Prince de Hohenlohe.

La flamme d'orgueil et le sourire onctueux prenaient des variations, en raison directe de l'importance des visiteurs. Dans cette foule de politiques et d'hommes de guerre, au milieu d'une corbeille fleurie de mondaines, elle trônait, radieuse, ne comprenant pas qu'elles toutes et eux tous, ils venaient là par devoir professionnel et que ces hommages n'étaient qu'un récitatif indiqué par l'introducteur des ambassadeurs.

..

Mme le Ministre avait une peur horrible de commettre des impairs.

En parlant à l'ambassadeur d'Espagne, fallait-il dire « monsieur le Duc » ou « monsieur l'Ambassadeur » on encore « Excellence ? »

En s'adressant à un prince, devait-on dire : « Altesse ? » Cette appellation jurait un peu avec le mode de gouvernement actuel. Dans le livre de M. Mollard, comment la chose était-elle réglée pour le duc d'Aumale, général de division et président du conseil général de l'Oise ?

Lui donnait-on du « Président », du « Monseigneur » ou du « Général ? »... Ceci fixerait un peu pour ce qui regardait le duc de Fernan-Nuncz.

M. Mollard était assommé de questions.

Pourquoi le comte Berck de Villemont se retirait-il si tôt ? Le marquis de Tinders n'avait même pas pris la peine de s'excuser...

— Baste ! c'est une belle chambrée tout de même ! faisait madame le Ministre, en se pavant. Le lendemain, elle n'était plus ministre, — mais son mari allait être ambassadeur.

..

Madame le Ministre d'hier est le type incarné de ce troisième sexe dont a parlé Fantasio. Femmes ni bonnes à donner à téter, ni à porter cuirasse, elles vont de par le monde, politiquant ici et là, ne s'apercevant pas que leur entendement n'a rien à voir et rien à espérer dans les choses qui bouleversent les hommes. A ce jeu terriblement usant, elles perdent toute grâce, et, ayant déserté la maison domestique, elles retrouvent bientôt un foyer éteint dont leurs

maines inconscientes ont semé les cendres au vent.

Les hommes de labeur qui auraient besoin de repos subissent des dissertations sur Schopenhauer et sur Spencer ; au salon, jusque dans la chambre nuptiale, on cause réforme de la magistrature ; on discute sur la nécessité de nommer un maire de Paris ; on dresse des statistiques budgétaires et l'on ne regarde jamais le livre de dépenses de la maison. Ah ! comme nos grand'mères, douces et simples, riraient de toutes ces viragos, s'il leur était encore donné de rire !...

Et c'est madame le Ministre qui est la cause de tout ce mal, parce que c'est elle qui, la première, est sortie de son rôle de femme.

Je ne fais pas de politique. J'essaie seulement d'analyser, dans ces notes courantes, des tempéraments nouveaux ; mais, en vérité, ces tempéraments nouveaux méritent les verges pour les dangers qu'ils menacent de faire courir à notre société moderne.

*
*
*

Un mot pour finir.

Étincelle affirmait ici même, l'autre jour, avec son esprit habituel, que M. Francis Magnard était d'avis que les femmes pouvaient devenir électeurs par la raison qu'une duchesse a plus d'esprit qu'un palefrenier, et Étincelle partageait l'opinion de M. le rédacteur en chef du *Figaro*.

Eh bien, moi, qui ai déjà usé de la liberté que nous accorde ce journal pour défendre nos idées, je dis que le progrès humain n'est pas vers ce tournant de la route.

Certes, je pense que Madame a mieux à faire que de passer son temps au milieu de l'empire des chiffons, et je n'aurai pas l'outrecuidance de tracer un plan de conduite aux mères de famille : celles d'entre elles qui forment encore la masse de notre honnête bourgeoisie de France répondent avec leurs actes. — Il suffit.

Mme Zulime, qui voterait des deux mains si la loi le permettait, a repris sa vie de labeur, attendant l'occasion de ressaisir un ministère.

Laissons les *politiqueuses* du Parlement se débrouiller entre elles. Madame le Député et madame l'ex-Ministre se mettront d'accord — croyez-le bien — pour jouer un mauvais tour à madame le Préfet. Questions de femmes.

Mais si, par malheur, ces nouvelles couches féminines engendrent des adeptes, on verra bientôt les petits bébés roses expliquer mieux que personne la situation, en montrant le poing à la politique et en lui criant :

— Vilaine, tu nous as volé nos mamans !

Les femmes ne seront plus des femmes, quand elles deviendront « mesdames les hommes » ou « messieurs nos femmes ».

II

LA FÉCONDATION ARTIFICIELLE

M. Alexandre Dumas et le « Faiseur d'Hommes ».

A Monsieur le Rédacteur en chef de *La Vie Moderne*.

Cabourg, août 1885.

Mon cher confrère,

C'est au retour d'une promenade sur les côtes anglaises, après une griserie de soleil, que je trouve l'aimable invitation de la *Vie Moderne*. Vous avez bien voulu vous souvenir que j'étais l'un des auteurs du roman : le *Faiseur d'hommes*, précurseur de la thèse médicale du D^r Gérard, et vous me demandez de prendre la parole, au sujet de la Fécondation artificielle.

Absorbé par des travaux de longue haleine, j'ai dû interrompre tout labeur de chronique,

mais j'accepte votre proposition, et d'autant plus volontiers que la *Vie Moderne* est l'un des journaux où j'ai essayé mes premières forces : on se doit à ses parrains.

Le vacarme que vient de causer dans la presse française et étrangère la thèse présentée par M. Gérard à la Faculté de médecine de Paris, n'est pas encore apaisé. Du reste, la question porte en elle des fruits de verdure qui ne sauraient subir les inconvénients de l'actualité parisienne.

Il n'entre point dans mes intentions de refaire ici l'histoire de la fécondation artificielle dans l'espèce humaine : M. Georges Barral, l'élève distingué de Claude Bernard, s'est chargé de ce soin, en tête du *Faiseur d'hommes*.

Ce livre-là, que j'ai écrit en collaboration avec M. Yveling Ram Baud, est déjà vieux : il date de deux ans ; il a soulevé bien des récriminations, bien des joyeusetés, bien des colères, et surtout un nombre considérable de thèses sociales et scientifiques signées des noms les plus illustres de l'Europe : ce sera pour plus tard un singulier recueil.

Le livre a son histoire : Alexandre Dumas fils devait en être le glorieux préfacier.

Cette œuvre, que Ram Baud et moi nous avions menée à bonne ou à mauvaise fin, sans nous dissimuler le côté périlleux de l'entreprise, nous jetait un froid, après la fièvre presque chaude du labeur. Ni l'un ni l'autre, nous ne possédions l'autorité nécessaire pour présenter au public un breuvage aussi nouveau, aussi insolite, aussi en dehors des liquides quotidiennement déversés par le flot de la littérature contemporaine.

Nous portâmes l'enfant à Alexandre Dumas.

♦♦

Quelques jours plus tard, l'auteur du *Demi-Monde* nous écrivait l'une de ces lettres, comme tout seul Dumas sait les écrire, trois pages de cette belle écriture aisée, de ce style vigoureux, à l'emporte-pièce, tout d'une flamme et d'un cœur, l'une de ces épîtres qui sont le pain bénit des jeunes... quand bien même le morceau ne vous reste pas sous la dent.

On nous attendait à l'hôtel de l'avenue de Villiers. Je revois la scène : Dumas en costume gris de paysan russe, assis à sa table de travail, entre les deux auteurs, Dumas fiévreux, étour-

dissant de verve, emballé par la révolution sociale dont nous lui paraissions les ouvriers naïfs :

— L'idée est originale et puissante, s'écria-t-il, mais ce n'était pas ainsi que vous deviez comprendre et terminer votre *Faiseur d'hommes* !... Vous n'êtes pas allés assez loin ; vous avez eu peur. Il fallait, et très carrément, décrire l'opération. Votre médecin apparaissait alors, comme un apôtre de la science, un rédempteur de l'humanité, et nul n'avait le droit d'en rire : tout était chaste, et pur, et noble en son œuvre !... Il se tue, parce que le mari de la femme-mère le suspecte et le jalouse... Allons donc !... Est-ce que Galilée poursuivi, traîné en prison, songeait à se détruire ? Non ! Il disait : « Elle tourne !... » Est-ce que le Christ voulait mourir, lorsqu'on le souffletait au passage ? Non ! Il affirmait simplement : « Je suis le fils de Dieu !... »

Nous écoutions la vibrante parole.

Et debout, l'œil animé, la tête fièrement rejetée en arrière, les moustaches au vent, Dumas continua :

— Le livre n'est pas terminé... Vous vous arrêtez à la naissance de l'enfant... Ah ! parlons-

en de ce fils du *Faiseur d'hommes* !... Que va-t-il devenir ? Vous répondez : « Il sera un être semblable aux autres. » Eh bien ! non !... L'enfant engendré, sans la coopération amoureuse des époux, ne ressemblera jamais aux autres êtres. Il aura des lobes bizarres dans le cerveau, une enfance chétive et tourmentée, et s'il vit, un âge mûr épouvantable. La nature n'ordonne et ne crée rien d'inutile : il manquera toujours quelque chose à l'œuvre du fabricant humain... Rappelez-vous donc l'homme de Goethe, celui qui vendit son ombre au diable, prétendant qu'il n'avait pas besoin de son ombre pour vivre. Un soir, sur une montagne, aux clartés de la lune, le client du démon se promenait avec sa maîtresse, quand, tout à coup, il vit son ombre à elle. D'abord, il se prit à sourire de l'inquiétude grandissante en lui, regardant toujours la forme noire qui s'allongeait devant sa bien-aimée. Et peu à peu, un trouble naquit dans ce cerveau. L'individu réclamait l'objet de la vente, désespéré ; il demandait, il appelait, il criait son ombre à tous les échos de la montagne ; il devint fou et se tua.

Alexandre Dumas conclut ainsi :

— L'enfant artificiel doit se concevoir, im-

parfait, et il n'en sera que plus intéressant à étudier dans ses développements anormaux... Terminez le livre : j'en écrirai la *Préface*...

Sur ces mots, nous primes congé de Dumas.

Bientôt Ram Baud et moi nous résolûmes de publier le *Faiseur d'Hommes*, tel qu'il a paru, sauf à lui donner plus tard, sous le titre : *LE FILS* », une suite, une conclusion.

♦♦

Depuis cette époque, mon cher confrère, tout en gardant pour Alexandre Dumas une vive reconnaissance de son affectueux intérêt, nous ne partageons pas toutes ses théories, en ce qui concerne les natures *forcément* débiles des êtres artificiels.

Des expériences nombreuses sont venues attester et fortifier notre sentiment.

Aujourd'hui où pas un médecin sérieux n'oppose de dénégation formelle à l'œuvre scientifique et à ses résultats, en champ limité, il est permis d'espérer que toute cette comique révolte de chasteté littéraire outragée, se calmera d'elle-même.

La science purifie tout ce qu'elle touche : voilà ce qu'il faut bien se dire.

L'idée de la génération artificielle dans l'espèce humaine plane au-dessus des thèses et des romans : Pour l'enterrer, il ne suffira pas de quelques phrases boulevardières.

En ce beau pays de France, Napoléon I^{er} a fait empoigner Fulton qui essayait les premiers bateaux à vapeur sur la Seine ; le César, — tombeur d'hommes, — a traité de fou le savant : on riait à en perdre l'haleine, quand on établissait les chemins de fer, les signaux électriques ; il y a encore de bonnes gens de province qui se tordent les côtes, en songeant au téléphone !

L'erreur de ceux qui s'insurgent contre la découverte du D^r Gérard... et des vieux Égyptiens, s'appuie seulement sur un paradoxe amuseur : on croit au renversement de la piété filiale, de l'autorité paternelle, à l'explosion du scandale, le fait accompli.

Mais, vraiment, est-ce qu'il est dans nos usages de nous vanter de nos faiblesses et de nos infortunes ?

Est-ce qu'une femme-mère, artificiellement, ira conter au public ses secrets d'alcôve ?

Est-ce que l'enfant connaîtra jamais le mystère de sa naissance ?

Et si le médecin, direz-vous, ne garde pas le secret professionnel ?

Je réponds : Le mari doit être son propre docteur ; c'est à lui, à lui seul qu'il appartient de corriger et d'aider la nature, dans l'œuvre de la création, — et cela, amoureux, chagement.

Si les êtres artificiels devaient ressembler aux produits pharmaceutiques, aux phénomènes, aux monstres qui nagent dans les bocaux remplis de liqueurs infâmes, nous brûlerions nos livres, car, nous aussi, nous avons le respect du foyer.

Est-ce que, de gaieté d'esprit, nous nous amuserions à vulgariser une idée scientifique d'où jaillirait une source d'horreurs et de désespoirs ?...

Qu'advient-il de notre vulgarisation ?

Une révolution sociale est-elle dans l'air ?

Il y a bien quelque chose, puisque l'humanité tressaille, puisque notre voix a retenti jusqu'aux confins du monde civilisé, puisque tous les savants, tous les philosophes se lèvent et s'interrogent et que le problème, enfin résolu, mérite

l'examen de tous ceux qui s'honorent de tenir une plume ou un scalpel.

Nous ne sommes pas des prophètes, ni des alchimistes, mais des écrivains ayant un grand amour de leur art. De temps à autre, un peu las des drames éternels et si maigrement variés de l'adultère, nous dramatisons les choses savantes, en des études de patiente analyse.

Et c'est tout.

♦ ♦

Par cette fin de journée, couché sur la plage de ce ravissant Cabourg, tandis que les rayons de l'astre descendent sur la mer en un poudrolement rouge d'or, que là bas, plus loin, des mâts pavoisés sont en fête aux couleurs de toutes les nations, que, sous le ciel bleu, tout est vie et lumière, que de partout s'échappent des cris joyeux d'enfants, je songe aux mères désolées qui, en leur verte jeunesse, n'ont ni le droit de sourire ni le droit de pleurer, ni celui d'avoir peur... Et elles sont femmes !

1. Quelques jours après la publication de cet article, M. Alexandre Dumas fils m'a honoré de la lettre suivante que je reproduis sans commentaire, mais en rappelant que mon collabo-

LETTRE D'ALEXANDRE DUMAS FILS

« A Dubut de Laforest

Mon jeune et cher confrère,

Le directeur de la *Vie Moderne* m'envoie le numéro qui contient votre article sur la *Fécondation artificielle*, et il me demande de lui écrire ce que je pense de la question.

Ce que j'en pense, je ne vous l'ai pas caché quand vous êtes venu me voir et votre article le résume en quelques lignes. Ce que vous avez négligé de rapporter, ce sont les réflexions qu'on peut échanger entre hommes sur une pareille matière. Je n'ai pas à les reproduire toutes ici. *La Vie Moderne* n'est pas un journal médical où la technique est non seulement permise, mais exigible ; c'est un journal de gens du monde, d'artistes, qui n'a pas seulement beaucoup de lecteurs, mais beaucoup de lectrices. Un des grands attraits de ce journal est dans la façon charmante dont il est illustré. Je

ratureur du « Faiseur d'hommes » M. Yveling Ram Baud et M. Georges Barral, auteur de la Préface, ont pris à leur tour la plume pour défendre leurs idées personnelles. (D. L.)

vois, à chaque morceau différent de prose ou de poésie, un dessin ayant rapport au sujet traité. Je n'en trouve pas à votre article *le Faiseur d'hommes* ; le dessinateur a reculé ou plutôt vous ne lui avez pas demandé son concours. En effet, la traduction de votre pensée par le crayon était plus que scabreuse. Cependant les dessins auraient pu faire saisir le numéro, la saisie aurait pu le faire acheter plus cher ; il y avait là l'occasion d'un scandale, et par conséquent d'un bénéfice dont votre directeur n'a pas voulu tirer parti. Il a eu raison. Eh bien, ce qu'il n'est pas possible de dessiner pour votre public, il n'est guère plus possible de le lui dire clairement, et, la question devient d'autant plus difficile à traiter que vous la déclarez plus grave.

Vous prévoyez les plaisanteries du lecteur, les répugnances, et finalement vous redoutez le grotesque ou l'odieux s'ébattant sur une idée dont vous vous constituez le défenseur. Aussi désirez-vous qu'on la discute avec tout le respect dû à une invention qui intéresse à ce point l'humanité qu'une partie de l'humanité peut lui devoir le jour.

Ce que vous me demandez, d'autres, bien

autrement compétents que moi, l'ont déjà fait et le font encore en ce moment, dans des publications spéciales, et qui veut être bien renseigné sur la question n'a qu'à se référer aux développements qu'ils en donnent. Mais nous, vous et moi, en bonne conscience, nous n'avons, au point de vue scientifique, rien à voir là dedans. Que vous entriez dans le débat avec les ardeurs, les audaces de la jeunesse que j'ai déjà connues aussi bien que personne et que je retrouve encore plus qu'il ne faut, disent quelques-uns, quand je les crois nécessaires à la cause que je soutiens, cela ne me déplaît pas, mais en cette circonstance, je l'avoue, je ne me sens pas l'entrain voulu pour vous suivre. Nous aurons beau faire, mon jeune ami, romanciers et auteurs dramatiques nous sommes, romanciers et auteurs dramatiques nous resterons. On ne nous reconnaît de droits qu'à l'imagination et à la fantaisie. Nous sommes là, jeunes ou vieux, pour faire pleurer, pour faire rire, pour faire rêver, pour distraire un instant des réalités de la vie, ceux-là mêmes devant qui nous avons la prétention de les peindre ; nous ne sommes pas là pour éclairer et pour instruire, on nous le répète assez sur tous les tons. L'opi-

nion, en France surtout, a ses compartiments où elle classe pour toujours, d'après l'étiquette de leur premier succès, ceux de nous qui se dégagent un peu de l'obscurité.

De par cette opinion, il nous est enjoint et fait sommation de n'avoir à parler que des choses dont nous avons parlé tout d'abord, sous peine d'entendre nos meilleurs amis se dire tout bas avec tristesse : « Il était si amusant ! Où va-t-il ? Quel dommage ! »

Bref, si nous voulons compromettre immédiatement le sort d'une question sérieuse, nous n'avons qu'à la présenter sérieusement. Seuls les magistrats, avocats, notaires, avoués, greffiers, huissiers et clercs officiels de basoche peuvent connaître des lois, seuls les politiciens de la politique, seuls les médecins de la médecine et de la physiologie, seuls les prêtres et les ministres des différents cultes des choses des religions. Ceux qui se seront déclarés historiens seront seuls à parler de l'histoire, ceux qui se seront intitulés philosophes seront seuls à pouvoir discourir sur la métaphysique et la philosophie. Quant à nous, on nous renvoie aux amours d'Henriette et d'Arthur sous toutes les formes qu'il nous plaira de leur donner. Con-

tentons-nous de ce modeste domaine, on y peut devenir Molière ou Balzac : il n'y a pas trop à se plaindre.

Telles sont les raisons pour lesquelles je n'ai pas cru devoir écrire la préface du livre que vous avez fait avec M. Yveling Ram Baud.

Je ne voulais ni entrer dans les détails, ni poser des conclusions qui ne sont pas plus de ma compétence que de mon goût.

Voilà aussi pourquoi je vous conseillais de ne vous servir de ce fait nouveau, *la génération artificielle*, que comme d'un simple point de départ pour en arriver le plus vite possible à l'étude et à l'analyse de l'être humain obtenu par ce moyen purement mécanique. C'était là que commençait vraiment, selon moi, votre droit de romancier.

Vous disiez au public, et il était prêt à vous suivre dans toutes vos déductions : Ce système étrange de génération étant scientifiquement reconnu, voulez-vous que nous cherchions à quelles anomalies, à quelles fatalités pourra, devra être soumis cet *homonculus* dont la conception sera due non pas à un sentiment mais à une manœuvre, c'est le vrai mot, dont la femme sera sortie humiliée et le mari ridicule.

Dressons rapidement le procès-verbal de cette manœuvre, procès-verbal nécessaire à l'intelligence de notre livre, et suivons-en *le produit*, de sa naissance à sa mort, à travers une humanité engendrée « selon les vieilles formules. »

C'est ainsi certainement qu'Hoffmann et Edgard Poë auraient compris le sujet et l'un d'eux nous aurait laissé quelque conte fantastique ou quelque histoire extraordinaire dans le genre de *Coppélius* ou du *Scarabée d'or*. — Vous nous promettez cette étude dans la suite du *Faiseur d'hommes*. Elle doit être, et vous pourrez la rendre des plus originales, mais je n'ai pas besoin de vous prévenir qu'elle n'est pas facile à faire.

M. Gérard, lui aussi, avant de présenter sa thèse, m'a fait l'honneur de venir me voir et de me demander de prendre la parole dans la discussion qu'il prévoyait. Je me suis récusé auprès de lui, comme auprès de vous. Un praticien de son expérience n'a pas besoin de l'appui d'un simple amateur comme moi. Il a présenté sa thèse à la Faculté qui a cru devoir la repousser.

La Faculté a-t-elle eu tort ou raison : Ceci ne me regarde pas davantage.

Elle a certainement obéi à des considéra-

tions d'un ordre supérieur ; elle n'a pas voulu, en sanctionnant publiquement une théorie qu'elle ne voulait pas nier, exposer à la fois la science et la morale aux aventures du charlatanisme et du libertinage. Mais cette décision ne change rien à la valeur des faits s'ils sont évidents. De deux choses l'une : ou le problème est expérimentalement résolu ou il ne l'est pas encore. S'il ne l'est pas encore, inutile de nous en occuper jusqu'à nouvel ordre ; s'il l'est, c'est tout simplement un agent de plus à l'actif de la clinique courante. Grâce à son diplôme bien en règle, le premier médecin venu peut tenter sur ses malades, avec leur autorisation, toutes les expériences nouvelles, qui ne sont pas contraires à la morale et qui n'entraînent pas fatalement la mort ; grâce au secret professionnel, il n'en doit compte à personne, voilà donc clients et médecins bien tranquilles.

Alors pourquoi tant de tapage autour d'un nouveau procédé opératoire qui non seulement ne peut pas occasionner la mort mais qui prétend à donner la vie. Doit-on craindre qu'on n'en abuse ?

Si j'en juge par le nombre des femmes qui se dérobent, dans l'amour et même dans le ma-

riage, à la fécondation normale, elles seront rares, celles qui se montreront disposées à la fécondation artificielle.

Je sais bien que la population diminue beaucoup en France, mais aurons-nous l'idée naïve d'attribuer cette dépopulation à la stérilité naturelle des femmes et croirons-nous que cette paternité de seconde main y remédierait suffisamment ? Il n'y a pas non plus à s'en prendre de cette décroissance de la population à l'impuissance subite de l'homme. Elle tient, n'est-il pas vrai, à des causes purement économiques. Ceux qui n'ont pas de fortune redoutent une aggravation de charges ; ceux qui en ont redoutent une diminution de jouissances. Les hommes ne veulent plus tant travailler, les femmes ne veulent plus tant souffrir ; les uns et les autres aiment mieux pécher sans concevoir, que de concevoir même sans pécher.

Je ne sais quelle philosophie, à base de lassitude et de découragement, dont Schopenhauer est le dernier et le plus illustre apôtre, tente de démontrer aux deux sexes que les joies à recevoir des enfants n'étant pas égales aux chagrins qu'ils peuvent causer, et la vie n'étant pas assez longue pour le plaisir, et la nature n'étant

pas assez reconnaissante de la peine, il n'y a pas lieu d'employer la vie à faire, à tant de risques et de périls, les affaires de la nature. Le monde va-t-il, pour cela, mourir du célibat, de la continence, de l'amour résorbé et des contacts secs ? Rien à craindre de ce côté. Ce qui préside aux mouvements réguliers de l'Univers, ce que les spiritualistes appellent la Providence, ce que les positivistes appellent causes premières, ce que les matérialistes appellent matière et force, ce que les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de l'humanité appellent Dieu, mot qui leur sert à nommer ce qu'ils ne savent pas, ce grand X aussi impossible à comprendre qu'à éliminer, au nom duquel les hommes demandent le bien et font le mal, ce grand Inconnu mène notre monde au but qu'il nous cache, par des voies que seul il connaît.

Je ne me figure pas qu'il en soit jamais réduit, pour renouveler et faire croître son genre humain, aux expédients sur la propagation desquels la Faculté se réserve. Quand la terre devient déserte et qu'il veut la repeupler, s'il s'appelle Jéhovah, Noé lui suffit, malgré ses six cents ans ; s'il s'appelle Jupiter, il n'a besoin que des deux pierres de Deucalion et de Pyrrha.

Pour le moment, je suppose qu'il se contentera de quelques grandes guerres entre l'Orient lumineux et le sombre Occident, puisque la guerre reste encore le meilleur moyen de rapprocher les hommes et qu'il renouvellera le sang des fils et des filles de Japhet avec celui des fils et des filles de Sem et de Cham.

Quant aux petites femmes françaises frappées de stérilité par oblitération des trompes ou du museau de tanche, pour me servir enfin des expressions propres ou malpropres chères à l'école naturaliste, quant à ces petites femmes stériles, et soi-disant affolées de maternité, rien ne les empêchera après avoir essayé préalablement des moyens naturels tels que le redressement de l'utérus, l'hygiène fortifiante, le régime tonique, les bains de mer, les douches locales, les sachets aromatiques, la désoblitération par le cathétérisme, le phosphore amorphe et le changement de mâle, plus connu sous le nom de sélection amoureuse, autrement dit d'adultère, rien n'empêchera ces femmes, une fois l'inutilité bien reconnue de la médication végétale, chirurgicale et animale, de recourir aux injections de paternité.

Il se peut aussi que quelque honnête et dé-

vote personne, froide de corps, exaltée d'esprit, indifférente et même réfractaire aux sensations de l'amour physique, heureuse d'ailleurs de remplir le devoir conjugal sans présence réelle et sous le plus petit volume possible, après avoir consulté son directeur, qu'elle fera bien de choisir dans la Compagnie de Jésus et dans les traditions du probabilisme, il se peut que cette femme honnête et dévote, je n'ai pas dit « pieuse », consente à cette initiation, avec cette restriction de prier Dieu tout le temps qu'elle durera. Qui sait même si quelque jeune fille, artificieuse ou sincère, mais pouvant, à coup sûr, faire partie de la clientèle de Charcot et de Dumontpallier et rêvant la gloire de sainte Thérèse, de Marie Alacoque et peut-être de la Vierge Marie, ne verra pas dans cette découverte une forme nouvelle du Saint-Esprit, ne rêvera pas des destinées surnaturelles pour son enfant anonyme, et ne tentera pas de fournir à une Église qui se trompe sur les moyens d'affirmer son Dieu, un miracle plus retentissant et plus compromettant encore que ceux de la Salette et de Lourdes. Usant du droit des romanciers à qui on permet d'autant plus de libertés qu'on leur refuse plus de créance, je

pourrais, de déductions en déductions, en arriver aux conséquences les plus inquiétantes. N'allons pas jusqu'où je pourrais aller. Défions-nous, en littérature comme en tout, de la tentation *de l'étrange* qui aboutit presque toujours au monstrueux, au sacrilège, à l'obscène, et, qui pis est, à l'absurde.

Suivons, dans nos moments perdus, avec l'intérêt qui s'attache à tout ce qui regarde notre espèce, l'évolution de cette entreprise nouvelle, et regardons quelle figure elle fera entre les rapports à l'Académie de médecine et les actes d'accusation devant la cour d'assises. Mais si nous rencontrons une femme sincèrement affligée de ne pas être féconde et bien certaine de ne jamais le devenir, rappelons-lui tout bonnement que s'il y a des épouses stériles il y a des enfants orphelins, et que celles qui n'ont ni fils ni filles, n'ont qu'à recueillir, adopter et aimer ceux qui n'ont ni père ni mère. Elles feront ainsi de la génération artificielle, de la plus simple, de la plus morale et de la plus sûre.

Alexandre DUMAS.

MÉDECINS ET CHIRURGIENS

Le professeur Koch et les médecins français. — La science allemande et le chancelier de fer. — Nos poumons devant la chirurgie.

LE PROFESSEUR KOCH ET LES MÉDECINS FRANÇAIS

Avant de rentrer en Allemagne, le professeur Koch s'est arrêté à Paris et il a passé plusieurs heures à conférer avec nos savants sur les résultats de ses expériences à Toulon et à Marseille. M. Pasteur n'a pas attendu le retour du professeur de la Faculté de Berlin, pour répondre, et peut-être trop carrément, aux allégations du médecin étranger.

La science française a-t-elle raison contre la science allemande ? C'est l'avenir qui décidera. En attendant, il est permis d'affirmer que les

savants de Berlin ne sont pas plus heureux que les docteurs de Paris, puisque les uns et les autres en sont toujours à chercher le microbe cholérigène, puisque, toujours, le ciel du Midi est en deuil.

*
*
*

Maintenant que le docteur Koch, — dont le voyage n'a produit aucun résultat satisfaisant, — est remonté dans sa chaire de l'École allemande, je crois qu'il est bon d'apprécier, comme il convient, sa tournée scientifique. Cet homme-là n'est pas venu chez nous en espion, et il nous est impossible de le confondre avec les joueurs de clarinette du second Empire et les mouchards nouveaux — hôtes assidus et bruyants des brasseries de la troisième République.

Le professeur Koch est un physiologiste et un micrographe des plus éminents : il a découvert le parasite de la tuberculose. Ses voyages en Égypte et dans l'Inde attestent qu'il porte en lui une âme virile, insouciant des périls et de la mort ; ses livres et ses leçons disent mieux que tout le reste le prodigieux et continuel labeur d'un cerveau puissant.

M. Koch a circulé chez nous, en vrai savant, bravant les microbes plus terribles que les balles. Lorsque la science prend la parole et marche au nom de l'humanité, il n'y a plus de frontière, il n'y a plus de drapeau. C'est la vie de tous les peuples qui est en jeu, cette canaille de vie à laquelle nous nous cramponnons, malgré les misères, malgré les deuils, malgré les angoisses désespérantes.

Aussi, nous avons le devoir de saluer les médecins français et étrangers qui risquent l'au-delà afin de retarder notre fatal passage. Tout n'est pas rose dans le métier de docteur. Les débuts sont pénibles, parfois cruels ; les études ont été longues : cinq ans au moins de l'existence d'un homme. Et puis, l'idée d'être tourmenté à chaque moment du jour et de la nuit ne paraît pas faite pour atténuer l'amer souvenir des ingratitude humaine, l'oubli injurieux où les chefs du pouvoir, — de tous les pouvoirs, — laissent les médecins, vieux et jeunes (je parle des hommes remarquables et modestes, qui ignorent l'art de courber l'échine et d'user les fauteuils des antichambres ministérielles). Pour faire obtenir une distinction honorifique méritée à un docteur en médecine, on doit sonner les cloches, bat-

tre le rappel, et encore !... Pourquoi ces indifférences coupables envers une profession qui est la plus noble, la plus périlleuse de toutes les professions?...

*
*
*

A Paris, je connais beaucoup de médecins, des maîtres illustres, de tout jeunes hommes qui deviendront des maîtres. Ils parlent « charmamment », selon le mot pittoresque de Gambetta, un mot digne d'être signalé à nos quarante éternels faiseurs de Dictionnaire. Indépendamment des consultations gratuites entre le petit verre et le cigare, ils surveillent votre hygiène : vous pouvez ennuyer votre docteur, du commencement à la fin du repas, en lui demandant si la raie au beurre noir a des microbes dans le ventre et si le porc est assez cuit pour être mangé sans reproche et sans peur de la trichine. De plus, le médecin est né bon enfant et il s'intéresse avec passion aux livres nouveaux où l'auteur enseigne des choses un peu risquées, des choses que le docteur n'oserait pas livrer lui-même à la circulation, mais qu'il se réjouit d'avoir inspirées à son confident

porte-voix. Si le docteur est maussade, vite, on imagine un malaise : on consulte l'homme de science ; on le consulte jusqu'à ce qu'il abandonne la place. Vous voyez bien : avec les médecins, tout est profit et... prophylactique.

Et le gouvernement ne décore pas les docteurs, ou il les décore si rarement, que ce n'est pas la peine de l'en remercier.

*
*

Le temps est loin pourtant où notre Molière se moquait des bonnets pointus et de leurs... comme vous le désirerez, madame... Froid est meilleur en cette saison.

Molière lui-même, du reste, Molière à l'agonie, lorsqu'il râlait en scène le fameux « Juro » n'eût pas été fâché d'apercevoir un clystère sauveur.

Le commerce de femmes distinguées polit un homme ; la fréquentation des médecins le rassure, au point de vue du polissage des dames trop bavardes.

Voyez des femmes, et puis, voyez des docteurs. Vous vous porterez toujours bien et vous serez toujours aimable, monsieur.

LA SCIENCE ALLEMANDE ET LE CHANCELIER DE FER.

L'événement le plus considérable de la semaine s'est passé de l'autre côté de l'eau, — en Allemagne.

M. le docteur Schweningen a été élevé au grade de professeur à la Faculté de médecine de Berlin, malgré les résistances de M. Gossler, ministre de l'instruction publique, malgré les protestations de deux illustres savants, les professeurs Wirchow et du Bois-Reymond. C'est, de par le commandement du Chancelier de fer, que le scandale s'est accompli.

Le « *non dignus es intrare* » des médecins avait ses raisons. Il y a dix ans, le candidat du prince de Bismarck, comparaisait devant le justice de son pays et il était condamné à six mois de prison, pour outrages aux mœurs, — dans un cimetière.

Le docteur Schweningen avait été surpris, sur un tombeau, avec la femme d'un de ses collègues. Le condamné interjeta appel ; la juridiction du second degré l'acquitta, mais avec des considérants tellement obscurs, si raffinés dans leurs

formules, qu'ils laissent planer encore un doute sur l'honorabilité du prévenu funèbre.

La réponse que M. Schweningen fils, de passage à Paris, adresse au *Voltaire* est inhabile, et, de plus, inutile.

*
**

Le prussien Schweningen ne croit pas à la culpabilité de son père. Il se révolte ; il bondit ; il menace. Si nous lui reprochons d'invoquer un parallèle de mauvais goût, nous ne saurions blâmer ses indignations et ses colères, lorsqu'il élève la voix pour protester contre les juges de Munich, contre la magistrature allemande, qui, n'osant pas punir, n'a pas osé, non plus, laver toute la honte du prévenu mal acquitté.

Le sentiment filial est toujours respectable, d'où qu'il vienne.

Il mériterait qu'on lui coupât les poignets, le jeune homme qui, entendant insulter son père et sa mère, ne se lèverait pas pour les défendre, son père fût-il le dernier des drôles et sa mère la première des filles.

Que M. le professeur Schweningen soit coupable ou non ; qu'il mérite ou qu'il ne mérite

pas les ombres des cyprès du cimetière qui, sur lui, étendent leurs ombres ; que le candidat imposé par M. de Bismarck ait l'âme tranquille ou qu'il tressaille au souvenir de la femme adultère, de l'amante couchée sur un tombeau, la chose en elle-même nous intéresse médiocrement.

Si l'homme n'a pas péché, la justice d'Outre-Rhin est lâche et immonde de lui marchander sa réhabilitation complète, absolue ; mais si, au contraire, le médecin a été un chercheur d'amour, un original dans l'œuvre de la luxure ; si à l'organisation du savant vieilli, il a fallu, pour animer sa flamme, le vent berceur qui passe sur les sycomores, la vision des vers-luisants et des feux-follets ; si l'aspect des fosses fraîchement creusées, si le chant des corbeaux, les senteurs des cadavres ont eu le souverain pouvoir de vivifier une musculature chancelante, nous notons, au passage, un cas pathologique inédit, sans nous attarder à son examen.

*
**

Le point curieux de l'incident prussien consiste dans ce fait que le prince de Bismarck

traite ses savants comme ses officiers traitent leurs soldats — à coups de cravache.

Les professeurs Wirchow et du Bois-Reymond occupent leur chaire d'une façon magistrale ; leurs noms ont dépassé le Rhin. Ils appartiennent au monde entier, à l'Allemagne d'abord, si l'on veut. Le chauvinisme ne saurait nous faire oublier la respectueuse admiration qui est due aux hommes qui honorent l'humanité, même en pays hostile. Les livres de Wirchow et de du Bois-Reymond, nos étudiants en médecine, nos professeurs les apprennent et les commentent.

Tout récemment encore, la *Revue politique et littéraire* a donné l'hospitalité à une fort intéressante communication de M. du Bois-Reymond, professeur à la Faculté de médecine et recteur de l'Université de Berlin.

Eh bien, les Allemands illustres que nous saluons, M. de Bismarck s'en moque, autant que de ses premières bottes.

C'est en vain qu'on a supplié le chancelier d'éviter un scandale, un désarroi, un effondrement peut-être : le chancelier est de fer — il l'a bien montré.

M. Schweningen s'intitule médecin ordinaire

de M. de Bismarck : tel apparaît le pot aux roses.

Le ministre de l'instruction publique a soupiré :

— Mon prince, vous trouverez à Berlin une dizaine de docteurs pour remplacer M. Schweningen... Voyons, mon prince, mon doux seigneur ?

— F... le camp !... Hergott Sackerment !...

Le professeur Schweningen a rendu visite à ses nouveaux collègues.

Comme le domestique de M. du Bois-Reymond apportait à son maître la carte du visiteur, le visité a pris la carte et l'a retournée à M. Schweningen, après avoir écrit au dos : *Refusé.*

L'ami de M. de Bismarck a envoyé des témoins à M. du Bois-Reymond : celui-ci n'a pas daigné accepter le cartel d'un homme dont l'honorabilité lui paraît suspecte.

Que va-t-il advenir de ce pataquès ?...

*
**

Aujourd'hui, c'est le reître qui parle, le reître des bords du Rhin, le sauvage guerrier habitué à tout asservir, à tailler sa place au banquet,

en pourfendant un convive, à prendre de l'or, des femmes et des pendules, le sabre haut et la voix vibrante. C'est le reître qui s'en va, à travers le monde, braquant les canons Krupp sur les laboratoires, déchiquetant les livres pour allumer sa pipe, faisant de la fumée, beaucoup de fumée, là où rayonnait la lumière.

M. le prince de Bismarck occupera une trop grande place dans l'histoire de cette fin de siècle pour que nous n'ayons pas le droit de juger l'homme et d'apprécier toutes ses manifestations. Le chancelier de fer a fait des prodiges en l'honneur de l'Allemagne : nous en savons douloureusement quelque chose.

Et voilà que le vainqueur de Sedan donne un rude coup de pied à sa gloire, en méprisant la science.

*
**

Constatacion bizarre, c'est sur M. du Bois-Reymond, sur un ancien Français dont les aïeux abandonnèrent la mère-patrie, pour ne plus y revenir, — lors de la révocation de l'Édit de Nantes, — que tombe l'avalanche du prince malade.

Ils sont nombreux, là bas, ceux qui portent des noms français.

La statistique des familles que nous avons perdues, par la folie de Louis XIV, est toute faite. Il suffit de prendre l'Annuaire militaire de l'Empire d'Allemagne, pour compter nos absents, les protestants exilés et chassés de France.

Ils ont oublié le pays natal, les meurtris d'un jour. Peu à peu, la flamme gauloise s'est éteinte au souffle de la Germanie. Les souvenirs, les amitiés, les amours, la religion des tombeaux, les visions de l'enfance, les rires et les chansons de la jeunesse, autant en ont refroidi les brouillards du Rhin.

Les protestants qui sont restés en Allemagne sont maintenant les vainqueurs de leurs frères.

La tradition ne ment pas : Les victoires se paient.

M. du Bois-Reymond est châtié, à cause de la faute des siens, d'une faute qu'il pouvait réparer. Ce savant Allemand, d'origine française, courbe la tête sous les humiliations, après toute une vie de travail. Le soufflet qu'il reçoit, à cette heure, marque d'autant plus profondément que ses joues sont plus vieilles et moins fermes et

que, devant l'insulte, son bras est désarmé.

Si ce vieillard illustre a du cœur au ventre, il prendra le chemin de Paris, et, redevenu Français, il nous honorera, à notre tour, du fruit de son labeur.

Chez nous, il retrouvera sa fierté et son indépendance, en même temps que sa part de tristesse et de deuil : nous lui ferons sa place au pays des vaincus.

P.-S. — A propos de cette chronique, M. le docteur Bourneville, député et rédacteur en chef du *Progrès médical*, a bien voulu m'adresser quelques documents sur le cas de M. du Bois-Reymond, professeur à la Faculté de médecine de Berlin.

Il résulte des communications de M. le docteur Bourneville, que M. du Bois-Reymond s'est montré discourtois envers la France, après la guerre de 1870.

Ma conclusion sera celle-ci : En admettant que le professeur du Bois-Reymond ait manqué de tact et de générosité aux heures d'angoisse de son pays natal, le coup de botte que M. de Bismarck a décerné au coup médical prussien n'en est pas moins une honte pour le chancelier et la science allemande.

NOS POUMONS DEVANT LA CHIRURGIE

C'est un triomphe de la science française que nous avons l'orgueil de constater aujourd'hui.

M. le docteur Prengrueber, chirurgien des hôpitaux, vient de lire à l'Académie de médecine un mémoire qui relate une opération chirurgicale des plus audacieuses et des plus intéressantes pour tous les êtres qui ont deux poumons, et plus encore pour ceux qui possèdent un ou deux poumons de qualité inférieure. Le *Figaro* en a déjà dit quelques mots avant-hier.

Nous sommes à l'hôpital Trousseau, et voici le drame dans toute sa réalité :

..

Une petite Parisienne, une brunette de 12 ans, est entrée à l'hôpital pour une excavation considérable siégeant à la partie moyenne du poumon droit. Depuis quatre années, sa poitrine se fracasse en des heurts et des soubresauts, avec des quintes de toux et des crachats fétides. La malade est dans un tel état de souffrance et

de décrépitude qu'elle répand autour d'elle une odeur gangréneuse, une odeur si intense que la salle entière en est infectée; elle tousse, pleure, se démène et tressaille; ses mains jointes et ses yeux sombres semblent appeler au secours les valets de la mort.

La pauvre enfant est condamnée; elle va mourir, enfin, car, à la vue de la misérable créature, de ce squelette aux doigts convulsés et trembleurs, de cette vision vivante d'Holbein, tous les assistants demandent l'issue fatale, tous l'implorent, — même la mère.

Mais, s'il était possible d'atteindre le foyer, de le désinfecter, de tarir la source impure?... S'il était possible de rendre l'éclat à ces yeux, la fraîcheur et le sourire à cette bouche, le sang vermeil à cette musculature défaillante?... Toutes les médications ont échoué... Les heures de vie se comptent... Demain, il sera trop tard!...

Faut-il ouvrir cette jeune poitrine et y promener le fer rouge?... Le faut-il vraiment?... Oui!

Et alors.. alors, M. le chirurgien Prengrueber, qui, pendant huit jours, a hésité, se décide. La petite malade est endormie par le chloroforme; elle est inerte, couchée sur la table d'opération,

la poitrine à nu. Au point fixé par le médecin, M. de Beurmann, le chirurgien, taille un lambeau cutané en forme d'U, puis, il divise un muscle, au moyen d'une incision cruciale et écarté de façon à découvrir les cinquième et sixième côtes ; le périoste de la sixième côte est incisé longitudinalement et décollé. La côte ainsi dégagée dans une étendue correspondant à la largeur de la plaie, M. Prengreber en résèque 5 centimètres par une double section faite au sécateur, et il répète la manœuvre sur la cinquième côte : on dirait d'un jeune pommier que l'on taille pour le printemps.

Reste à inciser le poumon ! M. Prengreber, armé du fer rouge, effleure les tissus, et les médecins et les internes, très nombreux, groupés autour du chirurgien, tous attentifs et graves, entendent la crépitation spéciale due à la sortie des bulles d'air contenues dans les alvéoles ouvertes par l'instrument. Le chirurgien sectionne ainsi une épaisseur d'environ *trois centimètres de poumon*. Arrivé à cette profondeur, l'instrument pénètre dans une cavité par laquelle sort un air méphitique. L'incision est agrandie dans toute la largeur de la fenêtre pariétale, puis est pratiquée une seconde incision

perpendiculaire à la première. Comme celle-ci doit forcément sectionner les vaisseaux et nerfs intercostaux, elle est faite entre deux pinces laissées à demeure, suivant la méthode de M. le professeur Péan. L'ouverture obtenue est assez grande pour permettre au doigt d'entrer librement. On ne donne aucun lavage à la cavité ; on y place un très gros tube et l'on établit un pansement à l'iodoforme.

Le travail réussit à merveille ; la malade ne perd presque pas de sang...

Quelle inquiétude, pendant et après le labeur !... Quelle angoisse a dû empoigner, secouer et meurtrir le chirurgien, alors qu'au milieu du recueillement de tous, dans le silence profond, l'oreille collée contre la poitrine ouverte, il écoutait, anxieux, les battements de la petite horlogerie vitale !...

Le vers de Victor Hugo mourant devait chanter dans sa mémoire :

C'est ici le combat du jour et de la nuit !...

Dès le lendemain, M. Prengreber enlève les pinces ; en trois semaines, la cicatrice est en bonne voie ; un sang généreux recommence à circuler dans le corps chétif ; il bouillonne comme une cuvée de vin nouveau...

Et de par le fer rouge brûlant les parties atteintes du poumon, la petite Parisienne — la fillette de douze ans, la condamnée à mort — est sauvée.

*
**

Le chirurgien qui a accompli cette grande chose est natif d'Alger, du pays du soleil ; il est âgé de quarante ans à peine ; c'est un homme de haute taille, à la barbe châtain clair, au corps svelte, très simple, très doux, très modeste, l'un de ces travailleurs obstinés qui vivent en dehors des succès faciles, dans l'ignorance des réclames banales.

Comme j'achevais la lecture du mémoire présenté à l'Académie de médecine par MM. Prengueber et de Beurmann, l'idée m'est venue d'écrire cet article. Je m'honore d'être l'ami de M. le docteur Prengueber et je puis affirmer que le savant qui promène avec tant de hardiesse et de sûreté de main son scalpel dans l'intérieur des corps, n'était pas sans émoi, ni sans une crainte, une peur de timide, lorsque l'écrivain s'est présenté pour l'entendre dans sa propre cause et qu'il lui a annoncé que le

Figaro allait crier son nom à tout le pays.

M. Prengueber est le second chirurgien qui ait tenté, en France, l'opération de la pneumotomie, et j'ai le devoir de rappeler le nom de son confrère, M. le docteur Bouilly. L'opération, déjà pratiquée à l'étranger, mais d'une façon beaucoup moins heureuse, moins probante, moins décisive qu'à l'hôpital Trousseau, est en train de révolutionner, et pour tout de bon, cette fois, le monde médical.

*
**

Après avoir vu le docteur Polaillon arracher une fourchette de l'estomac d'un bateleur, après avoir vu le docteur Prengueber nettoyer le poumon d'un malade comme l'on rince un goblet, le soulever entre ses mains, l'inciser comme l'on incise un panari, on est en droit de penser que les habitants de la planète Mars où brillent deux lunes n'en remonteront pas de si tôt à Mesdames et Messieurs de la planète Terre qui s'égorgent quelquefois, au clair d'une seule lune ou même d'un croissant.

A n'en pas douter, les savants nous préparent une aurore clémente. L'être est malfaisant.

parce qu'il souffre : toute la philosophie est là, et les phrases ronflantes sur l'amour du prochain et la solidarité humaine restent lettres mortes, en présence de l'inéluctable problème.

Les mendiants de Paris qui ne sont pas bêtes le savent bien, et jamais il n'insistent devant un visage bilieux.

..

MM. Prengrueber et de Beurmann marchent sur un chemin nouveau et singulièrement curieux pour toute l'espèce ; leur mémoire conclut par ces mots dont la lumière ne saurait échapper à personne : « Le peu de gravité de la pneumotomie, en tant qu'opération, permet de croire qu'elle entrera d'ici peu dans la pratique courante et qu'elle est appelée à rendre de très grands services, même dans les cas de *caverne tuberculeuse*. » Vous entendez bien : l'opération va pouvoir s'appliquer à la tuberculose, aux phtisiques, aux poitrinaires.

En effet, l'intérêt de cette opération, ce n'est pas seulement le succès qui a suivi ce cas particulier, car, s'il en était ainsi, les applications de la méthode seraient des plus restreintes, les

abcès du poumon étant extrêmement rares. Mais si les cavités de cette nature ne s'observent pas souvent dans le poumon, il en est d'autres que l'on y rencontre fréquemment, ce sont celles qui sont la conséquence de la phtisie.

La logique même affirme que la méthode sera curative, puisque l'expérience a démontré dans d'autres régions du corps que c'est toujours en mettant à nu, en ouvrant largement nos plaies les plus profondes, que l'on a le plus de chance de les guérir.

Il existe d'ailleurs, dans les annales de la science, un certain nombre de faits des plus probants. Le plus curieux de ces faits est celui-ci ; il date du dix-septième siècle :

Un jeune gentilhomme, phtisique, reçut en duel un coup d'épée au sommet de la poitrine ; l'arme pénétra le poumon et atteignit précisément une caverne tuberculeuse, qui se trouva ainsi en dehors. Au lieu de l'opération régulière, le jeune homme avait subi une opération accidentelle, mais c'était en somme la même opération.

Chose bizarre, les conséquences de cette blessure furent des plus favorables. La cavité malade se vida facilement par la plaie de la poitrine, et de duelliste-poitrinaire, guéri de la

phthisie, devint le compagnon de son rival, médecin sans le savoir !...

M. le chirurgien Prengrueber et ses confrères obtiendront les mêmes résultats, alors surtout qu'au lieu d'une plaie faite dans un dégagé ou dans un contre de quarte, toujours un peu à l'aveuglette, il s'agira d'une ouverture pratiquée d'après un diagnostic certain.

*
*
*

Donc les romances sentimentales sur les poitrinaires s'en iront bientôt dans le tréfonds du diable-vauvert.

Nous y perdrons sans doute quelques rimes riches, mais vous y gagnerez, ô mamans ! de garder auprès de vous vos filles qui s'étiolent et s'éteignent à la valse des feuilles ; vous verrez renaître sur leurs joues les couleurs vermeilles ; vous verrez leur taille affaissée et languissante se dresser dans l'éclat virginal ; vous verrez leurs beaux yeux de velours s'irradier d'une flamme amoureuse. Ne pleurez plus, ô mamans ! car les pâles bouquets destinés aux tombeaux vont reflleurir, au soleil de l'espérance !

IV

MORALE AU JOUR LE JOUR

La Police et les Filles. — A Michel Campi. — Le Prince Victor. — L'archevêque et les Femmes du monde. — Gentils-hommes rouges. — La Peur. — Les Forains du boulevard Rochechouart. — Au Conseil Municipal. — Le savant horloger.

LA POLICE ET LES FILLES

Il y a, dit-on, à la préfecture de police, un projet à l'étude.

Il s'agit de savoir si l'on rétablira la brigade des mœurs de désolante mémoire, à se souvenir seulement des violences odieuses commises autrefois sur la personne de Mlle Rousseil, de la Comédie-Française. Alors, il n'y avait plus de brigade des mœurs ?

Si, — mais les mœurs se confondent encore avec la sûreté.

M. Georges Grison fait remarquer, non sans esprit, que tous les agents de la sûreté ayant autorité et action sur les filles et leurs souteneurs, le rétablissement d'une brigade des mœurs n'aurait pour effet que de retirer à tous, au profit de quelques-uns, cette autorité, et, par conséquent, d'amoindrir le résultat général.

Notre confrère ajoute, — et c'est là le côté nouveau et intéressant de sa thèse, — que l'agent des mœurs n'a nul besoin d'opérer d'une façon occulte, qu'il devrait même être revêtu d'un uniforme spécial. En somme, si j'ai bien compris M. Grison, le brigadier de la Moralité parisienne doit agir, la nuit... au grand jour.

Tout d'abord, il semble que l'employé de la Préfecture dont la besogne n'est pas toujours un amusement, a le devoir de se déguiser, de revêtir une redingote couleur de muraille ou une blouse de boulevardier extérieur, pour s'accrocher aux jupes qui courent, loin des feux du gaz.

Quelle grossière erreur !...

*
**

La fille qui rôde, le patron immonde qui regarde bouillir sa « marmite », seront autrement effrayés par la surveillance constante de gardiens en tenue que par l'apparition soudaine de quelques bonshommes isolés fondant sur eux, parfois sans droit, presque toujours trop tard, comme les carabiniers usés jusqu'à la corde.

— F... la paix !... Je ne te connais pas !...
Telle est la réponse du souteneur.

— En v'là un mufle ?... ajoute la fille.

Çà et là, on échange des claques, des coups de poing, des coups de canne, des coups de couteau... Et puis, sauve qui peut !... Tout autre serait la force de l'agent revêtu des insignes de l'autorité ; tout autre sa force et aussi son respect de lui-même.

Nous ne verrions plus renouveler ces comédies infâmes de l'attentat à la pudeur quand même. Car, vraiment, en ces dernières années, la morale s'était émietlée à un tel point, l'inquisition sexuelle gambadait si drôlement dans Paris, qu'un brave homme seul, flâneur du soir, faisait bien de réfléchir à deux fois avant

de s'engager dans une vespasienne des Champs-Élysées. Il suffisait de la plainte d'un drôlard à l'œil allumé, des larmes d'une fillette à la lèvre stétrie, pour que l'agent des mœurs intervînt et empoignât, sans barguigner, le membre le plus respecté du Parlement, l'artiste le plus honorable de tous les artistes.

Où allions-nous ?...

♦♦

Eh bien, si l'administration décide qu'elle rétablira la brigade des mœurs, qu'elle ordonne en même temps que les agents porteront un uniforme *voyant*. MM. les policiers seront tenus à plus de réserve et il ne se glissera plus d'ignobles farceurs parmi les policiers.

Et cela dit, il semble qu'il est bon de prendre la question de plus haut et d'examiner ce qui reste encore à faire.

Chassez les souteneurs !..

Et après ?... Croyez-vous avoir arrêté le pululement de la misère ?... Allons donc !...

Des filles disparues, il en viendra d'autres ; il en viendra des départements, de l'étranger ; vous en verrez qui surgiront de tous les carre-

fours, de toutes les ruelles de la ville, plus audacieuses, plus cyniques.

Les filles malheureuses iront toujours au trottoir.

Nous leur crierons :

— Travaille, gredine !...

Les imbéciles nous répondront :

— Zut !...

Les bonnes entrailles soupireront :

— Il n'y a pas de travail, m'sieu !...

Et les filles « aux bonnes entrailles » auront raison contre nous, car Paris ne donne pas assez d'ouvrage à ses femmes.

♦♦

Alphonse Karr disait : « Dans une société bien organisée, il ne devrait pas y avoir un seul commis de magasin. » La pensée est profonde : elle vaut la peine d'être étendue ; elle comprend non seulement les magasins, mais encore les bureaux, tous les emplois qui pourraient convenir à des femmes et qui sont occupés par des hommes.

Les milliers et les milliers de jeunes gens que l'avenir se propose de nous expédier des

trous de province, resteront aux champs : la terre nourrira toujours ses travailleurs, et les filles de Paris ne crèveront plus de faim ; et, sous les marquises des gares, elle ne feront plus rougir nos demoiselles en rupture de bains de mer.

*
**

Parbleu !... Il est plus simple et de meilleur ton de rire de ces choses et de voir passer, la nuit, le tombereau de Saint-Lazare, comme les concierges regardent passer, le matin, le tombereau des ordures. La métaphore peut donner lieu à un vaudeville amuseur.

Mais quand on songe à la question sociale, que l'on se dit que la République est, dans son essence, le gouvernement du bien et du beau, et que l'on examine froidement où en est le progrès humain, c'est-à-dire l'amélioration des classes déshéritées, on est pris d'une tristesse, d'une angoisse, d'une révolte.

La science marche, elle. C'est le reste qui ne marche pas. Alors, quoi?... La Révolution?... Encore la Révolution?... C'est vrai : s'il n'y a qu'une tourte de pain et qu'ils soient dix à la

partager, faites-en fusiller cinq, les bouches restantes se réjouiront et chanteront : Bacchanal !...

*
**

Un vieillard qui meurt de faim, ce vieillard fût-il un chiffonnier ; une fille qui vend son corps, avec, dans l'esprit, le désir avorté du travail, autant de hontes pour la société contemporaine, autant de soufflets pour Paris.

Et, au milieu de la réalité brutale et vivante, — après avoir vu la misère de Paris et la misère de Londres, plus effrayante encore, — je m'interroge et je me demande si elles n'auront pas enfin leur utilité sainte, ces feuilles de papier que nous noircissons, à tour de bras et à triple tour de cerveau, plus vite ou plus lentement, selon les forces vitales, selon les facultés propres au labeur.

A MICHEL CAMPI

Condamné à mort

Michel Campi, vous avez occupé Paris ; le bruit fait autour de votre crime vous coûte cher puis-

que vous allez le payer de votre tête. L'affaire de la rue du Regard est connue de tous et je ne veux pas m'y appesantir. En somme, vous êtes un assassin vulgaire et vous n'avez pas à solliciter un brevet d'inventeur. Le mobile secret que vous invoquez est une farce grosse de ficelles. Vous avez tué pour voler. Croyez-le bien, la galerie Tussaud ne vous accordera qu'une toute petite place, au troisième rang, dans les ombres, et le bonhomme de cire semblera un avorton à côté des géants du mal qui l'attendent à Londres, dans la Chambre des Horreurs. Si M. Arthur Meyer est économe, il ne vous logera point au musée du boulevard Montmartre.

Tuer un vieil avocat et assommer à moitié la sœur de l'avocat, c'est bien peu de chose, par le beau temps qu'il fait. Se servir d'un manteau de casseur de pierres, ressusciter le vieux jeu du couteau catalan, il n'y a pas la moindre originalité dans tout cela. M. Macé ne parlera point de vos procédés à M. d'Ennery, lors de l'édification de leur drame, et vous n'offririez pas une situation nouvelle aux romanciers du *Petit-Journal*. Oui, Michel, Paris va vous oublier. La cérémonie de l'échafaud donnera peut-être un

regain d'actualité au condamné à mort ; et ce sera fini.

*
**

Il y a autre chose dans le crime de la rue du Regard : c'est le mystère qui plane sur l'assassin.

« Ma tête est à moi, avez-vous écrit à M. Guillot, juge d'instruction, ma tête est à moi, je vous l'abandonne ; si j'ai une famille, comme on le prétend, pour peu que nous ayons le même sang dans les veines, je plaindrais celui qui rendrait ma honte publique ; car il est plus que probable qu'un coup de hache serait la seule récompense du dénonciateur. »

Ce langage est tout à fait crâne.

Hier, j'étais à la Cour d'assises. Vous avez écouté, impassible, le verdict du jury ; et lorsque le président, goguenard et sinistre, a prononcé la sentence, je vous ai regardé. Vous étiez effrayant de calme : pas un tressaillement sur vos lèvres lippues ; pas un frisson dans votre barbe mal taillée. Votre masque livide faisait saillie dans les ombres et vos yeux de bête

avaient une expression si féroce que nul n'aurait pu en soutenir l'éclat.

Vous étiez là, comme un chien enragé, prêt à mordre ; et c'eût été une joie pour vous que *d'écosser l'œil* d'un juge et d'arracher la barbe d'un juré. Hein ?... si quelque horizontale s'était approchée du banc où vous tenaient les gendarmes, l'horizontale aurait passé un mauvais quart d'heure, et vous l'eussiez guérie, pour toujours, des douceurs de la Cour d'assises et de toutes les curiosités malsaines. Un coup de pied dans le ventre, comme vous vouliez faire à l'individu qui, l'autre jour, examinait vos mains !

Il n'y a pas d'erreur. Vous ne tenez pas à votre tête ; vous vous en moquez comme du carême.

Vous tenez à votre nom. La preuve, c'est que, dans la soirée d'hier, lorsque les huit gendarmes préposés à votre garde, vous ont ramené à la Conciergerie, vous n'avez eu que cette parole :

— Ils ont eu beau faire, les robins : ils n'ont tout de même rien su !

*
**

A la fin de sa belle plaidoirie, M^e Georges La-

guerre a conté que, la veille de votre jugement, une pauvre veuve était venue dans son cabinet et qu'il avait dû lui apprendre que son fils qu'elle croyait à l'étranger, était depuis huit mois dans les prisons de la Seine, comme assassin.

Cette femme, c'est votre mère, Michel Campi, vous le savez bien et nous n'ignorons pas non plus que vous avez un frère officier dans l'armée française qui se ferait sauter la cervelle, si vous étiez condamné sous votre véritable nom.

M^e Laguerre était tenu par le secret professionnel et il a bien fait de garder le silence.

Et vous, comment allez-vous recevoir la femme en deuil qui vous visitera à la Conciergerie ?... Que direz-vous à l'officier, votre frère, s'il a la force de se traîner jusqu'à vous ?...

Vous crierez à la veuve :

— Je ne suis pas votre fils... Passez votre chemin, madame !

Vous crierez à l'officier :

— Monsieur, je ne vous connais pas !

Et si la mère pleure, si le jeune homme se sent fléchir, vous les jetterez, tous deux, à la porte de votre cachot !...

Et tous deux, ils s'en iront et, peut-être, douteront-ils, enfin !...

Si vous faites cela, Michel Campi, les hommes n'auront plus le droit de maudire votre mémoire. Votre crime, vous l'aurez payé avec votre tête, mais votre nom — ce nom sacré de la famille — restera intact... Vous vous couperiez la langue, plutôt que de parler!

Le pardon, vous n'en voulez pas; nous le voyons bien.

La mère en deuil irait s'agenouiller aux pieds de M. le président de la République; l'officier se joindrait à la veuve; et quand vous seriez gracié et que l'on vous conduirait à Nouméa, la vieille maman deviendrait folle et l'officier prendrait son revolver...

Michel Campi vous avez commis un crime, et, tout seul, vous voulez payer.

*
**

Pendant vos sombres journées de prison, vous avez réfléchi à toutes ces choses. Avouez-le donc! Vous avez vu passer les souvenirs riants de la jeunesse... Vous avez revu la petite maison de là bas, au fond du Midi, le vieux père qui a tant travaillé et qui dort maintenant dans le cimetière du village où il faut si peu de place

pour le repos éternel — la femme qui avait deux fils et qui pleure en songeant que l'aîné a mal tourné — le frère aimé de ses camarades du régiment, l'officier plein d'avenir..... Oui, vous qui voulez toujours mordre — bête enragée — vous avez tremblé et pleuré devant les joies de l'enfance... Ils sont encore vivants, les vieux du village qui calottaient Michel et l'aimaient bien quand même; presque rien n'est changé. Les arbres ont un peu grandi, les frondaisons des taillis sont plus épaisses; les filles d'autrefois sont mariées, mais elles ont des filles qui savent rire et claquer du talon, dans la bourrée triomphale... On va comme on peut dans la vie: tout rit aux uns; tout est noir pour les autres... C'est souvent une question de veine! L'officier et vous êtes du même sang; l'un est un homme d'honneur et l'autre un misérable... Le cadet marchait bien, tandis que l'aîné s'en allait tout seul, éperdu, dans le monde, avec du sang dans les yeux... Les bons ne paieront pas pour le mauvais... C'est bien ce que vous vous dites, Michel Campi...

Vous ne voulez pas jeter un deuil sanglant sur tous ces souvenirs et vous restez l'Inconnu du crime... le mystérieux inconnu qui va mou-

rir, sans peur ! C'est très brave, Michel Campi !

LE PRINCE VICTOR

« Le prince, a dit Machiavel... »

Done, c'est bien entendu, le Prince Victor Bonaparte fait ses adieux à son papa Jérôme et à l'hôtel de l'avenue d'Antin pour aller s'installer dans une garçonnière de la rue Monceau. Nouvelle à sensation, parce que le prince Victor est le prince Victro, comme disent tous les journaux parisiens réunis. L'événement ne serait pas phénoménal, s'il s'agissait tout simplement d'un bon ou mauvais jeune homme de famille ; mais c'est un prince qui est en cause : le lecteur est homme, ou femme, ou Auvergnat, et, dans les trois cas, rien de ce qui touche à un prince ne lui est étranger, même sous le soleil de la République.

Entre l'avenue de Wagram et la rue de Grenelle, je compte plusieurs jeunes amis, riches ou pauvres, qui ont brisé les liens de la famille venue à Paris, afin de vivre, en dehors de toute tutelle et de toute surveillance, les uns avec des femmes, et les autres tout seuls. D'abord, une

famille de province qui se respecte ne devrait jamais traîner ses vieux meubles dans la capitale : j'en appelle à tous les étudiants. Mais, cette réserve faite, j'approuve la séparation de corps du tendron qui se parisianise et des parents sévères, provinciaux incapables de comprendre et de juger Paris. Il est hors de doute que si un jeune homme a la fantaisie de souper en tête à tête et d'en tailler ensuite une « petite » à son club, il sera douloureux à cet aimable garçon, couché à huit heures du matin, d'assister à la côtelette de midi.

C'est joliment bon de faire dodo, par cette chaleur jusqu'au moment du bois, les stores baissés, et la famille à table — de l'autre côté de l'eau ou bien en Sibérie. Plus de maman terrifiée ; plus de grande sœur joignant les mains, avec des : « O mon Fernand, tu nous désoles ! » plus de papa grondant des « M'sieu, en voilà assez ! » plus de jeune frère gâté par le mauvais exemple ; plus de bonnes grassouillettes jetant dans l'escalier ces mots attendris : « Oh ! monsieur?... Finissez donc ! Me v'la bien arrangée, maintenant !... Si madame... si Monsieur... » Enfin quoi ?... Plus rien. La morale dans toute sa splendeur !...

En somme, les jeunes gens ont le devoir de s'amuser ailleurs que dans la maison, même lorsqu'ils sont fils d'un Bonaparte : Je connais, à ce sujet, un proverbe du patois limousin, dont la traduction est impossible.

*
*.

Le prince Victor a voulu être chez lui, dans un appartement de la rue de Monceau ; il tient à vivre en garçon, à offrir un cigare à ses camarades, à prendre un bock à la brasserie voisine, à faire un tour aux Folies-Bergère ou à l'Eden, à travailler même, si le travail est pour lui un amusement. Le Prince a raison de se débarrasser d'une famille tyrannique par instinct, à moins cependant que le cadet des soucis de M. Paul de Cassagnac ne se donne, demain, au nom de sa juvénile liberté, des airs de conspirateur en chambre : ce qui serait extraordinairement drôle, avant le Grand-Prix.

Le petit prince, je l'ai vu en personne. Il n'est ni bien ni mal. Le visage bronzé, les yeux énergiques, mais sans variation de couleur, les lèvres épaisses, la moustache noire ;

une taille moyenne, les allures gauches d'un collégien, etc., etc : le jeune homme ressemble à un demi-million de jeunes gens français. Son regard ne s'allume pas des éclairs de feu qui commandent aux autres hommes ; sa bouche ignore l'art de sourire, comme il convient, pour ensorceler les femmes de tous les mondes ; sa voix n'a pas les vibrations communicatives qui troublent, remuent et empoignent un auditoire ; son geste manque d'ampleur ; son recueillement de pensées peut-être. La tête est ronde, le front bombé mais en cylindre ; nulle trace de faculté géniale : voilà ce qu'auraient dit Lavater, Gall et Spurzheim, si ces trois observateurs avaient horoscopé le prince, en qualité de reporters parisiens.

Vraiment, j'aimais mieux la douce figure un peu féminine de l'*autre*, du fils de l'*autre*, bien que cette race des Bonaparte ne montre rien qui vaille, le premier Napoléon excepté.

Quand le prince Louis est mort, je l'ai considéré comme un simple Français tué en exil : ce jour-là, M. Paul de Cassagnac, dont le talent littéraire est quelquefois contestable, a écrit une des pages les plus vibrantes, les plus admirables du journalisme français ; une cen-

taine de lignes à vous arracher des larmes !

Le prince en rupture de famille doit vivre, à dater de ce jour, avec des menus plaisirs taxés à 7,500 francs, s'il se refuse à accepter le legs de Mme Auban-Moët. A Paris, la somme de 7,500 francs est à peu près suffisante pour un étudiant en médecine isolé ; elle est mince pour un étudiant en droit qui déjeune à deux ; elle est énorme pour un membre de l'Institut ; elle est ridicule pour une horizontale, pour un député, pour un valet de cercle, pour une comédienne, pour un artiste et pour un prince.

..

Les enseignements du professeur Machiavel, ne mettent pas un sou dans la poche de l'élève royal. Conseiller, n'est pas payer : C'est par cette antique formule que nos étudiants terminent leurs lettres à des oncles peu généreux. Papa Jérôme est, lui aussi, un vieil avare. Si j'étais à la place du prince Victor, — ceci n'est pas un souhait, — je vous jure sur les oreilles des lapins enragés de M. Pasteur, que je ferais vibrer l'auteur de mes jours. Dédaignant la chose politique, je m'en donnerais à bouche

que veux-tu ? — des baisers. J'aurais les plus beaux chevaux, les plus jolies femmes et les meilleurs vins ; ma table serait ouverte à tous les hommes d'esprit, à toutes les dames ayant un sourire original ; mon concierge et sa femme ne me parleraient que ventre à terre. Plus fort que Mme Mackay, l'américaine, je créverais toutes les toiles de l'exposition Meissonier ; je donnerais cent francs de pourboire à la jolie fille de brasserie qui me servirait un mélé-cass à « sa fleur d'orange, » trois mille francs à la demoiselle de magasin qui confectionnerait un joli nœud à ma blanche cravate du soir, en murmurant : « T'es gentil, mon doux seigneur »..... A la sortie du théâtre, j'aurais cent cinquante domestiques en livrée, criblant de pièces d'or les figures des pâles voyous et des rôdeuses affamées. On crierait : « Arrêtez !.... Ouvrez les mains !.... Le voilà !.... C'est Monseigneur !... » Les omnibus, les tramways, les fiacres et même les voitures de maître s'arrêteraient à mon passage ; les promeneurs des boulevards se découvriraient et les femmes aussi, et, au plein soleil, la canne à la main, je marcherais doucement sur les dos des paveurs de bois, à cent louis par dos. Mille tonnerres !

Il faudrait que le vieux Jérôme se déboutonnât pour tout de bon!.. Et Paris dirait : « V'là un Prince !... »

L'ARCHEVÊQUE ET LES FEMMES DU MONDE

M. l'archevêque Guibert vient de tremper aux dames patronnesses et quêteuses du noble faubourg un bouillon, *post Caremum*, qui n'a rien des douceurs grassouillettes d'une petite marmite, ni des tendres variétés d'une Julienne fleurie. Ce potage-là, mitonné à l'huile de foie de morue, relevé de pickles avec moutarde, avait trop de cinglant pour être apprécié par les jolies dévotes de la rue de Varennes et des alentours. J'en donne mon billet à Albert Wolff, la pastorale de monseigneur fait prime aujourd'hui sur le marché du monde parisien : Enfoncés les taureaux de l'illustre Frascuello. M. Guibert tient la tête et il s'en donne !..

Les Parisiennes — bourgeoises ou duchesses — n'aiment pas les coups de cravache : elles regimbent aussi bien contre les férocités d'un mari brutal que contre les impertinences évangéliques d'un vieillard en soutane violette.

Il n'y a que le lapin qui demande à être écorché vif. D'ordinaire, la femme préfère la caresse à la trique. Si la coureuse de nos boulevards extérieurs supporte les gifles d'un bonhomme à casquette de soie, il y a dans le martyre de la fille une raison primordiale : c'est que le Monsieur qui gifle ferme, est un amant aimé ou un protecteur. J'imagine que M. l'archevêque de Paris, dont l'audace dépasse toute mesure, ne rentre, ni dans la catégorie des protecteurs autorisés, ni dans la chapelle — expiatoire pour les dames — où commande, officie et rayonne l'*Amant de Cœur*, de mon confrère Edmond Lepelletier.

..

Lâchons le gros mot — le mot grave, ainsi que dit Ignotus. M. Guibert s'est permis de traiter de *cabotines* les femmes du monde qui veulent bien prêter le charme de leurs beaux yeux aux fêtes toujours respectées de la charité. L'archevêque se révolte; et c'est le *Figaro*, ami de la paroisse, et souvent plus libéral — j'y ai passé et je ne m'en plains pas — c'est le *Figaro*, si parisien, qui traduit et fulmine les

imprécations du prélat courroucé et pas parisien du tout.

Désormais, madame la duchesse, quand vous tiendrez un bar, en l'honneur des pauvres, vous ferez à M. Guibert et au *Figaro* le plaisir de vous rendre à la fête, en peignoir, chaussée de vos plus vieilles pantoufles ; — vous, baronne, s'il vous advient d'offrir, pour vingt-cinq louis, une botte de lilas au vicomte Z***, il est entendu que vos cheveux d'or seront couverts d'une bonnette noire, que vous mettrez les lunettes de grand'mère et qu'une pèlerine couleur de muraille gardera votre blanche poitrine. Surtout, pas de bijoux, mesdames ; pas d'inexpressibles ; pas d'échancrure en V dans le dos, s'il vous plaît.

Après avoir délaissé velours et dentelles, fleurs et diamants, lorsque vous vous serez vêtues des robes de vos cuisinières, vous éviterez, mesdames, d'allumer vos sourires de ces regards charmeurs qui, malgré tous les krachs, font pleuvoir dans vos sébilles pièces d'or et billets bleus.

Belles enjôleuses, au lieu de soupirer d'une voix caressante :

— Cher duc, pour les pauvres, je vais vous fleurir?...

Vous direz d'une voix bourrue :

— Eh ! vous, là bas... Dites-donc, vous n'avez encore rien donné à la quête, vieux rat... Je vas t'cueillir, mon bichou... Figurez-vous, ma chère, que cet oiseau ne me reconnaissait pas... En v'là un mufle!...

Et puis, ayant satisfait aux prescriptions de M. Guibert, qui trouve que la charité est pratiquée avec trop de brio et trop d'élégance mondaine, vous compterez, mesdames, la recette.

* *

Où allez-vous, monsieur l'archevêque ?... Quelle mouche vous a piqué ?... Comment, monsieur, c'est ainsi que vous connaissez le monde, et Paris, et la femme ?... C'est là le résultat de vos méditations, de vos sermons et de vos veilles, tout ce que vous a enseigné le confessionnal !... Eh ! quoi ?... Vous voulez bannir des fêtes de la Charité la grâce enchanteresse de la femme, l'entrain, le brio, l'élégance, l'esprit, tout ce qui fait que la femme est femme et que les hommes sont généreux ?... Le diable y gagne toujours quelque chose, pensez-vous. Et quand bien même le diable y gagnerait,

est-ce qu'il vous appartient de protester?... Vous n'êtes ni mari, ni amant; vous n'avez pas le droit d'être jaloux; et pour ce qui concerne votre rôle de confesseur, n'avez-vous pas les mains pleines d'absolutions; et le carême n'est-il pas déjà si lointain que les pécheresses ne puissent se damner un peu, en attendant l'autre carême?...

Mais, réfléchissez, monsieur l'archevêque. Le jeune homme qui se dépouillera pour les beaux yeux de sa dame sera serré avec une duègne édentée. Tous les Parisiens de Paris ou de Brive-la-Gaillarde sont taillés sur le même patron: si une femme charmante me faisait l'honneur de frapper demain à ma porte — pour les pauvres — j'irais de mon louis, si je ne pouvais davantage, quand je donnerais de mauvaise grâce, et encore n'y comptez pas, une pièce de quarante sous à l'un de vos vicaires.

..

Vous voulez que la charité et la religion soient austères. Alors, soyez logique. Défendez aux femmes d'étaler dans vos églises les modes nouvelles, de se pavauer avec l'orgueil que donne une robe de la bonne faiseuse; in-

fligez un uniforme à toutes les dames catholiques. Faites mieux encore, homme sévère. Supprimez le clinquant des temples, brisez les vitraux et les lustres, éteignez les cierges, enlevez les tapis des dalles, les nappes brodées des autels, brisez les encensoirs, étranglez les orgues et les chantres; et lorsque toute la fantasmagorie du décor aura disparu, que votre Église sera nue comme la main d'un pauvre, prenez le registre de la sacristie et inscrivez les fidèles!... Plus de messes pour les paresseuses; plus d'entrées et de sorties pour les curieuses. Peut-être verrez-vous encore, dans cette nudité attristée, quelque vieille mère à la robe noire qui, ayant tout perdu au monde, s'agenouillera dans votre église, pour y pleurer, toute seule. Mince casuel!... C'est la mise en scène qui vous sauve encore comme elle sauve nos théâtres dégénérés. Et la campagne?... Les paysans tiennent à la messe du dimanche, vous savez bien pourquoi. C'est une occasion d'aller au chef-lieu de la commune et d'y traiter des affaires... Ça fait marcher le commerce... Tout est là! Et les messes de minuit?... Les noceurs et les filles n'en ratent pas une... N'en parlons pas, voulez-vous?

*
**

En somme, monsieur l'archevêque, la religion catholique doit vivre de douceur, de générosité, de pardon, si elle veut vivre. Votre chef Léon XIII, — ce fin diplomate — le sait bien. Le Pontife qui ne joue pas les ténors, ainsi que le faisait le vieux Pie IX, s'efforce de maintenir l'harmonie par la parole de paix, tandis que vous, pasteur brutal, vous cravachez le troupeau. Quelle ignorance est la vôtre et comme l'on voit aisément que votre vie s'est passée en dehors du monde ! Je suis certain aujourd'hui que porter le jupon n'apprend pas à le connaître. Les femmes, monsieur l'archevêque, sont pareilles aux mouches : le vinaigre les éloigne.

Eh ! que vous importe le reste, si vos pauvres ont du pain ! La charité est comme la science : elle purifie tout ce qu'elle touche.

*
**

GENTILSHOMMES ROUGES

A propos des élections municipales, en pleine

bataille, et notamment de la profession de foi de M. le marquis de l'Angle-Beumanoir, candidat républicain-autonomiste dans le dix-septième arrondissement, le *Gaulois* s'est amusé à publier une liste fort incomplète, mais non dénuée d'intérêt, des hommes blancs devenus tout rouges.

Voici la liste :

Marquis de Rochefort-Luçay, — marquis de Talleyrand-Périgord, — vicomte Louis de Gramont, — marquis de Castelnaud, — baron Margueritte, — marquis de l'Angle-Beumanoir (2 fois nommé), — J. de Noireterre, — de Bouteiller, — de Buhelien-Lepelletier, — de Saint-Fargeau, — de Lanessan, — comte de Douville-Maillefeu, — vicomte André Gosset de Guines (lisez André Gill), etc., etc.

Le document fourni au *Gaulois* par M. Mermeix ne manque pas de piquant, surtout lors que le rédacteur se demande pourquoi tous ces gentilshommes sont révolutionnaires. Fichtre !.. Ce n'est pas si facile que cela de lire dans la main. Des physiologistes plus aguerris que M. Mermeix donneraient leur langue au chat : Cumberland hésiterait peut-être à se prononcer ; la vieille dame japonaise de la rue Véron qui, pour deux francs de plus, *vous l'a fait au*

marc de café, se verrait obligée d'appeler à son aide l'ami Alfred, de *Ma Camarade*, le mignon corbeau de Mlle Réjane.

Le rédacteur du *Gaulois* n'y va pas par quatre chemins : il donne les raisons. Il nous suffira de conter les deux premières devinettes pour édifier nos lecteurs sur la manière dont on écrit l'histoire dans la feuille gauloisante — triboulettante — paris-journalisante — claironnante enfin — de M. Arthur Meyer.

N° 1. *Marquis de Rochefort-Luçay*

« Le marquis Henri de Rochefort-Luçay, s'il faut en croire son biographe Olivier Pain, est démocrate et républicain *parce que sa mère l'était...* Sans doute, c'est moins l'atavisme que le succès qui tout de suite lui vint quand il aborda la politique, qui a fait de Rochefort le grand démolisseur ».

N° 2. *Marquis de Talleyrand-Périgord*

« Fils de duc, neveu et cousin de princes, le marquis de Talleyrand-Périgord a eu une

rude jeunesse. Comme tout le monde, il a fait sept ans de service militaire. Puis, sans le sou, comme la plupart des camarades, il est parti pour l'Amérique, à la poursuite de la fortune. Il l'a, dit-on, rencontrée un jour dans une mine de pétrole ; puis il eut avec la capricieuse dame d'autres rendez-vous dans des mines de cuivre et d'or, toujours en Amérique. Le marquis dépense de gros revenus...»

Est-ce la libre Amérique qui a fait ce marquis républicain ?

Peut-être... Qu'importe ?

Mais que dire de cette première perle du rédacteur du *Gaulois* : « *Rochefort est démocrate et républicain, parce que sa mère l'était ?...* Ah !... Et le père de Rochefort ?... Il était légitimiste... Tout de suite, dès l'âge de trois ans, le petit marquis s'est écrié : « Moi, je veux pas être comme papa ; je veux aller avec maman ». — Oui, mon chéri aimé, a dit la mère... Et voilà !...

*
**

Si, au lieu de donner en simple synthèse le cas de chacun des gentilshommes rouges, le rédacteur du *Gaulois*, passant au-dessus des

personnes, avait examiné la question dans son ensemble, peut-être eût-il été mieux éclairé. La donnée en vaut vraiment la peine. Le *pourquoi* des individus importe peu. Mais il y a dans la désertion de ces gens de noblesse, petite ou grande, un symptôme précurseur qui mérite non seulement l'attention des politiques, mais l'examen autrement sérieux et recueilli des historiens de mœurs contemporaines.

Les gentilshommes de très haute lignée — je ne parle que de ceux-ci — passent du blanc au rouge, de la légitimité à l'intransigeance, de la pâleur du lys à la fleur écarlate de la pivoine, sans transition, brusquement. Pourquoi ?... Parce que, dans le monde où ils ont été élevés, où ils ont vécu, les demi-mesures sont inconnues. On y est tout l'un ou tout l'autre. Les transfuges gardent de l'éducation première le dédain farouche des hypocrisies ; ils ne croient plus au Roy ni au Pape, et ils sentent un immense désir d'affirmer leurs sentiments nouveaux, de les crier partout, avec toute la violence d'une passion déchaînée enfin. Ils vont plus loin qu'il ne le faudrait ; ils font des pas de géant, de crainte que les vieilles affections ne les arrêtent au passage, que les prières et les menaces des amis,

que les révoltes d'une femme aimée et les indignations d'une mère ne viennent s'interposer entre le nouveau monde qui se lève et le monde fini qui s'écroule.

Ils sont intransigeants, MM. les ducs et MM. les marquis. D'un seul bond, ils ont franchi les étapes d'une émancipation chèrement conquise ; et forts d'eux-mêmes, se croyant forts, du moins, ils secouent la poussière des siècles, ils sortent de l'ensevelissement. Avec la joie suprême d'un aveugle rendu à la lumière, les gentilshommes attardés tressaillent. Vraiment, dans leur conscience, ayant vécu en dehors des travailleurs et de leurs luttes infatigables, du labeur gigantesque d'une nation qui a préparé sa délivrance, ils se disent que le peuple marche comme une tortue. Eh ! quoi ?... La République n'est pas plus avancée ?... La question sociale n'est pas encore résolue ?... Il y a des grèves, des férociétés entre patrons et ouvriers ?... Il y a des mères qui pleurent parce que le père ne travaille pas et que les petits n'ont pas de quoi manger ?... Il y a encore des filles se vendant, écœurées, au premier venu, et grelottant sur les trottoirs et au coin des rues ?... Depuis

M. de Voltaire, vous n'en êtes que là, les hommes de progrès, politiques et savants ?...

— Messieurs les ducs et marquis, nous n'en sommes que là ; par la parole et par le livre, nous avons peiné, mais tout ne se fait pas en un jour...

— Vous ne marchez pas ?...

— Ceux qui vont trop vite tombent au milieu de la route... Le voyage n'en est que plus long et plus pénible...

Parmi les gentilshommes, il en est qui comprennent ce langage ; d'autres n'entendent rien. Ces derniers veulent tout bousculer et passer quand même. Ce sont des écoliers tapageurs grisés de soleil. Au milieu de leur nuit profonde, ils ont eu des éblouissements soudains de liberté, des visions d'aurore. Les passions généreuses qu'ils ont maîtrisées se sont accumulées en route. Le déchaînement est terrible.

Voilà pourquoi M. Henri Rochefort est intransigeant ; voilà pourquoi M. le marquis de Talleyrand-Périgord, dont le nom illustre m'est cher à plus d'un titre, a failli chauffer la révolte d'Anzin, plus exalté, plus croyant que les mineurs eux-mêmes.

Mais, peut-être — de par le temps qui passe

et la raison qui vient — les gentilshommes rouges n'ont-ils pas tous les torts !

LA PEUR. — LES FORAINS DU BOULEVARD ROCHE-
CHOUART. — AU CONSEIL MUNICIPAL.

La bête tient à sa peau : telle est l'observation à la fois naïve et profonde que nos aînés nous ont transmise et que nous léguerons à nos petits neveux.

C'est pourquoi, dès le premier corbillard, dans l'éventualité des coliques à venir, quelques malles se sont faites, presque toutes seules.

— A qui appartiennent ces malles ? demandait naguère l'un des personnages des *Saltimbanques*, en reluquant des bagages égarés dans le vestibule d'un hôtel.

Et comme il n'y avait là personne pour réclamer, le saltimbanque se tournait vers son copain qui, reprenant la question : « A qui appartiennent ces malles ? » la résolvait ainsi : « A nous, sans doute ! »

Le temps des grosses farces est malheureusement passé, et les saltimbanques des boulevards extérieurs, sur l'infortune desquels je

reviendrai, ne songent nullement à s'approprier la chose d'autrui.

Donc les malles ont été emportées par leurs véritables propriétaires, des étrangers, des oisifs.

Le cœur de Paris n'a pas augmenté d'une pulsation. Des lettres sont pourtant venues de province, des lettres affectueuses où l'on suppliait les Parisiens de ne pas s'attarder sous la pluie de microbes.

Braves parents de province, ils ne se doutent pas un seul instant que les voyageurs aimés peuvent semer sur leur passage des tablettes de choléra, dans la débauche des eaux bouillies, dans l'extravagance de ces remèdes préservatifs ou curatifs que la réclame des charlatans éhontés tambourine aux quatre coins du monde. C'est en vain que deux mille docteurs consciencieux affirment, à Paris, que la meilleure médication consiste à ne rien faire, à continuer son train train de vie, bon ou mauvais (car le passage rapide du mauvais au bon, occasionne des ravages et des désastres), les marchands de pilules du diable tiennent à gagner des sous en affolant les imaginations qui ne sont pas armées contre eux.

Les fabricants de terreurs en seront pour leurs petits paquets.

Paris n'est ni lâche, ni sot : il en a vu bien d'autres.

Du reste, la semaine qui vient de s'écouler a été assez féconde en aventures pour distraire les pessimistes restants. De tout le tapage qui s'est élevé autour de Mlle Van Zandt, des visites des reporters, des canards des courriéristes battant des ailes, la veille, saignés à blanc, le lendemain ; de toutes ces couleurs de phosphore, on retiendra seulement ce fait : la vérité ne sort, toute nue, que des puits, dans les histoires qui donnent de l'esprit aux filles, — avec la manière de s'en servir.

Mlle Van Zandt avait-elle son « jeune homme » ?

Était-elle ivre ou phosphorescente ?

État plus intéressant encore, — bien que ce soit tout le contraire, mesdames, — la divette se trémoussait-elle, dans le malaise d'une échéance, d'un de ces billets à ordre imposés par la nature et dont le syndic des huissiers lui-même ne saurait poursuivre le recouvrement, en temps prohibé ?

Les violons de la presse ne s'accordent pas :

les uns chantent le jeune homme ; les autres, le phosphore ; les plus nombreux agitent le rouge drapeau.

Et, tandis que Mlle Van Zandt, fine mouche, écrit aux journalistes qu'elle se prépare à repaître, lors d'une représentation à bénéfice, les colères s'apaisent à l'Opéra-Comique pour se déchaîner sur le boulevard Rochechouart.

♦♦

Il y avait là, dans la trouée extérieure de Paris, un tas de pauvres diables qui, après avoir installé leurs baraques, se sont vus dans l'obligation de quitter la place. Ils attendaient la foire annuelle pour gagner un peu de ce pain sans lequel on ne vit pas.

Le choléra a chassé la foire.

La mesure que vient de prendre M. le préfet de police est hygiénique.

En temps d'épidémie, du reste, l'hygiène est comme le galon : nous pouvons nous en octroyer jusque-là, sans que personne songe à protester.

Il semble cependant qu'une indemnité doit être accordée aux malheureux bateleurs du boulevard Rochechouart : les offres réelles re-

latives au remboursement des frais de plaçage ne sont pas suffisantes. Car, enfin, l'autorisation a été donnée et il en est résulté une perte de temps pour ceux qui vivent comme la chronique et moins bien, au jour le jour.

Parmi ces forains, il s'en trouve qui pourraient supporter la mauvaise veine ; mais, si leur bourse est plus grande, leur matériel est plus important, le dommage causé plus considérable.

Pour être juste, l'indemnité qu'il est difficile de contester, — surtout après le départ des intéressés, — devra avoir pour base les journées perdues par chaque membre des familles errantes, à dater du jour où l'autorisation fut accordée jusqu'au moment où le retrait de l'autorisation a été signifié.

Lorsque la grêle frappe les récoltes, les municipalités adressent des requêtes au ministre des finances, et le ministre dégrève les contribuables.

Le choléra est un cas de force majeure plus attristant que la grêle.

Ici, on dégrève ; là, on a le devoir de payer.

Les forains sont partis, chassés par la police, et l'indemnité que réclament les bate-

leurs n'est pas une aumône, mais un droit.

*
**

Et voici encore, sur le chantier, la question du pain. Le conseil municipal de Paris va en finir. Résoudra-t-il le problème?

D'un côté, la liberté du commerce de la boulangerie, telle qu'elle a été prévue et ordonnée par la loi du 22 juin 1863 ; de l'autre, le droit éternel des pauvres, de ceux qui voudraient manger et qui n'ont pas de quoi payer le pain, dès que cet instrument de la vie arrive à un taux un peu élevé.

Le rétablissement de la taxe ne serait donc pas un progrès, au contraire. Ceux qui ont charge de corps se décideront probablement à favoriser la création et le développement de sociétés coopératives d'ouvriers boulangers. La concurrence alors ne sera plus illusoire et la liberté ne sera pas amoindrie.

*
**

Tout ceci et tout cela des rengaines ? Vous savez bien que non.

C'est, voyez-vous, l'honneur même de la profession littéraire de pouvoir aller partout et d'essayer de faire vibrer ce qui vous reste de cordes humaines.

Il existe, de par les anciens, trop de beaux livres inutiles, trop de discours solennels et pompeux, pour que cette fin de siècle, toute de réalité, — de scepticisme, disent les imbéciles, — se contente de ressasser les antiques formules, lorsqu'elle entrevoit la possibilité de hâter l'éclosion et l'épanouissement des idées nouvelles.

Les catéchismes de bienfaisance n'ont pas encore défrayé la route. Peut-être, l'heure est-elle venue, l'heure de l'accomplissement.

L'autre jour, deux de nos confrères, et des plus remarquables, MM. Henri Fouquier et Guy de Maupassant discutaient pour savoir ce qui l'emportait, du livre ou de la chronique.

Qu'importe !...

Le labeur se manifeste, ici et là. Il n'y a de supériorité anticipée, ni pour un genre, ni pour l'autre. Un chef-d'œuvre ne se calcule pas, comme l'alcool, par degrés. En somme, le nombre de lignes est secondaire ; nous avons des semeurs d'idées en trois cents mots et des

semeurs d'idées en trois cents pages. S'il n'a pas inventé, l'analyste le plus merveilleux sera toujours le valet de l'inventeur.

Et puisqu'il faut conclure, nous mettons volontiers hors des rangs tous les diseurs de riens, tous les compilateurs de choses vieilles que préoccupe seulement la question de forme, en un temps où l'on est fatigué des redites et des plagiats, où les contes vieillots ennuent jusqu'aux petits enfants, où il est impossible d'être artiste, sans conviction et sans virilité.

LE SAVANT HORLOGER

Il y a eu des crimes plus terribles que celui de Montreuil ; mais il ne s'est jamais rencontré d'accusé plus intéressant que Pel, l'horloger en question. Le détenu de Mazas ne saurait tomber, même d'un cran, de la hauteur de sa fierté ; envers et contre le *mouton-policier*, Pel demeure impénétrable.

La figure de l'homme est énergique, malgré sa pâleur ; la barbe et les moustaches clairsemées semblent être faites de poils de renard ; à travers les lunettes, les yeux gris ont des lumières variées et éclatantes : on dirait, tantôt

de reflets de cuivre en fusion, tantôt de lueurs de sang. Le front très resserré aux tempes est coupé par une ride large et profonde.

Comme toujours, les journaux ont lutté d'informations au sujet des débris humains trouvés par M. Kuehn, chef de la Sûreté, dans la fosse d'aisances de la maison de Montreuil, sise, rue de l'Église, n° 9.

En somme, à l'heure qu'il est, personne ne sait rien.

Le docteur Brouardel et M. Lauth, expert-chimiste, ne se sont pas encore prononcés : les débris, cervelle et intestins, seront soumis à une préparation spéciale ; et ce n'est qu'après une dizaine de jours que l'on connaîtra leur véritable nature.

Les faits-divers relatifs aux portraits de Marie Boëhmer en costume d'écuyère ou de religieuse n'offrent aucun intérêt. Des racontars, voilà tout. Il n'en est pas de même de cette carte postale fantaisiste que M. Bouteiller, commissaire de police, vient de recevoir de Bâle en Suisse. La carte mystérieuse demande : « Votre horloger Pel n'aurait-il pas *pelsiné* les restes de sa malheureuse bonne ? » Le mot paraîtra lugubrement drôle, s'il est démontré, un jour,

que la scie portant la trace d'une main ensanglantée a servi à séparer la chair des os qui auraient été calcinés ou *pelsinés* ensuite dans un poêle de fonte.

Pel est-il coupable d'avoir assassiné, coupé, rôti, fondu sa bonne ?

Est-il coupable d'avoir empoisonné sa première femme ? Qu'on cherche l'une ! Qu'on exhume le cadavre de l'autre ! Ce n'est point notre affaire : nous ne sommes pas les pourvoyeurs du parquet.

*
**

Ce que nous avons le droit d'examiner, en dehors de toute préoccupation de vindicte sociale, — à quelques mètres au-dessus de la tête de l'horloger, — ce sont les antécédents vraiment étranges de l'homme qu'une accusation légitime ou non, livre, pieds et poings liés, à la curiosité publique et à l'observation plus ou moins sérieuse des médecins aliénistes.

L'horloger Pel est natif de Granccœur, en Savoie. Il a trente-six ans. Sa jeunesse, il l'a passée... dans l'horlogerie ? allez-vous dire. Pas du tout. L'apprenti horloger s'est donné tout entier à la

science, à l'étude de l'électricité, — aux inventions d'appareils à gaz qui devaient réduire les corps en cendres.

Les idées de l'expérimentation le tenaillaient à un tel point que, le jour où sa mère mourut, Pel électrisa le cadavre. Lorsque le médecin des morts vint pour délivrer un bulletin de décès, il recula d'un pas et resta là, saisi de terreur.

Mme Pel apparaissait couchée sur son lit, toute habillée. Ses lèvres de morte souriaient ; ses cheveux se dressaient ; ses paupières remuaient ; ses jambes et ses bras semblaient reprendre vie, sous le courant électrique. L'expérimentateur se tenait debout, à côté de sa défunte mère ; il était là, le pauvre orphelin, à la lueur des cierges, — silencieux et grave.

L'horloger pouvait être un savant ; mais à coup sûr, il avait perdu le sens moral, vous n'en doutez pas.

L'aventure eut un grand retentissement.

L'électricien des morts fut mandé à l'Académie de médecine de Paris pour y faire des expériences : il électrisa beaucoup de cadavres, puis il essaya sa méthode sur la chair malade et vivante des paralytiques et des rhumatisants.

*
*

Quelques jours plus tard, Pel se rendit à la préfecture de police pour solliciter, en vue d'une expérience de crémation, un cadavre sortant des hôpitaux. La réponse fut négative.

L'horloger s'imagina alors que, s'il obtenait le consentement d'un sujet, la vente d'un corps, par exemple, les policiers ne refuseraient plus l'autorisation. Il connaissait une vieille femme du nom d'Annette Jullien, demeurant à Levallois-Perret.

Annette était gravement malade. L'argent manquait à la maison.

Pel arriva devant le chevet de la moribonde :

— Bonjour, la vieille...

— Ah ! bonjour, monsieur Pel...

— Ça ne va pas ?

— Non...

— Je vois bien... vous n'en avez pas pour longtemps...

— Dieu vous entende !...

— Voulez-vous me vendre votre corps ?

— Vous vendre mon corps !... Et pourquoi faire, Seigneur Jésus !...

— Pour le brûler après votre mort...

— Vous plaisantez ?

— Pas le moins du monde... Je vous offre cent francs...

— Cent francs !... Cent francs !...

La vieille avait une toux enragée. Avec l'argent de son corps, elle pourrait s'offrir des sucreries. Une crainte la retenait pourtant. Que dirait le bon Dieu de ce singulier marché?... Annette voyait déjà les flammes de l'enfer.

Mais le brûleur de morts promit des messes basses et des messes chantées.

— L'engagement ne vous fera pas mourir plus vite ! conclut-il.

La veuve Jullien signa l'acte funèbre par lequel elle faisait abandon de son enveloppe terrestre, autorisant l'horloger à prendre son corps refroidi pour le brûler avec son appareil.

L'expérimentateur triomphait. Sa joie fut de courte durée. Il sortit de la préfecture de police, l'oreille basse. L'appareil de crémation ne devait pas chauffer encore : Pel perdit ses cents francs.

La vieille mourut et fut enterrée.

*
**

Depuis ces événements, que s'est-il passé dans cette cervelle d'homme !...

Le désir de brûler une vieille dame qui n'est ni votre parente, ni votre amie, n'a rien d'anormal. On songe à une charmante comédie de Labiche, et l'on passe.

Nous ne sommes point des petites femmes qui ont mal au cœur pour des riens. Nous regardons froidement les cadavres étalés à la Morgue et dans les salles de dissection ; nous ne frémissons pas, lorsque les chirurgiens du Val-de-Grâce s'arment de pistolets et tirent sur les corps revêtus d'uniformes, afin de mesurer et d'étudier le ravage des balles de la bataille.

Nous admirons le tableau de Léon Cogniet où le Tintoret étouffe ses sanglots et garde sa grandeur d'artiste, pour peindre l'image adorée de sa fille prête pour le cercueil.

Nous nous disons que ces messieurs du Val-de-Grâce travaillent avec l'amour de la patrie et de la science au cœur ; nous restons libres de penser que la légende du Tintoret inspirant à

Cogniet son immortel chef-d'œuvre, est une immense plaisanterie.

Autre chose, l'histoire de l'électricien Pel expérimentant sur sa mère morte.

Ce jour-là, le futur horloger de Montreuil descendit, dans l'échelle des êtres, aussi bas que les pores et que les hyènes. Déjà, ce n'était plus un homme ; c'était un animal immonde et féroce.

*
**

Pel avait, dès son enfance, vous le voyez bien, le génie du mal et de la profanation.

Il s'est essayé sur des cadavres ; et, comme les corps refroidis lui manquaient, il s'est intitulé faiseur de cadavres. C'est aux médecins aliénistes qu'il appartient d'examiner les facultés mentales du savant horloger, — de l'individu qui, étudiant à la loupe les rouages des montres, les rouages tout petits, tout petits, s'est laissé peut-être entraîner par les visions de poussière et les hallucinations du néant.

Faire que quelque chose ne soit rien ?... Détruire !...

Qu'importe le sujet, corps vivant ou ca-

davre, visage aimé ou figure inconnue!...

Le désir commande.

Si l'inventeur qui électrisa le cadavre de sa mère est coupable d'avoir mis en morceaux le corps de sa bonne, la deuxième expérience n'a été pour lui qu'un jeu d'enfant ou de monomanie vieilli.

V

CONTEMPORAINS

Maître Léon Cléry. — Gustave Yundt. — Le docteur Dumas fils et le romancier Charcot.

MAITRE LÉON CLÉRY.

— Maître Cléry, vous avez la parole...

Alors, on voit se lever un homme en robe noire ornée du ruban rouge, au corps svelte, aux cheveux grisonnants coupés en brosse, au front haut et large très en harmonie avec le nez droit un peu pincé, la bouche fine et railleuse, le visage glabre, rasé de frais, d'une ligne correcte, élégante, artistement ciselée comme les figures des statues de la vieille Grèce.

L'avocat tient de la main droite sa toque inclinée vers la table, tandis que les doigts de la

main gauche s'appuient légèrement sur l'extrémité de la barre. Le masque est sévère et hardi, l'œil interrogateur, lumineux et franc, l'allure déliée et hautaine : c'est bien là le personnage du tableau de Gérôme, de ce chef-d'œuvre si remarquablement interprété par Bourgam. On croirait voir debout quelque jeune Athénien brusquement ressuscité en pleine jeunesse et en pleine verdure.

Il parle ; et sa première parole, lente, mesurée, soutenue d'un geste sobre, dit déjà le sarcasme qui remue et vibre en lui, le savoir, l'énergie, la force d'une éloquence sûre d'elle-même. D'abord, la voix se contient entre des dents serrées, dans un plissement des lèvres ; et, tout d'un coup, elle éclate, elle tonne, ferme, incisive, puissante ; elle a des hâtes, des fièvres, des élans, des repos, des douceurs, des mignardises, et puis encore des jaillissements superbes : les traits partent et piquent, et s'enfoncent à faire pâmer de rire ceux-ci, à faire pleurer et crier les autres ! La voix court et résonne à travers l'auditoire attentif ; elle emplit la salle, elle triomphe dans sa toute-puissance, tour à tour familière, dédaigneuse, ironique, agressive, mordante, jusqu'à ce que l'orateur.

après nous avoir éblouis et charmés par la magnificence du langage, apaise ses dédains pour laisser déborder de son cœur un peu de son humaine tendresse.

Dans un très curieux livre : *Nos grands avocats*, mon cher confrère et ami, Gaston Lèbre, le rédacteur en chef de *La Vie Moderne*, qui est aussi le directeur de *La Revue des grands procès contemporains*, a tracé, des maîtres du barreau de Paris, de vivants portraits. En cette galerie figurent : Lachaud, Rousse, Allou, Bétolaud, Oscar Falateuf, Carraby, Barboux, Cléry, Le Berquier, Cresson, Lenté, Georges Lachaud, Demange, Gatineau, Durier. C'est encore Cléry dont la silhouette se dessine avec le plus de vigueur et de netteté ; il a plus de vie et de relief que ses confrères, et ses confrères le lui pardonnent en raison de son apparente jeunesse.

Lèbre étudie l'avocat à sa façon, donne sa note personnelle et cite les pages que le regretté ami Léon Chapron, Théodore de Banville et Francisque Sarcey ont consacrées à Cléry, à des époques diverses.

L'étude est, en outre, émaillée de quelques traits charmants. Je vais en choisir un dans le nombre, et de préférence aux autres, parce qu'il

remonte aux premières escarmouches de l'avocat.

M^e Cléry débutait. Le président l'interrompit :

— Abrégez, maître Cléry, abrégez !

— Eh bien, alors, je parle petit nègre : « Moi raison, lui tort, vous bon juge. »

Le mot eut un succès fou. Le président était d'une pâleur livide ; les assesseurs, le ministère public, les avocats, les avoués, les assistants se tordaient sur leurs sièges ; le plus vieux des huissiers en devint malade.

Tout M^e Cléry n'est pas dans cette boutade. Il en a dit bien d'autres et de plus cruelles et de plus cinglantes, et il faut plaindre le pauvre petit substitut chargé de requérir contre l'un de ses clients. Ah ! mes enfants, quelle volée de bois vert !...

Léon Cléry peut s'intituler « l'avocat des Lettres », puisqu'il a défendu et défend depuis les jeunes écrivains contre le ministère public jusqu'à Alexandre Dumas contre Gaillardet. Il a plaidé pour Got et pour la Comédie-Française ; il a plaidé, lors de la saisie des planches des Contes de la Fontaine (édition des Fermiers généraux : Procès Lemerre-Charpentier) : il a

plaidé pour *Le Bien public* contre les Jésuites ; il a défendu Challemel-Lacour, Gambetta contre *La France Nouvelle* ; M. de Monclin contre M. Arthur Meyer, directeur du *Gaulois* ; il a assisté devant les tribunaux correctionnels et les cours d'assises Francisque Sarcey, Léon Chapron, Paul Bonnetain, et, tout récemment, l'auteur de ces lignes : il a plaidé pour M. Roustan contre Henri Rochefort, après avoir défendu Rochefort contre l'Empire.

Mais il est aussi un avocat d'affaires. La Banque de France, les établissements financiers les plus importants lui confient le soin de leurs intérêts. Hier, il plaidait à Angers dans un procès en diffamation ; aujourd'hui, il prenait part à une discussion de bijoux fourrés, devant la chambre des appels correctionnels de Paris ; demain, il sera à Dunkerque pour un testament contesté, à moins qu'il ne soit à Bordeaux ou à Marseille, pour une affaire de divorce.

Suivons l'avocat, à la sortie du Palais, et pénétrons dans son hôtel, rue de la Tour-des-Dames. Il est là, dans un vaste cabinet de travail aux vitraux de couleur ouvrant sur le parc, — un parc en plein Paris, à vingt mètres de la Trinité, — un parc avec des verdure géantes

et un kiosque en mosaïque, bleu tendre et bleu foncé, comme les variétés de feuillages ; il est là, au milieu des livres, des bronzes, des marbres, des tableaux de maîtres et notamment des peintures de Gérôme, son beau-frère. Ce n'est pas seulement le cabinet de travail, mais l'hôtel tout entier, — depuis les premières marches du double escalier sculpté, depuis les vestibules et les antichambres jusqu'aux appartements privés, — qui rayonne au soleil de l'art.

La maison est heureuse. Cléry a épousé une femme distinguée, Mlle Goupil, l'une des filles du célèbre éditeur ; il a deux enfants, une charmante fillette et un fils, un tout jeune homme qui termine ses études au lycée Condorcet.

Si parfois l'avocat est féroce pour les magistrats et le reste de la misérable nature humaine, il trouve des trésors d'indulgence et de tendresse pour les bêtes, à un tel point que la Société protectrice des animaux lui a décerné une médaille où ce mot est gravé : « Compassion. » Cléry est généreux, et le pauvre hère en redingote vieillie, à la barbe broussailleuse qui va le consulter, passe à son tour, et la plus grande des marquises fait antichambre, comme les autres clients.

Cet homme est un orateur, un écrivain, un philosophe. Il a consacré à son maître, M. Bethmont, une étude très fouillée, toute de cœur : *Souvenirs intimes* ; il tient de M. Bethmont par la facilité du travail, la science juridique et la clarté des synthèses ; il tient de Rivarol et de Chamfort par la verve endiablée, de lui-même par l'éclat du style et par sa philosophie de la vie.

Cléry est riche : il est brillant ; il est heureux ; et, ce qui est plus rare, il mérite la fortune, la célébrité, le bonheur.

En prenant mes conclusions, — ainsi que l'on dit au Palais, — je vais travestir, en le lui appliquant, l'un des mots fameux de l'avocat dans le procès de M^{me} Gabrielle Lejeune, princesse de Chimay, contre son mari le prince Alphonse :

«..... Mais elle avait dix-sept millions de dot,
» et la plus méchante des fées, oubliée à son
» baptême, lui avait dit : *Tu seras princesse !*

« Et elle le fut jusqu'au désespoir ! »

Pour M^e Cléry, toutes les bonnes fées sont venues au baptême et les méchantes ont manqué le train. La reine blonde et jolie, aimable et joyeuse, — celle dont parlait et rêvait

Shakespeare comme d'une revenante éternelle à la tunique de soie blanche, éclatante de poussière d'étoiles, — la fée qui, seule, commande au Temple de Gloire et récolte les rameaux de lauriers verts, l'a baisé au front, en murmurant :

— Tu auras de l'esprit !

Et Léon Cléry a eu de l'esprit, et il en a encore, et il en aura longtemps, jusqu'au désespoir..... de ses adversaires !

GUSTAVE JUNDT

J'aimais beaucoup Gustave Jundt : je l'aimais, à cause de son charmant talent de peintre-poète, à cause de sa bonhomie et de son large rire. Je me sens troublé en écrivant ces lignes, car, tout près de ma table de travail, à droite, sur le mur, la lampe éclaire le visage du mort. C'est un soir de l'été dernier — dans l'un des restaurants du boulevard — qu'il dessina ce portrait, — sa binette à lui, — ainsi qu'il disait, en redressant ses grosses moustaches blondes, en caressant son impériale, en essayant de vous effrayer de son doux regard bleu. Déjà, il avait exécuté les charges des trois amis pré-

sents, Mme S***, Henri Pille et Georges Duval.

— Puisque tu as déjà ta charge, mon vieux, je vais te faire ma binette, gronda-t-il en se tournant vers moi.

Et puis, disposant ses mains grassouillettes à un pied de nez de ses yeux, il se sourit à lui-même, comme s'il eût été en face d'une glace. Le portrait est frappant de ressemblance. Oui, c'est bien l'homme tel qu'il était encore, il y a un mois à peine, lorsque les voix battaient aux champs et que dans le cliquetis des verres, on criait :

— Voici le général !... Tambours, ouvrez un ban !...

Il marchait, la tête rejetée en arrière, traînant un peu la jambe gauche. Avant de s'asseoir, il envoyait un geste solennel à la table, et, brusquement : — Salut, messieurs les officiers !

Jundt gardait une attitude militaire, presque farouche, jusqu'au moment où le bon Alsacien redevenait le joyeux conteur qui nous charmait par sa débordante parole. Des histoires d'atelier succédant à des récits de bataille, à des contes fantastiques sur les buveurs de la Ba-

vière, à des calembours, à d'exquises tendresses sur le pays conquis.

La dernière fois qu'il vint au milieu de nous, notre journal venait de paraître. Gustave Jundt me demanda des nouvelles de l'*Echo de Paris* qui annonçait la publication prochaine de *Sapho*. Il s'intéressait énormément à la feuille parisienne du soir ; il avait pour Aurélien Scholl une affection profonde :

— Dites au patron que je l'estime, autant que les Prussiens le détestent... Tous mes vœux à vos collaborateurs !...

Il nous parla du roman d'Alphonse Daudet. L'histoire de Gaussin, il la savait par cœur. Le peintre figurait en nom dans les premiers chapitres et il en avait une joie d'enfant. Tous les personnages du livre, il les connaissait ou il les avait connus : c'étaient des morceaux de sa vie, de sa jeunesse qu'il allait revivre. Jundt évoqua le passé, les farces célèbres du quartier latin, les folles équipées dans les brasseries, les travestissements en Napoléon III, en Victor Emmanuel, les soupers, les bals, les fêtes de nuit avec des éclairages féeriques, les robes décolletées, les blondes chevelures, les amants trompés, les femmes trahies, l'aventure de Z***,

les fantaisies extraordinaires de Mme Y***, tout un bric-à-brac de souvenirs, un bric-à-brac étourdissant de brio et d'humour.

Ce même soir, Gustave Jundt fut pris d'un léger accès de goutte. Sa figure se crispa étrangement. Je lui offris le bras ; et, tous deux, nous descendîmes l'escalier du restaurant bruyant encore. Aux premier échelons, il se cramponnait à la rampe, évitant de peser sur mon épaule.

La douleur devenant moins vive, il retrouva sa gaieté enchanteresse. Je l'aidais à monter en voiture :

— Il faut dire au cocher qu'il conduit un grand personnage... Cherchons ?...

— Le prince de Galles ?

— Non... Le roi Humbert !...

— Cocher, Sa Majesté le roi Humbert, 80, rue d'Assas...

— A bientôt, rempart du Périgord...

— Sire, je vous salue.

Ce républicain en tenait pour les rois. L'aventure est vieille de quatre semaines. Jundt a été malade ; je voyageais en Angleterre. — Je ne l'ai plus revu.

∴

Si. — Je l'ai revu, tandis que la noire voiture fleurie de nos bouquets et de nos couronnes marchait devant nous, devant cette superbe assemblée d'artistes bravant la chaleur pour saluer la dépouille d'un artiste et d'un ami. Je l'ai revu tel qu'en ses meilleurs jours, vêtu de sa redingote, coiffé de son chapeau à haute forme, aux larges ailes, et il marchait, redressant ses fortes moustaches, traînant un peu la jambe gauche, la main appuyée sur sa canne. Il voulait paraître sévère, mais la douceur de ses yeux bleus disait à tous que le bonhomme n'était méchant que pour rire ; j'ai revu Gustave Jundt, comme si vraiment le mime de Pompéï avait figuré derrière le corbillard, conduisant lui-même son propre deuil, avec l'allure et le masque du mort. Je me suis retourné pour regarder cette fenêtre sinistre maintenant de la rue d'Assas.

J'ai revu l'atelier, les œuvres du peintre, les petites Alsaciennes assises dans les forêts des Vosges, auprès des ruisseaux gazouilleurs ; j'ai revu les claires frondaisons, les masses ténébreuses des bois piquées de points rouges,

les pluies de fleurs, toute la flore ensoleillée de l'Alsace. Gustave Jundt était assis devant son chevalet. Péniblement, il s'est traîné jusqu'à son piano : il a murmuré une romance qui parle du pays des grives... L'Alsace, toujours l'Alsace, dans le paysage aussi bien que dans la chanson... La nuit s'est faite dans l'atelier... Seul!... Il était seul!... Non!... Il s'est reculé ; il est revenu encore, obsédé par la vision, incapable de chasser la mauvaise pensée. Depuis plusieurs jours, le vide l'attirait... Est-ce la folie ou la douleur qui a commandé?...

Tous nos confrères eussent été heureux de cacher ce suicide et de réserver pour d'autres lugubres occasions les vieux clichés de la philosophie courante. La mort paraît moins cruelle, si elle vient toute seule ; mais était-ce possible, dans des conditions semblables, de garder le silence ? En admettant que la presse parisienne n'ait soufflé mot de ce malheur, l'épouvantable accident eût été commenté, quand même, augmenté, dénaturé, sans doute.

*
**

L'heure n'est pas venue de juger le peintre. C'est la postérité qui a la parole, après le cercueil. Mais la mort fait rayonner les fronts des absents; des clartés s'en viennent trouer les ombres où reposent les figures amies. Peu à peu, les corps s'éloignent et la forme matérielle des êtres s'efface. La vie est là qui gronde... Les meilleurs d'entre les humains sont affolés de nouveau et d'inconnu. On ne songe pas toujours aux morts; seulement, de temps à autre, les rayons qui les gardent, sous les profondeurs du néant, s'approchent: on entend la voix, on suit le geste, on observe le sourire de ceux que l'on a aimés.

C'est ainsi, Gustave Jundt, que nous te reverrons. Artiste, tu aimais la nature; tu comprenais ses harmonies, ses mystères, et la nature t'a repris, en sa fête du printemps, au milieu du mois des fleurs, par une belle journée toute bleue, éblouissante de verdure et de lumière: les rossignols chantaient!

LE DOCTEUR DUMAS FILS ET LE ROMANCIER
CHARCOT

Un paradoxe de plus dans le monde...

Eh bien, non. Ce titre n'a rien de paradoxal, et point n'est besoin de se battre les flancs pour démontrer que l'idée émise est une vérité qui va crever les yeux du lecteur. J'ai dit que M. Alexandre Dumas fils était le médecin et que M. le professeur Charcot était le romancier. J'ajoute maintenant que l'un et l'autre de ces messieurs ont édifié les bases d'une école physiologique toute nouvelle, qui enverra prochainement aux calendes la philosophie rudimentaire des docteurs et des agrégés de l'École normale supérieure.

Les Royer-Collard, les Cousin, les Jules Simon, tous les psychologues d'une pénétration plus ou moins accentuée, ont fait leur temps.

A d'autres, la place!

*
**

Simple chroniqueur du moment, je ne puis envisager ici l'œuvre d'Alexandre Dumas: ce métier de critique n'est pas mon affaire.

N'étant pas docteur en médecine, il ne saurait m'appartenir non plus de discuter les mérites professionnels de M. Charcot. L'important est de savoir ce qu'il résulte des médications de l'un et des thèses exposées par l'autre.

Les médications d'Alexandre Dumas ressortent de son esthétique même ; en ce qui touche M. Charcot, il suffira de le voir à la tâche pour reconnaître qu'il est bel et bien l'auteur d'une série de romans.

Lorsque le docteur Dumas fils présente à la scène une femme telle que la princesse de Bagdad, pour ne citer que celle-ci, nous avons affaire à un praticien remarquable. Cette superbe créature, coulée dans les chairs vives de Mlle Croizette, est une cliente de bon aloi. Voyez-la : elle est malade, très malade, mais de même qu'une agonisante rassemble ses dernières forces pour lutter contre la « camarde », ainsi la hautaine princesse fixe les suprêmes lueurs de son regard d'aigle vers l'amoureux fatal et millionnaire : c'est l'effet du breuyage puisé dans les existences d'honneur des ancêtres disparus... Phénomène d'atavisme... Elle est mourante !... La ruine — cette phtisie qui ne pardonne pas — s'abat sur

elle... La femme tressaille... Elle est femme, faite d'une chair et d'un sang à la fois royaux et sauvages... Succombera-t-elle?... La défaite, mais, c'est la mort !... Son mari la croit moribonde et elle se décide à jouer la comédie de la mort... Cette fièvre pernicieuse qui l'étreint dans sa beauté radieuse, cette tentation du million d'or vierge qu'elle remue à pleines mains — le million, ce médicament de toutes les femmes — sont des poisons qui ne peuvent rien contre sa robuste nature. L'amant est là, qui guette la désespérée, tout comme un docteur Miracle des *Contes d'Hoffmann*, et le mari — une bête de mari — voyant sa femme, les cheveux épars, le corsage déchiré, entend tinter un glas funèbre et il dit au croque-mort — le commissaire de police : « Dressez procès-verbal, monsieur, la princesse est morte !... »

Morte?... non pas !... La princesse ne s'est jamais mieux portée ; son pouls bat très régulièrement... Elle aura une nouvelle crise, une dernière... C'est alors que le docteur Dumas fils qui, jusqu'ici, n'a fait usage que de flacons ordinaires, emploiera la recette infallible du Codex moral de toutes les nations. Le médicament souverain ?... C'est l'enfant qui sauve sa mère !

*

**

Le romancier Charcot dresse le plan de son livre, d'un livre éminemment humain. Regardez !... Les salles de la Salpêtrière sont ouvertes, et les héroïnes sont des mondaines, des demi-mondaines et des femmes un peu moins que mondaines. Leurs regards irrités, leur bouche tordue par la douleur, disent leurs luttes dans la vie et leur importance dans le roman. L'œuvre est immense. Cette brune aux yeux bleus était une bonne bourgeoise de province. Secouée par les étreintes de l'hystérie, elle en est arrivée à abandonner son mari et sa fille, et puis, le remords l'ayant saisie, elle a tenté de se tuer ; celle-là, une névropathe de cinquante ans, contait des horreurs aux enfants : il a fallu l'enfermer ; cette autre, une gamine au front étroit et aux cheveux crépus, a été vicieuse dès l'enfance... Voici une jeune mariée qui a déserté le foyer conjugal pour le couvent : les grands murs des cloîtres, les dalles froides, autant de visions extatiques et troublantes. Dans ses évocations, elle complot des parties de plaisir avec Jésus-Christ ; elle parle

d'orner la table sainte avec des bouteilles de champagne et des perdreaux truffés. Et la petite vieille toute ridée qui jure qu'elle n'a pas mangé depuis trois mois, comme un vulgaire docteur Tanner, et qui cache des brioches sous son traversin !

M. Charcot surveille et dirige cette armée de la douleur, pareil à Napoléon I^{er} commandant une bataille... Il prend des notes, et son roman se fait heure par heure ; il se dramatise suivant les événements du jour et de la nuit... Et quels événements !... Toutes les souffrances, toutes les luttes, toutes les angoisses, toutes les horreurs succèdent aux extases superbes, aux visions enchanteresses, aux délires de fièvre et d'amour, aux ravissements divins. L'alcôve, le boudoir, les plages ensoleillées, la petite chambre aux rideaux blancs, les maris ridicules, les amants magnifiques, les Eldorados féériques, tout passe et repasse, se confond, fuit et revient dans ces imaginations troublées, et c'est la vie galopante à plusieurs kilomètres au-dessus du niveau de la raison ! Que va-t-il se passer ce soir ? Quelle aventure sinistre aurons-nous demain ?

Dans ce roman vivant de la Salpêtrière, les

internes et les médecins sont les confidents de la comédie. Ce sont les malades elles-mêmes qui jouent les grands rôles, et les comédiennes, les vraies comédiennes, — les Sarah Bernhardt du logis — sont celles qui, méprisant toute thérapeutique, meurent à la fin d'un tableau, dans un épouvantement de l'enfer ou dans une lueur du paradis.

*
**

Les héroïnes de théâtre s'en vont toutes prosaïquement. La fin d'un alcoolique est de la Saint-Jean auprès de la mort de la pensionnaire du lit n° 82, qui resta quinze heures les yeux fixes, le bras droit tendu en avant ; — le poison des Borgia est d'un petit effet, si on le compare à la liqueur inconnue, absorbée par l'hystérique n° 153... Elle ne souffrait pas?... Elle est morte, hypnotisée... Allons donc ! — Elle souffrait à hurler de douleur... Le romancier Charcot le sait bien... Les sens de la malade n'étaient qu'endormis, seulement endormis. La femme — l'hypnotisée — avait en elle ces angoisses qui nous prennent au milieu des sombres rêves, quand nous crions : — Les rats me dévorent !... Je vais tomber !... Voici le précipice !... Ne me tuez pas !...

*
**

De même que le docteur Dumas fils a été un médecin incomparable toutes les fois qu'il a décidé de sauver sa cliente, ainsi, le romancier Charcot a raison de croire à la thérapeutique, d'affirmer que la mort est un dénouement banal et qu'il y a lieu de mettre de côté des héroïnes pour la fois prochaine.

Toutes les malades ne peuvent être guéries, sans doute. Il y a des personnages qui doivent tomber en scène.

Eh bien, désormais, grâce au romancier Charcot, les romanciers-médecins de l'avenir sauront consulter leurs clientes. C'est une voie nouvelle qui s'ouvre. Nous ne nous contenterons plus d'exposer des faits et des situations presque toujours les mêmes ; nous étudierons le sang, les muscles, les nerfs et tous les dépendants du cerveau, et nous trouverons les causes véritables des héroïsmes et des défaillances de notre clientèle.

On dira :

— Mais ce n'est plus du roman ! C'est de la pathologie ?

Ou encore :

— Vous nous promettez des études extraordinaires, amusantes et invraisemblables, comme les récits de M. Jules Verne ?

— Ni ceci, ni cela.

Nous dirons aux pécheresses comparaisant à notre barre :

— Madame, vous étiez heureuse chez vous, et vous avez trompé votre mari qui, sous tous les rapports, vaut cent fois plus que votre amant... Pourquoi?...

— Mademoiselle, vous avez pris un amant tout à fait ordinaire, quand on vous offrait le phénix des époux... Pourquoi?...

Procédant par termes de comparaison entre la cliente pleine de santé du docteur Dumas fils et les personnages tout à fait malades de la Salpêtrière, nous tirerons la bonne aventure à nos héroïnes et nous donnerons enfin l'explication de leurs désordres et de leurs sacrifices. Nous saurons pourquoi cette jeune mère de famille, si jolie, est restée honnête au milieu d'un monde pervers, et pourquoi cette demoiselle de bonne race a mal fini. L'une était armée pour la lutte, l'autre ne l'était pas : tout est là, toute la médecine, tout le roman, toute l'humanité.

VI

NOS LOIS

Le secret des lettres. — Du revolver sous la troisième République. — Le cas de M. Z***

LE SECRET DES LETTRES

Le tribunal de Compiègne a rendu, ces jours derniers, un jugement qui mérite toute notre attention. Il s'agit du secret des lettres.

Voici l'exposé de la cause :

M. S*** soupçonnait sa jeune femme. Mme S***, paraît-il, aimait passionnément la Compagnie du chemin de fer du Nord, Paris et un officier ministériel. De là, une orgie de tickets au guichet de la gare de Compiègne, de folles journées sur les boulevards et, le reste des heures, une adoration dans la procédure. Certain jour,

par suite d'un rendez-vous manqué, la belle Mme S*** commit la sottise de jeter une lettre à la poste. Le mari suivait sa femme. Et comme la dame rebroussait chemin, M. S*** entra dans le bureau de poste. Il lut : *Entrée interdite au public*, et il frappa deux petits coups secs, en maître.

— On n'entre pas !...

L'employé étant devenu plus doux, M. S** s'exprima en ces termes :

— Je suis, dit-il, celui qui, par erreur, jette à la poste quelques lettres, sans avoir retourné sept fois la plume dans ma main.

— Parfaitement ! répondit l'employé. Dites-moi seulement le nom du destinataire ?

— Monsieur Y***, officier ministériel à Paris, rue... n°...

— Très bien !

— Une autre fois, je ferai attention...

— Ne vous gênez pas !

— Vous êtes bien bon !

De retour chez lui, M. S*** rompit le cachet. La lettre n'était pas signée, mais le papier sentait bon ; il était imprégné de vétiver et d'ylang-ylang ; il n'y avait pas à Compiègne deux femmes possédant des senteurs aussi dis-

tinguées. De plus, l'écriture était bien celle de Mme S***, des pattes de mouche avec des liaisons rapides : On y voyait des « mon petit homme », des « mon chien chéri », des « loulou », une foule de tendresses, quoi ! Et la formule de politesse, la finale ? Vous voulez tout savoir ? Eh bien, la dame de Compiègne terminait ainsi : « Je t'envoie un gros bec. »

*

**

Armé de « ce gros bec », M. S*** a intenté un procès en séparation. La lettre était la seule force du mari. On appelle l'affaire. Attention ! La parole est à l'avoué de Mme S***.

— Plaise au Tribunal de rejeter « le gros bec » du débat : 1° Parce que la lettre est produite, sans l'assentiment du destinataire ; 2° Parce que la lettre a été acquise par un moyen criminel.

*L'avoué de M. S***.* — Je ferai observer au tribunal que le moyen par lequel mon client s'est procuré la lettre est si peu un crime que ce n'est même pas un délit.

*L'avoué de Mme S***.* — J'ai dit : *Crime*, je maintiens le mot !

L'huissier. — Silence !...

LE TRIBUNAL :

—Attendu que, si, en principe, toute correspondance est inviolable et s'il n'est permis de publier une lettre confidentielle qu'avec le consentement de l'auteur de cette lettre et du destinataire, il ne saurait en être de même quand il s'agit d'une correspondance secrète entre une femme mariée et une tierce personne; — que le mari, gardien de l'honneur conjugal, a le droit et même le devoir de surveiller une pareille correspondance et de s'en emparer au besoin, ne fût-ce *que pour protéger sa femme contre ses propres écarts*; — que, dans cette situation, et sans qu'il soit besoin d'insister autrement sur les moyens employés par S***, lesquels, du reste, ne renferment aucun élément délictueux, il est incontestable que ledit S*** avait, en principe, le droit de se faire remettre, par tout dépositaire, la lettre qu'il savait avoir été écrite par sa femme à celui avec qui il la soupçonnait d'entretenir des relations coupables; — que, dès lors, la fin de non-recevoir de la femme S*** n'est pas fondée; — par ces motifs, sans s'y arrêter ni y avoir égard, dit que la lettre, dont excipe le demandeur, sera maintenue au procès et qu'il pourra en être fait usage.

Ouf!!!

Et alors?

LE TRIBUNAL :

— 1° La séparation de corps de biens est prononcée au bénéfice de M. S***.

— 2° Mme S*** est condamnée à la réclusion dans une maison de correction pendant trois mois.

∴

Le cas de Mme S*** est d'une banalité écœurante. Une femme mariée, une bourgeoise de province qui s'excite en faveur d'un officier ministériel, d'un huissier parisien, — est incapable de faire vibrer les cordes de ma sympathie. Une voluptueuse réduite aux expédients de la poste, qui ignore l'art des *Petites Correspondances* à la quatrième page des journaux, est une simple guenon du pays de Nod. Si la dame s'était « emballée » pour un ténor, un cuisinier ou un poète; si la fantasmagorie des costumes, la voix d'or, les senteurs des truffes ou les rimes tintant un carillon avaient irrité le sexe fragile, je prêcherais encore avec amour la thèse de l'irresponsabilité féminine. J'essaye-

rais de faire apparaître sur les ruines de cet honneur conjugal le généreux pardon que réclament les appétences des créatures organisées ; j'invoquerais les atomes de miséricorde qui sont dans l'air, afin que la lumière se fasse et que l'époux outragé cicatrise sa blessure, quand sa femme sortira de la prison, — dans trois mois.

Mais s'allumer pour du papier timbré?... Fi, madame!...

Il ne faut retenir de ce procès fameux que la seule question relative au secret des lettres. Il résulte de ce jugement que le receveur des postes de Compiègne a bien agi, en remettant à M. S*** une lettre écrite par sa femme, bien que M. S*** ait menti pour l'obtenir. Qu'eût décidé le receveur, si M. S*** était venu carrément lui dire : « Ma femme vient d'écrire à son amant ; donnez-moi la lettre ? » Le préposé accordait-il la lettre ? Je veux croire que non. Il a donc fallu un mensonge !

Le chiendent, c'est que — ainsi que l'a observé mon éminent confrère Auguste Vacquerie, — la cour de Rouen a déjà refusé à la femme le droit de mouchardise que le tribunal de Compiègne accorde au mari.

EXEMPLE : — Une femme vit son mari donner à un domestique une lettre à jeter à la poste. Elle dit au domestique : — « Je sors ; donnez-moi cette lettre, je la jeterai. » Elle l'ouvrit : c'était une lettre à une maîtresse. La cour n'a pas admis la lettre au dossier. Toujours deux poids et deux mesures. Je vais y revenir. En attendant, j'ouvre une parenthèse pour démontrer que le mari de Rouen et la femme de Compiègne ont agi comme une paire d'imbéciles, en se servant des vieilles formules épistolaires. Place aux inventeurs !... Si l'on a créé la *Petite Correspondance* des amours, c'est tout simplement afin de dérouter les femmes jalouses, les maris curieux, les juges ineptes.

♦♦

Supposons que le télégramme suivant, adressé de Compiègne à Paris, écrit en grosses capitales, parvienne en même temps à plusieurs personnes. Autant de destinataires, autant de clefs. Voyez :

PETITE CORRESPONDANCE.

A. S. R. U. G. B.

Un couliissier traduira :

Achetez Suez Réponse Urgente Grande Baisse.

Un curé apprenant que son client est en danger de mort :

Allons Seigneur Reprends Une Grande Bête.

Un imbécile lira d'un trait :

ASRUGB (ville d'Allemagne).

On pourrait multiplier les devinettes. C'est inutile. Seul, l'officier ministériel de Mme S*** aura compris :

Arrive Seule Reçois Un Gros Bec.

*
**

Soyons sérieux un brin. — Ce qui m'a épou-
vanté dans l'étude de notre législation, alors
que je ne songeais guère à me lancer dans la
bagarre du livre et du journal, me désole en-
core à cette heure. La distinction entre les
droits du mari et ceux de la femme m'est tou-
jours apparue comme une abominable injus-
tice. Comment?... Vous autorisez le mari à se
faire le mouchard de sa femme et vous refusez

à la femme le même droit ou la même honte ?
Pourquoi ces inégalités devant les juges, de-
vant le Code? Est-ce parce que la femme est
plus faible, moins apte à se défendre?...

Et le parlement qui fabrique les lois, et le
gouvernement qui les promulgue, et les juges
qui les appliquent, et les citoyens français
pour qui les lois sont faites, comprennent ces
injustices!... Les magistrats méprisent les
théâtres, les romans et les journaux. Insou-
cians de notre labeur qui prépare les réformes
utiles, qui fait germer les idées nouvelles, ces
messieurs se cantonnent dans l'indestructible
inamovibilité de la routine et des errements.
On ne s'émeut pas outre mesure quand, à trois
jours d'intervalle, la *Gazette des Tribunaux* en-
registre des arrêts et des jugements qui se don-
nent la réplique et se contredisent. La Faculté
de droit nous apprend à répondre : Jurispru-
dence varie! Nous nous en tenons là. Et si
quelque moraliste demande une loi nécessaire,
les gens du métier haussent les épaules. On
répète : « La justice est ruineuse en France !
Regardez, là bas, tout près de nous : la Bel-
gique fait des réformes au Code qu'elle nous
a emprunté! »

— Oui... nous verrons... Repassez !...

Nous repasserons, soyez-en sûr.

Combien faudra-t-il de drames et de comédies, de chroniques et de romans pour que ce petit article : « *La loi est égale pour les hommes et les femmes* » soit inscrit dans le Code ?

Notre Code civil est un MONUMENT ; un mo-ô-nu-ment !... Brid'oison et tarte à la crème !

DU REVOLVER SOUS LA TROISIÈME RÉPUBLIQUE.

Tout Paris, toute la France, toute l'Europe, la Chine elle-même, connaissent, à l'heure qu'il est, le meurtre commis dans la journée d'avant-hier par la femme d'un député de Marseille.

Anticipons sur les événements.

Nous ne pouvons nous attarder au milieu des détails d'une aventure que vous savez aussi bien que nous, lorsque nous avons le désir de garder notre temps et notre liberté pour en apprécier les raisons, autant dans la généralité que dans l'espèce.

Vite, l'histoire en quelques lignes, le cœur du morceau, bien chaud, bien saignant.

Un successeur de Tricoche et Cacolet, l'agent d'affaires Morin, outrage et calomnie une femme honorable, Mme Clovis Hugues. Le tribunal correctionnel inflige deux ans de prison au calomniateur : Morin trouve que la peine est trop forte ; il fait appel ; la femme outragée juge que le châtement n'est pas assez rigoureux ; elle se dit que peut-être la cour se montrera plus bienveillante encore que le tribunal, et elle devient le justicier, l'exécutéur de ses hautes œuvres.

Les récits du palais de Justice, les commentaires sur le fait de l'homicide n'ajoutent rien à l'éloquence de l'acte.

Cinq coups de revolver sur le corps d'un homme, à droite, à gauche, en haut, en bas, dans le cerveau qui a mal pensé, sur les bras qui ont mal agi, dans le ventre qui s'enorgueillissait d'en être quitte à bon compte, au travers de la langue, l'instrument du mensonge ; — cinq coups de revolver broyant un misérable, le résolvant en chair à pâté, le couchant sur les dalles du temple de la Justice : voilà le verdict d'une femme de France !

Les philosophies les plus neuves pâlissent à côté de la réalité brutale.

Que s'est-il passé dans l'esprit de Mme Clovis Hugues, depuis le jour où Morin lança contre elle une accusation odieuse ?

Il paraît que, chaque matin, M. Hugues recevait des cartes postales dont les adresses étaient ainsi libellées : « A M. ALPHONSE *Clovis Hugues, député.* »

Morin était libre : il ne se donnait pas pour battu, il espérait la revanche ; et les braves gens voyant Mme Hugues en proie à de nouvelles terreurs, disaient : « Hé ! Hé !... On ne sait pas... Il n'y a pas de fumée sans feu ! » La femme du député de Marseille ne pouvait s'égarer sur les responsabilités encourues ; elle savait fort bien que Morin la poursuivait de ses menaces ; elle n'ignorait pas que l'agent d'affaires s'en allait partout, criant que si M. Hugues n'était pas représentant du peuple, lui, Morin, il n'eût pas été condamné.

Et tandis que le mari se montrait plus affectueux encore pour apaiser les tortures morales de sa femme, Mme Clovis Hugues songeait.

Elle avait là, toujours devant elle, la figure railleuse de Morin-Méphisto.

Le député-poète allait à la Chambre. Dans les

échauffourées de la politique, il a pu oublier le sinistre visage de Tricoche-Cacolet ; mais, elle, la femme, l'accusée, elle a revu le bonhomme qui qui a empoisonné sa vie ; elle l'a revu, à toutes les heures, à toutes les minutes ; elle est femme, impressionnable et fragile. La vision lui gâtait toutes ses joies, jusqu'aux caresses de ses enfants.

Elle oubliait, enfin !... On sonnait le réveil. Les cartes postales affluaient à la maison. Les injures pleuvaient, sous la forme de petits papiers où flamboyaient ces mots aussi tenaces que les devinettes du festin de Baltazar : « Il n'y a pas de fumée sans feu ! »

Alors, la malheureuse femme gémissait, étourdie, avec du sang dans les yeux.

Il serait puéril de dire que la vengeance semblerait plus excusable, si la main n'avait pas attendu si longtemps pour frapper. Les cinq coups de revolver sont la conséquence, la raison des humiliations souffertes et des douleurs supportées : la préméditation d'un an n'est pas plus grave que la préméditation d'un mois ou d'une semaine. Il y a un peu plus de souffrances ; il y a un peu plus de larmes au bout, voilà tout !

*
**

Donc, un nouveau procès à scandale montre ses paperasses à l'horizon.

Très prochainement, Mme Clovis Hugues comparaitra devant la cour d'assises de la Seine. La prisonnière de Saint-Lazare sortira, les mains rougies, mais les mains libres, de l'audience. Il n'en peut être autrement quel que soit le réquisitoire du ministère public. Au-dessus des juges et des policiers, plane la conscience humaine, — le sentiment d'équité générale qui impose ses peines et ses absolutions, en dehors des malignités des articles de loi et de la procédure.

Le jury, contre l'institution duquel s'élèvent tant de justes réformes, a cela de bon et d'honnête qu'il est parfois entraîné, surtout à Paris, par le courant de l'opinion publique. La sentence des magistrats d'un jour se dégage des prescriptions d'un législateur toujours incomplet, mieux que ne pourraient le faire des hommes vieillissés dans l'étude des textes, perdus dans le dédale des commentaires juridiques.

L'opinion du plus grand nombre reste favora-

ble à Mme Clovis Hugues, et le jury traduira l'impression de la masse, en acquittant la vengeresse de son propre honneur d'épouse et de mère de famille. Pour une fois qu'une femme a la bravoure de châtier un triste sire, l'un des représentants des Sociétés de chantage qui demeureront la honte de nos mœurs contemporaines, — nous éprouvons quelque fierté à constater que ce n'est pas toujours du jus de betterave qui coule dans nos veines.

*
**

Eh bien, oui, nous nous américanisons !

Sous la troisième République, le revolver n'est plus un joujou d'enfant.

Si vous dites qu'il est regrettable que l'arme ait six coups, lorsqu'elle sert à un voleur et à un assassin, je vous répondrai qu'il est plus regrettable encore qu'un pistolet ne puisse partir vingt-quatre fois, pour la sauvegarde des honnêtes gens. La question de la défense personnelle ne fait plus l'ombre d'un doute, en un temps où la paire de gilles remplace avec avantage le gant d'autrefois.

Nous devenons un peuple d'exactitude, des

êtres aux sensations immédiates et irréfléchies.

A la vieille demande : « Que feriez-vous si un grand monsieur vous donnait un soufflet ? » les braves gens répondent sans hésiter : « Si j'avais à ce moment un revolver, je tirerais sur le grand monsieur ; dans le cas contraire, — j'essaierais de lui *casser la figure*, — sauf à me tenir ensuite à sa disposition, si l'insulteur n'était pas tout à fait mort. » — « C'est la manière d'agir d'un paysan brutal... » — « Est-ce ma faute, à moi, dira Jacques Bonhomme, s'il n'y avait plus de place sur les genoux des petites duchesses ?... »

Jacques Bonhomme aura raison contre les catéchismes des vertus incolores. C'est en vain que quelques esprits plus éclairés que d'autres prêchent des croisades et sèment au vent des idées de patience : un peuple marche vers sa destinée, entraîné par une force d'impulsion que l'on constate, mais dont il n'appartient à personne de sonder le mystère.

Chaque jour, à toute heure, l'être s'émancipe ; son sang bouillonne ; les religions et les philosophies s'écroulent, sans bruit, derrière le passant qui continue sa route, entrevoyant l'aurore. Là bas, les canons Krupp ; plus loin, la

dynamite ; ici, le revolver : on attaque, on se défend !

Quelle voix serait assez puissante pour crier : Ne tuez pas !...

Et pourquoi, du reste, pousser un cri d'alarme ?

Les acteurs des drames de la vie réelle ne connaissent ni souffleurs, ni régisseurs ; ils jouent leur rôle à l'improviste, souvent malgré eux ; ils sont comiques aujourd'hui, tragiques demain.

Les canons Krupp, la dynamite et les revolvers font de la place. Sommes-nous en progrès ou redevenons-nous à l'état sauvage ? Nous sommes ce que nous sommes.

Pour les uns, — les gens au repos, — la vie est un mauvais pistolet qui part, à ses loisirs ; pour d'autres, — les jouisseurs, — c'est un revolver qui tire fréquemment six coups de suite, ignorant le nombre des femmes et des hommes capables de suivre le mouvement.

LE CAS DE M. Z***

Dans quelques semaines, la justice française appréciera encore une audace féminine, — mais d'un tout autre genre.

M. et Mme Z*** sont séparés de corps et de biens pour des raisons qu'il est inutile de rappeler ici. Le jugement de séparation remonte à une dizaine d'années. Un enfant, — une fille — étant née de cette union malheureuse, le tribunal décida que la garde en appartiendrait indistinctement aux deux époux. La fillette a été placée au Sacré-Cœur où elle reçoit de temps à autre, mais jamais le même jour bien entendu, les visites de son papa et de sa maman. Les époux habitent Paris. La maman est devenue la maîtresse d'un haut personnage, et tandis que le mari vit de son travail — le bonhomme est chef de bureau dans un ministère — la dame, elle, roule carrosse.

Hier, une bonne se présente au domicile de M. Z*** et lui remet une lettre de Mme Z*** qui sollicite une entrevue pour affaire urgente.

Le père n'a pas vu son enfant depuis plusieurs jours ; les hommes de bureau sont un peu harcelés au moment des fêtes de Pâques... Si la petite fille était malade ? Il n'y a plus à hésiter. Rendez-vous est pris pour cinq heures.

*
**

L'entrevue a lieu dans un salon d'hôtel : on a choisi tout exprès un terrain neutre. M. Z*** est arrivé le premier, et par une fenêtre, il voit venir sa femme qui descend de coupé.

La dame entre, l'air hautain, vêtue d'un costume élégant et somptueux ; elle jette un coup d'œil de mépris sur les vêtements de l'homme :

— Eh ! comme vous voilà mis, mon cher. .. On ne porte plus de col brisé ! Et ce pantalon large?... Et cette redingote?... Ah ! très cher, vous êtes ridicule !

Le chef de bureau n'a pas remué. Un seul cri sort de sa poitrine comme un râle :

— Et Marie ?.. Et ma fille ?

— En parfaite santé !

— Alors, madame, que me voulez-vous ?

Mme Z***, qui jusqu'ici a parlé debout, s'allonge dans un fauteuil :

— Monsieur, je viens causer affaires. L'appartement que j'occupe rue Lafayette ne me convient plus, et je me décide à le vendre pour acheter un hôtel de l'avenue des Champs-Elysées... Il paraît que votre consentement est nécessaire.

— Je refuse mon consentement.

— Je m'y attendais un peu et j'ai pris mes précautions. Dans un instant, mon notaire et mon homme d'affaires seront ici et ils vous expliqueront...

— Osez-vous me dire la source de votre fortune ?

— J'ai gagné au Krach.

— Montrez-moi alors les bordereaux d'opération ?...

— Un tiers a joué pour moi, monsieur... Vous savez bien qu'une femme ne peut jouer à la Bourse, sans l'autorisation de son mari.

— Madame, je ne signerai pas !

— C'est ce que nous allons voir... En attendant, je vous préviens que si vous persistez dans votre refus, je demanderai à la justice l'autorisation que vous me refusez.

*
**

Cette donnée de pièce laisse bien loin les situations d'*Odette* et de la *Fiammina*. Ici, question de mariage ; là, question d'honneur. Voyez-vous la femme hautaine venant demander au mari une légitime consécration de l'em-

ploi d'un argent qu'elle a gagné on ne sait comme, ou plutôt on sait trop comme?... Madame vivait à sa guise, traînant un peu dans toutes les boues le nom d'un brave homme, et lorsqu'elle a reçu le prix de ses luxures, il paraît tout naturel au législateur qu'à défaut du mari, les juges autorisent la femme de joie à étendre ses propriétés.

Enfin, le notaire et l'homme d'affaires sont introduits ; ils essayent en vain de faire comprendre à l'infortuné chef de bureau qu'il s'entête inutilement et que, s'il ne veut pas donner son consentement, la justice autorisera sans barguigner.

— Vous avez un enfant ! s'écrie le tabellion.

— Il serait injuste de priver votre fille de la fortune de sa mère ! ajoute Tricoche.

— Au surplus, tenez !

Et les deux hommes étalent devant M Z*** le code civil grand ouvert.

— Lisez vous-même !

M. Z*** apprend que le législateur le condamne. On se passera parfaitement de son autorisation.

*
**

Remarquez, je vous prie, que la loi qui, dans les articles 1449 et 1450, sauvegarde d'une manière merveilleuse les intérêts pécuniaires du mari en ce qu'elle ne le considère comme garant qu'autant qu'il a été *présent et consultant*, est muette, en ce qui touche la moralité de l'emploi et du remploi de biens qui, comme dans l'espèce, peuvent être illégitimement ou déshonorablement acquis. Somme toute, le mari a refusé de donner son consentement à l'emploi d'un argent dont il ne devinait que trop bien la source.

Que va-t-il se passer ?

M. Z*** va être traîné devant les tribunaux, et sa femme sollicitera des juges l'autorisation que son mari ne veut pas lui accorder.

Il y a toujours à dire sur la vie d'un homme aussi honorable que puisse être cet homme ; et pour peu que l'avocat de Mme Z** ait la langue bien pendue, le chef de bureau sera joliment traité. On lui apprendra qu'il eût mieux fait de laisser enrichir sa femme avec les deniers de l'amant.

*
**

En attendant le divorce des époux, je crois qu'il y a mieux à faire que de traduire à la barre un mari trompé qui ne veut pas donner sa sanction à un acte qui le déshonore.

Ne serait-il pas plus simple et plus moral, en vérité, que la femme qui court la *préventive*, fût libre d'acquérir des immeubles sans que, pour cela, elle ait besoin de venir dire à la barbe du mari délaissé :

— Voilà l'argent de mes fautes ; soyez aimable : autorisez-moi à en profiter. Personne n'en saura rien ; tout se passera en famille... Vous ne voulez pas ? Eh bien, monsieur, vous allez être couvert de ridicule... A moi, le scandale !...

Oui, cela vaudrait mieux. On en serait quitte pour interdire à la femme de vendre, on sauvegarderait sa fortune primitive et elle pourrait faire des choux et des raves de l'argent cyniquement gagné hors du foyer.

* *

Mais les choses ne sont pas ainsi.

— Ah ! mon bonhomme, tu ne veux pas être Georges Dandin ; tu crois à l'honneur et tu préférerais sans doute que ta fille demeurât pauvre que de la savoir enrichie par sa mauvaise mère. Depuis ton malheur, tu vivais discrètement dans l'ombre, travailleur infatigable, amassant des économies pour élever ton enfant et apporter la part honorable qui enlevait quelque chose de la souillure de l'autre. Nous allons te tirer de ton ombre et te montrer au grand jour !

— Ah ! tu n'as pas voulu signer ; il ne te plaît pas que ta femme occupe un hôtel magnifique en compagnie de son amant... Tu es encore jaloux sans doute?... Pauvre hère!... Ta femme aura ses chevaux, ses domestiques, son hôtel, sa loge à l'Opéra et aux Français ; ta femme jouera à la Bourse ; elle pariera à Longchamp ; et lorsque, fine mouche, elle aura fait en sorte de gagner un peu plus ailleurs qu'elle n'aura perdu chez l'agent de change et aux courses, elle apparaîtra, le front haut et la gorge opulente, un sac d'écus entre les mains :

— Voici, mon cher, mes petites économies ; je vais m'installer dans un hôtel superbe, voulez-vous y consentir ? Non ? Très bien ! Je vous attaque, — et, comme je suis femme et jolie, vous perdrez !

* *

Êtes-vous assez écœuré et ne trouvez-vous pas avec moi que la loi est humiliante et inhumaine ?

Et ce matin, quand M. Z*** est venu me narrer son histoire, je me suis senti joyeux jusqu'au plus profond de moi-même. Cela repose, au milieu de la débandade générale, de rencontrer une âme vaillante et un cœur fier. Pauvre monsieur ! Il vous en coûtait si peu de mettre votre signature au bas du papier tendu par le notaire. Tout était dit, fini ! Votre femme devenait propriétaire et vous, vous retourniez à votre existence de labeur pleine de courage et d'abnégation.

Mais vous avez pensé à votre enfant, et vous ne croyez pas à l'hérédité fatale. Vous vous êtes dit qu'un jour votre fille deviendrait une honnête femme et que si la terrible aventure lui était révélée, elle ne vous pardonnerait pas

une lâcheté ! Laissez faire à la justice ce que vous avez honorablement refusé de traiter vous-même.

Vous avez bien agi, monsieur ; vous avez bien fait de vous moquer des railleries qui vont pleuvoir sur vous ; vous êtes un « *homme* » monsieur, — et selon le mot de Montaigne, — rien n'est plus beau !

VII

VARIÉTÉS

M. Hyacinthe Loyson et Mme Sarah Bernhardt. — Un mot sur « Le savant horloger ». — L'Écriture Universelle. — 20 jolis vers. — La Pudeur. — Après le Grand Prix. — Concours de Vierges. — Les bonnes nuits. — Le Réveil des Mannequins.

M. HYACINTHE LOYSON ET M^{me} SARAH BERNHARDT. — UN MOT SUR « LE SAVANT HORLOGER », — 20 JOLIS VERS.

M. Hyacinthe Loyson partage avec Mme Sarah Bernhardt l'incessant désir de se mettre sur le tapis, toujours, partout et quand même. C'est là une névrose d'un caractère particulier dont les causes déterminantes sont tellement explicables que l'explication devient inutile.

La vanité, disait le pauvre Léon Chapron, est le plus terrible des alcoolismes.

Après avoir admonesté M. Richepin, à l'occasion d'un poème plus ou moins blasphémateur, M. Loyson a repiqué dans le *Figaro*.

L'ancien prédicateur de Notre-Dame déclare que nombre de journaux se sont trompés en affirmant, à l'occasion des funérailles de sa sœur, Mlle Loyson, que « c'était la première fois, depuis sa rupture avec l'Église, que lui, Hyacinthe Loyson, assistait à une cérémonie du culte catholique. »

Eh bien, il faut en rabattre.

Non seulement, M. Loyson a assisté plusieurs fois aux cérémonies du culte catholique romain, mais il a même communiqué là où il était impossible de célébrer le culte catholique gallican. Et, il s'est rencontré des prêtres et des évêques assez intelligents et assez libéraux pour autoriser la communion du faux-frère? Absolument!

L'intérêt me fait palpiter!

Ah! si le père Hyacinthe n'avait pas communiqué!...

Mme Sarah Bernhardt a droit au pardon dans ses fredaines, jusque dans ses folies, car il y a en elle une âme d'artiste qui chante et que, malheureusement, on fait trop *chanter*. Pour les honnêtes gens qui ne lui ont rien de-

mandé — je suis du nombre — elle apparaît, à cette heure, aussi pâle que la poudre de riz à laquelle elle a donné son nom. Cette femme aurait besoin de repos : on la chauffe, on la surmène, on la travaille, sauf à lui faire rendre le dernier couplet, à la vider et à la tuer.

Malgré tout, Sarah, ce paquet de nerfs, offre de l'intérêt, de la curiosité, si l'on veut. Elle est femme; elle est jolie, séduisante. Elle a semé, sur son passage, des fantaisies ignorées et aussi des émotions d'artiste.

Un de nos confrères parlait, l'autre jour, de la fin d'une apothéose. Il est possible que Sarah Bernhardt sorte du tombeau de Sainte-Maladresse et que, Ninon moderne, elle nous ensorcelle, plus diaphane et plus gazouilleuse toujours.

Mais nous devons craindre que si la tragédienne meurt trop tôt, les critiques acerbes ne méconnaissent son talent pour ne se souvenir que de son tapage, en lui appliquant, en sens inverse, le mot de Dumas fils, sur la tombe de Desclée : Elle nous a fait rire et elle en est morte.

Le cas de M. Hyacinthe Loyson est différent. Le prêtre volontairement défroqué n'est pas

un ensorceleur ; tant s'en faut. Si encore, renégat furieux, il prêchait une virulente croisade contre la religion qu'il a reniée ; si, blasphémateur comme M. Richepin, il se laissait aller à l'orgie des anathèmes ; si, pareil à Descartes, il avait le courage de faire table rase des notions acquises pour réfléchir et apprendre, nous saluerions en lui un apôtre inutile, un retardataire, un déclassé au milieu des savants, un amuseur pour les sceptiques, mais aussi un homme, un meurtri, dont la rage impuissante serait respectée. Pas du tout !

L'ex-père Hyacinthe se réjouit d'avoir communiqué à une table qui ne lui est pas toujours ouverte. Ses croyances diffèrent si peu des lois de la cour de Rome, qu'il se rencontre des prêtres et des évêques pour les confondre dans leurs bénédictions.

Sapristi !... Il a communiqué !... Quelle veine !...

Et l'agence Havas n'a pas porté la nouvelle à travers le monde ! Tout ceci, voyez-vous, c'est un conte de mère l'Oie... à de petits Loysons.

..

Puisque je suis en train de me confesser au père Hyacinthe, il me sera permis de solliciter une indulgence plénière.

Dans une chronique consacrée à l'horloger de Montreuil, je parlais d'une expérience d'électrothérapie commise par Pel sur le cadavre de sa mère. Le fait m'avait paru monstrueux, car je n'y voyais qu'une insulte à la mort, un désemparement du sens moral.

Un médecin m'a fait comprendre qu'il s'agissait d'une tentative nouvelle et très audacieuse : Pel essayait de galvaniser le cœur de sa mère et de rendre le souffle au cadavre.

Alors, le tableau change.

Si Pel est coupable d'avoir mis sa bonne dans la chaudière, il ne saurait être blâmé pour l'histoire antérieure. Savant ou fou, il a droit à nos égards.

Tout le raisonnement que j'ai échafaudé sur cette donnée réelle, mais mal entendue, tombe de lui-même. Je récite un *med culpa*, en me disant que la détention de l'horloger est bien longue et en me souvenant de la parole de

Charles-Quint : « La mort d'un homme est chose grave. »

♦♦

Nous n'abusons point des grandes machines en vers. Je ne résiste cependant pas au plaisir de donner ici la primeur d'un autre que je retrouve entre des vieilleries précieuses, — bouquets fanés — petits papiers roses fleurant le jasmin ou l'héliotrope ou tout simplement la femme.

L'envoi fut écrit par un camarade à l'occasion d'une dispute d'enfants, sur la rive gauche. Ainsi qu'il le conte lui-même, le poète — aujourd'hui un médecin distingué — avait un demi-lustre de moins que le destinataire. Le cadet sera bien surpris de se voir imprimé tout vif.

A MON CHER LOUIS

En Avril, quand la jeune pousse
Fait craquer son frais corset vert,
Un seul baiser de lune rousse
Flétrit les minces brins de mousse :
C'était Printemps, Voici l'Hiver !

Sur l'eau transparente et limpide
Où nous nous penchons à genoux,
Il suffit d'un souffle rapide
Pour que le clair miroir se ride,
Le miroir des « fonts » de chez nous

Mais, du vent s'apaise l'haleine ;
Mais, le soleil d'avril vainqueur,
Doux et chaud, fait fumer la plaine ;
Elle se rendort, la fontaine ;
La plante reprend sa vigueur.

C'est ainsi qu'après tout orage
Vient le beau temps, mon cher ami,
Je te promets d'être bien sage :
Mes cinq lustres rendent hommage
A tes cinq lustres et demi.

Si la rime n'est pas toujours aussi riche que Mme Mackay, la pensée est pleine de fraîcheur et de grâce : On dirait d'un pastel de Latour.

Elle se rendort, la fontaine. . .

Vraiment, ces vers sont imprégnés à la fois de rosée et de soleil, comme l'observait quelqu'un à propos d'un envoi qui ne valait point ce petit bijou.

LA PUDEUR.

On rencontre des femmes qui ont de la pudeur

et d'autres qui n'en ont pas ou qui en possèdent une si petite quantité que ce n'est la peine d'en parler. Occupons-nous des femmes pudiques, — je ne dis pas « honnêtes », mais pudiques.

L'heure est d'autant mieux choisie que nous sommes dans la saison où la pudeur se transforme. L'été, la femme se met à son aise ; le corset est plus lâche, la batiste plus fine ; chacun sait ça. Je n'ai pas la prétention de faire une découverte, en affirmant que, de tous les êtres organisés, la femme est le charmant animal qui redoute le plus la chaleur.

Examinons les différents modes de pudeur, et vivement, dans tous les mondes.

— La baronne de H*** a interdit l'entrée de son salon au vicomte de G*** parce que le vicomte s'est permis de suivre la baronne dans son buen retiro.

Que vit-il ?

Une paire de jarretières couleur du ciel et deux ravissants poteaux tournés au Paradis et nullement pressés d'y retourner.

On connaît des baronnes qui aiment à chercher leurs puces, toutes seules. — Question de pudeur.

Mme veuve Caféolet a refusé la main de sa fille Victoire à M. Honduras, parce que M. Honduras, professeur de piano, a été surpris promenant ses doigts sur la poitrine de la demoiselle. — Question de Pudeur.

— M. Léopold, boucher à Paris, vient d'enfoncer son coutelas dans la gorge de M. Lucien, apprenti coiffeur, qui frisait indiscrètement Mme Léopold. — Question de Pudeur.

— Mlle Mimi Pan-Pan, de la rue de Constantinople, a jeté à la porte de sa chambre à coucher le colonel Médianitos, — un exotique atteint de satyriasis, — qui s'était imaginé avoir affaire à une cavale du désert. — Question de Pudeur.

— M. Tendu, épicier, veut divorcer. La raison ? Mme Tendu, une blonde grasse, qui avait pris un bain à domicile, s'est évanouie dans les bras du garçon préposé au service des baignoires. — Question de Pudeur.

Le sieur Y*** est traduit devant la cour d'assises de la Seine, pour avoir porté à bras tendu, — rien de l'épicier susnommé, — une fillette âgée de moins de treize ans. — Question de Pudeur.

— Le marquis de Folkestone a fait coup double ; il a renvoyé son domestique Zim ; il a

brûlé la cervelle à sa femme, parce que la marquise avait la douce habitude de se laisser bercer par Zim, qui imitait le bruit des flots, une profession bien vague, ainsi que le remarquait le président de la 9^e chambre. — Question de Pudeur. Très bien ! très bien ! Retournons la question. Nous sommes sur une plage à la mode.

*
**

On va se baigner ; on se baigne.

— La baronne de H*** toute ruisselante d'eau salée, se laisse conduire par le vicomte de G***, qui a trouvé cent fois l'occasion de palper les poteaux sans jarretière : la baronne sourit.

— Mlle Caféoilet semble valser avec M. Honduras. Les flots montent, passent et repassent. Le professeur de piano et son élève se perdent dans les lointains : la veuve Caféoilet s'amuse.

— La belle bouchère, Mme Léopold, a trouvé un autre Lucien, apprenti coiffeur comme le défunt : tous deux, ils plongent ; sous leurs ébats, les vagues se déchirent, s'effilent, comme si vraiment le perruquier les frisait : le boucher est étendu sur le sable ; il dort. Il se réveille ; il rit.

— Mimi Pan-Pan est toute joyeuse : le colonel Médiaritos, un fort nageur, lui passe brusquement sur le dos, pendant que Mme Tendu, épicière, joue l'écartée et la morte au milieu de deux solides baigneurs.

— Le sieur Y*** — retour du baigne — apprend à nager à un pensionnat de demoiselles.

— La marquise de Folkestone, n^o 2, semble être portée par les vagues, mais, en réalité, c'est le comte de Brighton qui soulève les flots : Le marquis se frotte les mains.

*
**

Donc, il y a pudeur et pudeur. La mer a des raisons d'entremetteuse har lie et de prêtresse maligne ; elle donne, la vieille salée, le baiser du pardon, un nettoyage complet. Sur les plages, une femme en peignoir, chaussée du cothurne, se pique du droit de tout dire et de tout entendre. Une femme qui pousserait des cris de pion, si vous la surpreniez à Paris dans son cabinet de toilette, se moque de vous, autant que de Colin-Tampon, aux heures où les horizons se colorent sous les baisers du soleil. Elle vous apparaît, dans la magnificence de ses

chairs ou avec la pauvreté de ses contours, sans orgueil et sans humilité. La mer est un grand *tub* où il n'y a pas d'œil au fond.

APRÈS LE GRAND PRIX

— La France, ton Paris f... le camp !

Le mot de la du Barry, appliqué à la circonstance, chantait dans ma mémoire, comme l'autre matin, je m'arrêtais près de la devanture d'un établissement du boulevard où flamboyait cette annonce :

AVIS

*Nos vaches sont au pd'usage depuis le 1^{er} mai ;
elles ne rentreront aux étables que fin octobre.*

QU'ON SE LE DISE!!!

La réclame des marchandes de lait m'a rendu perplexe, et il m'a semblé que les vaches de ce joyeux magasin étaient mieux traitées que les neuf dixièmes de la population de Paris. Oui, après le Grand-Prix que les Anglais nous disputent aujourd'hui même, après la fête des *Victimes du Devoir*, lorsque, dans le bois de Boulogne, aura résonné la dernière fanfare ; lors-

que le lac et les îles auront brillé dans l'apothéose de cette nuit toute de tendresse et de lumière et que les jeunesses de la Muette s'en iront deux à deux, les lèvres en fleur, les riches Parisiens auront déjà fait boucler leurs malles. Ils vont f... le camp, les riches, comme le café de M. La France !

..

Combien sont-ils, les heureux du jour qui, pareils aux vaches, ont le droit d'aller boire du soleil et de se rouler dans la verdure ? Quelques milliers à peine sur deux millions d'habitants. Les krachs n'aident guère à augmenter le nombre des voyageurs ; la peinture subit une crise ; les journaux se plaignent ; les mensualités de la Bourse ont triste figure ; les femmes cherchent ; le clergé tire la langue ; les modistes et les couturières ont l'audace de présenter des notes ; le phylloxéra mange les vignes ; les parents de province font la sourde oreille ; monsieur a pris une culotte au bac ; madame a des fantaisies extraordinaires, des envies de femme, bien qu'elle garde encore les sveltes apparences

d'une bréhaïne insensible aux procédés naturels ou aux recettes scientifiques.

Avec tant de vide-poches, il y aura des restants.

..

Loin de moi la pensée d'insulter aux malheureux Parisiens qui grilleront sur l'asphalte, à l'heure où les bois s'emplissent de cris d'oiseaux et de battements d'ailes, où les amateurs avalent des verres d'eau, — histoire de se détruire l'estomac. — *Ne insulte miseris*, tandis que vous courez la montagne et que la mer grondera dans les lointains incendiés de lumière ! Mais, trêve aussi aux attendrissements vieillots, aux larmes hypocrites. On a tant pleuré sur les infortunes dont on se soucie comme d'une guigne que si l'on pleurait encore, on n'aurait plus de larmes pour sa belle. Les gâteaux et les marmots peuvent pleurnicher à leur aise : bêtises d'enfants !... Les larmes de la vieillesse, le sang y passe parfois et les colore : il faut les ménager.

Bonjour à ceux qui restent ; suivons ceux qui partent.

..

En province, sur les plages, dans les stations d'eaux, à l'étranger, les absents songent à Paris, car, ce Paris, on ne l'oublie jamais, non pas à cause des joies qu'il donne, mais de la liberté, de l'indépendance individuelle, de la fièvre qui nous allume et nous vivifie. Partout où qu'on aille, le souvenir de la grande ville vous obsède.

— Quoi de neuf?... Et cet imbécile de Z*** ?

— Parlez-nous de Paris ! Quelles pièces doivent monter ou faire descendre les théâtres ?

— Que devient X*** ?

— Est-il vrai que la baronne va divorcer ?

— Quel est le roman à la mode ?

— Et la petite M*** ?

— Et les chiens enragés de Pasteur... ?

— Et la dame au fauteuil de cuivre ?

Ces oiseaux, exilés volontaires, revoient Paris, les boulevards, les théâtres, les clubs, le Bois, les cabarets galants, les alcôves et leurs ivresses. Au moment des villégiatures, ils s'étaient jurés de ne plus penser à la vie terriblement usante de la capitale. Et voilà que, débarqués à peine, les Parisiens s'arrachent les journaux : Monsieur veut savoir où en est la Bourse et la

politique ; Madame réclame les échos mondains ; la belle-maman désire acheter les livres nouveaux : renseignez la, belle-maman ! Mademoiselle ne dormira pas tranquille si on lui refuse la pâture des modes nouvelles ; la cuisinière et le cocher demandent, à cors et à cris, la liste des accidents occasionnés par l'éternel pavage... Des journaux !... des journaux !...

Tout ce monde a quitté Paris, pour se reposer !

*
**

Cours de géologie :

Par une belle soirée de septembre... un vieux monsieur promenait sa nièce (?), âgée de dix-huit ans, à travers les boulevards. Le couple arrive devant le théâtre des *Variétés*.

Le vieux monsieur. — Il y a dix mille ans, par exemple, à cet endroit même on prenait des lapins...

La jeune fille rêveuse. — Déjà !...

*
**

Pendant ce temps-là, on trouve encore quelques fantaisistes qui inventent l'écriture universelle.

L'invention de l'écriture universelle est une

maladie. Les malades seront des hommes célèbres, plus grands qu'Edison lui-même, si, dans le chemin de la gloire, ils ne deviennent pas absolument idiots. Le microbe de la tour de Babel a fait des ravages. Lors d'une visite récente à Bicêtre, j'ai rencontré un vieillard qui, lui aussi, s'est occupé de la fameuse écriture ; le pauvre fou m'a confié deux ou trois feuilles manuscrites, aussi curieuses que désolantes. Il ne faut décourager personne et je découpe dans un prospectus anonyme un exercice sur la lettre A.

Tu as du tabac. — *As-tu vu sa femme à la gare ?*

Traduction du possédé :

Tu a du tabac. — *A tu vu sa fam à la gar ?*

Simple comme bonjour. Idem, pour les autres lettres de l'alphabet. Cette plaisanterie ne mérite pas encore la camisole de force.

Et si l'on peut détruire la confusion des langues et remonter enfin la tour de Babel, sans trop encombrer nos asiles, faisons des vœux pour que l'emplacement des Tuileries ne reste pas inoccupé. La tour de Babel-Volapück sera toujours préférable au palais du Baccara en voie d'espérance.

CONCOURS DE VIERGES

Le tableau représente le concours des rozières de Saint-Sulpice-les-Moutons. Les jeunes filles forment un cercle autour de l'adjoint préposé. M. l'adjoint est là, tête nue, le visage coloré, la canne à la main; il porte la moustache et l'impériale, à l'instar de Napoléon III. Son œil soupçonneux va de l'une à l'autre des concurrentes.

CHOEUR DES JEUNES FILLES. — Nous le sommes toutes !...

L'ADJOINT. — Vraiment !... Toutes ?...

CHOEUR DES JEUNES FILLES. — Oui !...

L'ADJOINT PRÉPOSÉ :

Mesdemoiselles,

En l'absence de M. le maire de la commune de Saint-Sulpice-les-Moutons, je suis investi de la mission périlleuse, pour mon âge, de constater non pas vos états de service, mais plus exactement votre inactivité féminine.

Où commence la virginité?... où finit-elle?... Les auteurs ne sont pas d'accord sur ce point. Les anciens, notamment Horace et Propertius,

parlent de quelques jeunes filles qui ne se rappellent même pas avoir été vierges. Des commentateurs audacieux sont allés jusqu'à prétendre que l'institution de nos concours devenait inutile, les fleurs de vie s'étant exilées de cette terre; d'autres sont venus qui ont affirmé qu'aucune science humaine ne pouvait apprécier d'une manière efficace la *rose d'innocence* que notre langue barbare nomme : la *virginité*.

Les médecins ont parlé de certain voile... — gazons ! — Eh bien, mesdemoiselles, docteurs, poètes et savants ne sont que des bavards.

Il y a encore des rozières dignes de ce nom et il existe un système de vérification *ad usum puellæ*. Certes, ce n'est pas sur le boulevard des Italiens, ce n'est pas sur le boulevard Rochechouart, ce n'est pas sur le boulevard Saint-Michel que nous irons chercher des fronts pour y attacher la couronne céleste. Le Paris vicieux a des filets inextricables : tout s'y prend ; tout y reste. C'est tant pis pour Paris !

Mais, grâce au ciel, la commune de Saint-Sulpice-les-Moutons a conservé son antique réputation : elle plane au-dessus des mœurs mauvaises.

L'œuvre de chair ne désireras
Qu'en mariage seulement

Le commandement est trop dur, mesdemoiselles : vous pouvez désirer ; vous n'avez pas le droit de satisfaire. Avez-vous satisfait ?

CHOEUR DES JEUNES FILLES. — Non !

L'ADJOINT PRÉPOSÉ. — C'est ce que nous allons voir!... Moi, Onésime-Claude Frangipane, je suis l'inventeur d'un système qui me permettra d'évaluer d'une manière exacte, mathématique, le degré de virginité auquel chacune d'entre vous peut prétendre... Vous l'êtes *toutes*, avez-vous affirmé ! Eh bien, nous verrons à donner la couronne à celle qui *l'est* le plus de toutes... Approchez, mademoiselle Noémie !

NOÉMIE (rougissante). — V'là m'sieu !..

(La séance continuera jusqu'à la consommation des siècles.)

LES BONNES NUITS

Après une victoire, Napoléon I^{er}, qui n'avait pas le temps de pleurer ses morts, s'écria :

— « Baste !.. Une nuit de Paris réparera tout cela !.. »

J'imagine que le tombeur d'hommes faisait allusion à la nuit de Noël, car aucune autre nuit, en vérité, n'est aussi propice à l'engendrement humain.

Les statistiques ne mentent pas, lorsqu'elles constatent une recrudescence dans la production des êtres, vers la saison automnale. Aussi, les 275 jours d'or se comptent du 25 décembre au 25 septembre : l'avance et le retard proviennent de causes personnelles, inhérentes à la fragilité de l'espèce, où nous n'avons point à porter les yeux.

La nuit de Noël est, par excellence, la nuit de la création.

L'Église, presque toujours tyrannique, s'est montrée, cette fois, assez généreuse.

Elle a inventé la messe nocturne, autant pour favoriser les rapprochements entre époux que pour fêter la naissance de Jésus-Christ. Elle sait, de longue date, que beaucoup de gens et des meilleurs restent rebelles à l'accomplissement fructueux du devoir conjugal ; elle sait que le labeur du jour est souvent un impedimentum à la causerie de l'alcôve.

Et alors, l'Église a ordonné d'allumer les flambeaux, de sonner les cloches, de vaincre le

sommeil, de chanter et boire, de se mettre en train, que diable !...

L'hiver, du reste, est favorable aux tendresses : tout invite aux confidences, et le froid, et les comptes de fin d'année, et l'espérance des cadeaux du nouvel an. C'est le répertoire qu'on va repasser, le vieil almanach de Mürger devant lequel on s'est parfois querellé tant !

A Paris, comme dans les églises de province, le Jésus — un enfant mignon — dort en son berceau. Les bras roses, la lèvre riante, il semble murmurer :

— Regardez-moi bien, mesdames ! Prenez exemple et modèle !

Une femme passe et soupire .

— Je ne puis pas !

Une autre :

— Je ne veux plus...

Mais il vient des milliers de femmes qui disent bravement :

— Essayons donc !...

Et, après les 275 jours d'or, les mères sourient à ces petits Jésus qui ne sont pas assez nombreux, au pays de France.

..

Oui, la messe nocturne est digne d'éloges.

La femme écoute les voix angéliques ; elle frissonne, sous l'ouragan d'harmonie des orgues : ses yeux s'allument avec l'éclat des lumières ; l'odeur de l'encens la trouble et l'excite.

Elle est femme ; elle est pétrie d'un limon voluptueux.

A ses vellétés de repos, à sa lutte contre le sommeil, ont succédé les ardents désirs. Malheur à ceux qui, en cette nuit d'amour, connaissent l'heure du berger !

..

C'est même cette crainte de l'heure du berger — de l'isolement malsain — qui fait que la messe de minuit constitue le plus adorable des rendez-vous. Le prêtre devient alors, à son insu, le factotum, l'agent responsable des adultères, à Paris, en province, à la campagne, dans tous les mondes.

Des hommes se promènent, derrière les grands bénitiers, et, dans la lumière, appa-

raissent des bouches désireuses où chantent les paroles de l'amante divine : « Je crois en l'amour, l'amour tout-puissant !... »

Dès que le prédicateur monte en chaire, un mouvement se produit ; les chaises tournent d'elles-mêmes, comme des tables de spirites, et la défilade commence à l'anglaise, tranquillement. Sur les froufrous des robes, les tambours des portes se referment, sans trompette.

L'abbé qui n'a plus que des ouailles vieilles, pense, — s'il est un honnête garçon :

— Voici des messieurs et des dames appelés à fabriquer des petits Français... Bonne chance, mes enfants !

Quelques voitures attendent à la sortie de l'église.

— Baron, dit la comtesse, montez, je vous en prie... mon mari est à son club... Nous allons souper et rire.. Il y a si longtemps que je ne ris plus !

— Moi, fait la belle charcutière, j'ai laissé la boutique en plan... Allons, venez vite !...

Puis, c'est le tour d'une bourgeoise épanouie :

— Ce que j'attendais cette messe !...

Les ombres sont toutes noires ; les femmes n'ont pas peur.

Dans les coupés moelleux, dans les horribles fiacres, ou bras-dessus, bras-dessous, les couples se contentent fleurette, à leur manière... Et voilà pourquoi, au lendemain de la nuitée fameuse, beaucoup d'hommes n'osent plus se hasarder sous la porte Saint-Denis dont ils demandent généralement la démolition.

..

Après la messe, — et presque toujours après la moitié de la messe, — arrive le réveillon. Pour les uns, le champagne, les huitres et les foies gras ; pour les autres, le boudin et le p'tit bleu. La gatté ne se calcule pas, en raison directe du prix de la carte : le vin de Suresnes fait fleurir les pompons aussi bien que la veuve Clicquot. Il ne faut plaindre que les pauvres qui n'ont même pas un bout de cervelas : mieux vaut donner que plaindre.

..

Versez des larmes sur le sort des maris battus !
Meltez vos cœurs en fête par la sanctification de la charité, — et reconnaissez que tout n'est

point criminel dans l'esbaudissement de la nuit divine. Maris et femmes, amants et maîtresses vont se retrouver avec toute la vigueur des premières amours.

Que l'année mourante nous honore d'un tas de petits Jésus parisiens !...

Allons, mesdames, un peu de courage !...
Vive l'amour !... La France vous dira : merci !...

LE RÉVEIL DES MANNEQUINS

A Grévin.

Ce que j'ai vu dans une nuit
d'apparence très calme et pour
moi profondément troublée.

... La grande salle du musée Grévin disparaît sous le sombre de la nuit avec, dans les coins du plafond, des traînées de lumière pâle et des lucurs d'or brunies, vacillantes comme des feux follets dansant au clair de lune.

Des suaires blancs recouvrent des êtres humains, les uns isolés dans leur stalle, les autres massés en groupe, tous encore silencieux. Un jaillissement de flammes phosphorescentes illumine la scène ; les personnages jettent leur lin-

ceul. On entend des voix et des pas qui montent des souterrains.

VICTOR HUGO. — Salut à la lumière !... L'ombre, c'est le tombeau ; la lumière, c'est la vie !

UNE VOIX DU SOUTERRAIN. — Qui parle ?

L'ABBÉ CROZES (au condamné à mort). — Mon frère, la justice des hommes vous réclame... La miséricorde divine...

GAMBETTA (du haut de la tribune). — Mais quand, pour la troisième fois, le suffrage universel...

DELAUNAY (à Samary)

Couvrez ce sein que je ne saurais voir.

SAMARY (à part). — Il croit que nous jouons du Molière !

ZOLA. — Je m'ennuie... je m'ennuie...

JUDIC. — Zola devient gentil tout plein...

ALEXANDRE DUMAS (à Sardou). — Certains phénomènes d'atavisme me troublent singulièrement... Je disais à un de mes jeunes confrères...

M^{me} BROHAN. — Tiens ! Sarah Bernhardt !...
Vous n'êtes pas en voyage, madame ?...

SARAH BERNHARDT (rêvant). — Je voudrais

que Damala fût ici ou plutôt, non... si... je voudrais...

GOT. — Tête à l'envers !... Tête à l'envers !
(Les nihilistes font irruption dans la salle.)

1^{er} NIHILISTE. — Mort au czar !...

2^e NIHILISTE. — Mort au czar !...

LE CZAR (sedressant). — Mort aux nihilistes !..

M. GRÉVY (du fond de sa bibliothèque). —
En l'honneur de la Toison d'or, je vous fais grâce
à tous, messieurs.

L'ABBÉ CROZES. — Merci, monsieur le président.

M^e LACHAUD, — Que laisserez-vous à la défense ?

LE CONDAMNÉ A MORT. — Et moi ?

ZOLA. — Des documents !... Des documents !..

LA SIBYLLE DE CHÉOPS (du fond de sa crypte).
Je vous dis qu'un jour viendra...

LE CONDAMNÉ A MORT. — Où je serai grâcié,
madame ?...

LOUISE MICHEL. — Où le drapeau rouge flottera
sur l'Hôtel de ville, madame ?...

COQUELIN aîné. — Où je serai député, madame ?

ROCHEFORT. — Où je serai président de la République ?

GAMBETTA. — Où je le serai, moi aussi ?

LA SIBYLLE. — Où vous serez tous... (La Sibylle disparaît.)

LUDOVIC HALÉVY. — Je ne comprends pas.

DAUDET. — Vous n'avez pas de talent, vous !

L. HALÉVY. — Ni vous non plus !

ZOLA. — Parbleu !...

UNE PARISIENNE (dans son salon). — M. Dumas a raison : dans les lettres, on ne se nourrit pas, on se mange !

LOUISE MICHEL (à Grévin). — Je vous dis que si Garibaldi n'est pas ici demain, je m'en vais.

MARIE FERRÉ. — Moi aussi.

MOUNET-SULLY. — Où est Coquelin ?

DELAUNAY. — Là...

SAMARY. — Je ne le vois pas.

COQUELIN (du haut de la trilune). — Ne m'interrompez pas...

FRANCISQUE SARCEY. — De l'esprit... des femmes superbes... Je raconterai tout cela à About.

CLÉMENCEAU. — Comme M^{me} Louise a bon air !...

LOUISE MICHEL. — Taisez-vous, monsieur... Vous n'étiez pas à Nouméa !

WEISS. — S'ils pouvaient se dévorer !

LOUISE MICHEL. — Faudra-t-il donc percer un tunnel pour aller chercher Garibaldi ?

M^{lle} DE LESSEPS (à son papa). — Cette dame ne sait pas la géographie. (Haut.) Caprera est une île, madame.

LOUISE MICHEL. — J'ai appris la géographie à mes dépens, mademoiselle.

GOUNOD (assis devant un piano et préludant). — Un peu de musique, ça les calmera.

LOUISE MICHEL (à Bou-Amema). — Hé ! le vieux, là bas !... Chantez-nous quelque chose?..

BOU-AMEMA. — Le désert... La guerre sainte La croisade...

GRÉVIN (à Bou-Amema). — Monsieur Amema, je vous ai déjà prié...

SARAH BERNHARDT. — Damala ne vient pas... Il ne vient pas !...

LE PRINCE DE GALLES. — Je ne quitte plus Paris... Je m'ennuyais chez M^{me} Tussaud...

(Passe un convoi funèbre de chartreux. — Sellier chante un *De Profundis* avec Mlle Salla).

PREMIER CHARTREUX. — Frère, il faut mourir !...

VICTOR HUGO. — La mort est aussi un réveil !...

DEUXIÈME CHARTREUX. — Frères, il faut mourir !...

M. GRÉVY. — Je crois, messieurs, que vous me demandez de faire grâce ?

LE CONDAMNÉ A MORT. — Oui !.. Oui!..

LACHAUD (au condamné). — Qu'est-ce que cela vous fait?... Nous soulevons un vice de forme... Je plaiderai encore pour vous...

DAUBRAY (à Théo). — Ne me regarde pas comme cela... Tu me troubles... (Imitant la voix de Taillade.) Ta beauté... ton sourire... ton regard...

(On entend un roulement de tambour).

LE GÉNÉRAL DE GALLIFFET. — Tambour, vous aurez de mes nouvelles !

JUDIC. — Mon général, je vous demande grâce pour lui... Il y a si longtemps...

LOUISE MICHEL. — Tambour, battez le rappel !..

LE GÉNÉRAL DE GALLIFFET (au tambour). — Un mois de prison!..

LOUISE MICHEL (au tambour). — Tu es affligé, moi, je te nomme mon frère.

DETAILLE. — Je vous représenterai à cheval, fantassin.

SARAH BERNHARDT. — Je ferai votre buste.

JUDIC. — Je vous chanterai la *Rose d'amour*, de Léon Vasseur : (Fredonnant).

Lorsque Lise portait une rose au corsage...

COQUELIN cadet. — Vous aurez un monologue.

LE BEY DE TUNIS. — Je te signerai un traité.

GRÉVIN. — Et moi, messieurs et mesdames, je vous flanque tous à la porte, si vous ne restez pas tranquilles.

BISMARCK (sombre). — Et pendant qu'ils s'amusement, nous fondons des canons Krupp...

LE GÉNÉRAL SKOBELEFF. — Silence !...

ZOLA (à Magnard). — Est-ce que vous ne préféreriez pas un roman de Daudet à celui que j'ai l'intention de vous offrir ?

MAGNARD. — N'offrez pas, mon cher Zola !

BOU-AMEMA. — La poudre va parler...

BRISSON (agitant la sonnette). Monsieur Amema, je vous rappelle à l'ordre...

Tous. — La censure !... La censure !...

∴

A ce moment, les personnages sont pris de terreur : tout devient double dans la salle — et les sosies ont en face d'eux des êtres réels. Il y a

deux Bismarck, deux Théo, deux condamnés à mort. Des colloques s'engagent entre les deux êtres semblables et l'on dirait que les voix qui se répondent ne sortent que d'une seule et même poitrine. Chose étrange et horrible en même temps, *l'autre* — le nouveau venu — qui se meut dans un espace que la ligne géométrique ne saurait délimiter, conserve l'expression de physionomie, le geste, l'attitude, le sourire de son interlocuteur.

Et parlant à *l'autre*, le sosie veut savoir s'il n'est pas le jouet d'une hallucination : les étoffes qu'il touche sont bien pareilles à celles dont il est revêtu ; c'est bien la chair dont il sent le contact...

Paraît la Sibylle de Chéops.

LA SIBYLLE. — Vous tous qui êtes ici de par la moi fatidique de la célébrité, salut !...

SAMARY. — J'ai peur !...

SARAH BERNHARDT. — Faible femme !..

LA SIBYLLE. — Poètes, orateurs, hommes de guerre, politiques, artistes, savants, qui vivez encore et qui, par conséquent, êtes soumis aux erreurs de l'humaine nature, en créant d'autres vous-mêmes faits à votre image et en vous mettant en leur présence, j'ai voulu que vous

puissiez dire à votre sosie : « O toi qui es immuable, toi qui ne peux ni te tromper, ni mentir, ni prendre devant les profanes une autre attitude que celle qui t'a été imposée, donne-moi le secret de ta force... Fais que jusqu'au jour où la mort m'aura couché sous la froide pierre, je professe ton mépris et pour les louanges et pour les railleries... Homme d'étoffe et de cire, inspire-moi le dédain des succès faciles et le courage nécessaire aux grands labeurs ; éloigne de mon esprit les mauvais désirs et les mauvais rêves. Aux heures des défaillances, je reviendrai devant ton image et le souvenir des triomphes passés me rendra plus hardi et plus fraternel !... »

Et ayant dit, la Sibylle se tourna vers le condamné à mort :

— Si je t'ai appelé et si j'appelle encore des hommes semblables à toi, c'est pour que la vue du criminel et du châtement inspire une saine horreur à la foule qui passe.

Et la Sibylle ayant disparu, Victor Hugo parla ainsi :

— Nous, les vivants, nous avons le devoir de mériter l'honneur qui nous est rendu... Le corps est éternel... Le jour viendra...

COQUELIN cadet. — On y voit, mon cher maître !

∴

PREMIER BALAYEUR. — Té, ils n'ont pas remué !...

DEUXIÈME BALAYEUR. — Allons, enlevons les housses !...

VIII

QUESTIONS SCIENTIFIQUES

A la Salpêtrière. — Choléra et Baccara. — Hypnotisme et Suggestion.

A LA SALPÊTRIÈRE

L'autre jour, le professeur X^{***}, l'un des plus illustres médecins de Paris, m'adressait une invitation pour une séance privée à la *Salpêtrière*.

« Cher monsieur, m'écrivait-il, si vous parlez
» de mes travaux, je vous serai obligé de ne
» pas me nommer... »

Je respecte, à mon grand regret, le désir du docteur.

*
*

Nous traversons un bâtiment adossé au grand amphithéâtre, et nous entrons dans une large salle blanchie à la chaux, au parquet revêtu de stuc. Ça et là, sur des tabourets de cuir fauve, supportés eux-mêmes par des tréteaux allongés, des hommes et des femmes sont assis. On parle doucement.

— Ce sont des conspirateurs ?

Pas du tout !

De temps à autre, le professeur X*** se promène derrière la « Compagnie ». Alors, une phrase commencée s'arrête brusquement, un geste qui pouvait être beau ne se termine pas ; une grimace contracte les lèvres d'une grosse maman, tandis que la tête d'une charmante jeune fille se hérissé, pareille à une pelotte d'aiguilles d'or ; plus loin, un vieillard pousse un petit cri étouffé ; là-bas, une dame anglaise tend la bouche à une fraîcheur qui passe.

Pif ! Pan ! Pan ! Pan ! Pan !... Et allez donc !...

Une fusillade crépite. Et des épaules des femmes, et des poitrines des jeunes filles, et des jambes des hommes, et des bras, et des vi-

sages et de tous les corps, jaillissent des flammes, de bleus éclairs : On dirait du ballet de la *Farandole*, si les danseuses de l'Opéra faisaient feu de toutes parts. Les dames du ballet ne portent la lumière que dans leurs chevelures et les méchants affirment que les vieux de l'orchestre sont suffisamment allumés comme cela. Donc, prière à l'Académie nationale de musique de ne pas emprunter les éprouvettes de la Salpêtrière : les flammes du front, la couleur des maillots et le reste excitent assez gentiment la sensualité des vieillards faiseurs de sucre. Le feu partout?... Mais il faudrait enchaîner les habitués des fauteuils!... Ah ! n'enchaînons personne !

Le docteur X*** recommence la manœuvre, et quand la fusillade s'est tout à fait calmée, je prends l'attitude du Monsieur qui ne sait rien et qui voudrait savoir.

Le professeur s'exécute gracieusement :

— Vous êtes ici, mon cher monsieur, dans l'ancre de l'électrothérapie. Cette machine que vous avez sous les yeux et dont la roue de verre tourne et ronfle entre deux coussinets, n'est autre que le vieil appareil électrique. Au lycée, on vous en a montré les manifestations enfan-

tines, les jours de beau temps et de grand soleil, car, par l'humidité et la pluie, les expériences rataient assez généralement, n'est-ce pas ?

— Nous rations presque toujours, docteur.

— Eh bien, ici, rien de semblable n'est à craindre. Grâce à la cage de verre qui enveloppe les rouages et au charbon constamment allumé, notre machine dont la force est engendrée par une pile électrique, produit un courant d'une constance parfaite et d'une durée indéfinie. Nos malades, par les tabourets isolants à pieds de verre sur lesquels ils se reposent, sont en communication avec l'un des pôles de la machine. Toutes ces personnes reçoivent un énergique courant électrique qui tend à s'échapper comme par des paratonnerres de toutes les parties saillantes du corps.

— Voyez!...

Et promenant sa pointe métallique sur la barbe blanche d'un vieillard, le docteur X*** fit de ce visage d'homme un hérisson tout blanc. Puis, il arracha des yeux d'une jeune femme une aigrette d'un bleu lumineux si fine et si belle dans sa couleur de saphir, que jamais princesse n'en portera de pareille. Une horizontale serait très embarrassée pour faire de l'ar-

gent avec des bijoux de cette provenance : juste le temps de l'estimation, et il n'y a plus rien ! Les flammes électriques seront « les lapins » du xx^e siècle !

Le docteur reprit la parole :

— Il y a plus de cent ans que des médecins ont essayé d'utiliser la foudre en miniature et de l'appliquer à la guérison des maux de l'humanité. L'imperfection des appareils qu'on possédait alors, l'absence complète de moteurs pratiques et l'irrégularité des courants produits entraînant l'inconstance des effets, contraignirent bientôt nos devanciers à s'arrêter en chemin. Nous allons continuer le voyage. L'électrothérapie rencontre à ses débuts, ou plutôt à sa résurrection, les mêmes obstacles qui ont retardé la marche de l'hydrothérapie triomphante, à cette heure. Nous vaincrons, n'en doutez pas !

Le professeur X*** me fit passer en revue son installation complète et son laboratoire ; il m'énuméra les maladies justiciables d'un traitement électrique, le diabète et l'anémie nerveuse, etc., etc. N'allons pas plus loin, de crainte d'effrayer le lecteur bien portant.

..

Nous nous arrê tâmes devant une jeune fille de dix-huit ans, au minois chiffonné et à l'allure inquiète. Le docteur se mit à sourire et je pensais qu'il m'avait gardé un morceau pour la bonne bouche.

— Je ne me trompais pas.

— Mademoiselle, dit-il, est une agoraphobe.

— Plait-il ?

— Une agoraphobe... A-GO-RA-PHO-BE...

Les personnes qui ne connaissent pas le jardin des racines grecques, ont le droit d'ajouter une lettre au mot et de traduire ANGORAPHOBE : *Chatte enragée*. Ce qui ne serait pas absolument exact. AGORAPHOBIE veut dire *horreur de la place publique*.

— Docteur, je vous écoute.

— L'agoraphobie est une maladie tout nouvellement classée qui vous intéressera certainement par sa singularité et par l'essentialité de la cause qui l'engendre : la grande ville. De même que le chien hydrophobe a horreur de l'eau, de même, mademoiselle, — pardon pour la comparaison — fuit avec terreur la rue parisienne

et notamment le faubourg Montmartre. Au premier pas que la malade fait dehors, les tramways, les omnibus et les voitures s'avancent sur elle, avec la rapidité de trains lancés à toute vapeur ; les maisons dansent une sarabande ; le trottoir s'effondre. Mademoiselle est prise d'un tremblement nerveux, jusqu'à ce qu'éperdue, malgré son intelligence qui lui démontre l'inanité de ses hallucinations, elle se précipite en avant, au risque d'être broyée vive.

Mademoiselle n'est nullement folle ; elle sait qu'elle est malade, qu'elle est agoraphobe : nous la guérirons !

— Les Parisiens atteints de ce mal sont-ils nombreux ?

— La statistique compte deux mille malades, à des degrés différents...

Ah ! vraiment, cette fin de siècle est admirable. On invente, on invente, on invente... même des maladies !

CHOLÉRA ET BACCARA

Ils sont, tous les deux, sporadiques ou asiatiques.

Le choléra sporadique est le bobo dont on parle dans la chanson :

C'est le veau et la salade
Qui ont fait mal à cet enfant ! (Bis)

Le baccara sporadique est le jeu innocent des familles où des haricots remplacent les jetons, où les vieilles tantes sont tricheuses, et où les pensionnaires empruntent quatre sous à leurs cousins. Au baccara sporadique, un malheureux lycéen en vacances peut s'alléger d'une pièce de six francs, mais le potache malin et amoureux prépare son mariage et son bacca... lauréat, en faisant du pied sous la table, avec l'amie de sa sœur. Les haricots ne sont jamais perdus : on les mange en carême.

Vivent les sporadiques !

∴

Quand les Asiatiques prennent la parole, le décor change brusquement.

Ces envahisseurs empoignent leur homme, le tordent, le meurtrissent, le vident, jusqu'à ce que la victime soit couchée là, ruinée ou morte, ou ce qui est autrement grave, avilie

pour toujours, comme le sieur P*** du cercle des Mirlitons.

Le choléra et le baccara asiatiques désolent les familles ; ils sont les fléaux, les dévorants de la société contemporaine. Tout autour d'eux, ils étendent les voiles du deuil. De préférence, ils s'abattent sur les êtres débiles et sur les natures impressionnables ; ils aiment les téméraires et les peureux, et ils redoutent les organisations à sang froid, solidement trempées et musclées.

La nuit, ils font leurs coups, en sourdine, dès que le vent a soulevé les miasmes et les pourritures, et que les microbes de la cupidité et de la paresse ont fait germer les passions inavouables, — des pourritures aussi.

Tous deux, ils se gagnent par la contagion. Les microbes de Toulon et de Marseille sont plus que suffisants pour empoisonner Paris, la France, l'Europe, toute la terre, et même Vénus, si le cœur lui en disait. Un vrai joueur a le souverain pouvoir d'entraîner à la table verte des milliers d'hommes. On devient joueur en regardant jouer les autres, les déchaînés. Le foyer pestilentiel du baccara asiatique ne connaît pas de limite, ni de remède, car il n'est pas

encore démontré que le tirage à cinq ou le « cassage » d'une banque-rasoir, — même pour les borgnes, même pour les manchots — soient des cordons sanitaires. Le chlore est impuissant à nettoyer les tripots, comme la mouche de M. le Préfet de police est impuissante à fermer les magasins de parfumerie de ces dames.

Le choléra asiatique est un audacieux gremlin à manteau couleur de muraille. Quand le sinistre voyageur arrive en Europe, nos médecins, — des braves — se rendent au-devant de lui, en criant : On ne passe pas ! Cette fois, le brigand a passé ; de Toulon, il est allé à Marseille. Viendra-t-il à Paris ?... S'il y vient, mieux que personne, nous sommes armés pour le recevoir. Paris est avec New-York la ville la plus saine qui existe sous le ciel bleu, trop bleu même, car une grande pluie balayant les odeurs bien évaporées depuis la mort de Louis Veuillot, serait la bienvenue. Oui, tout fait espérer, réellement espérer et croire que l'Asiatique aura une muselière, s'il se permet d'essayer ses farces parmi nous. Du reste, le choléra est

vieux et affaibli. Né dans l'Inde, en 1807, l'Asiatique n'a plus les épouvantables colères de la virilité ; il tremblote. Ce vieillard a toujours l'haleine fétide, mais il ne tue plus les mouches à quinze pas, comme dans sa désolante jeunesse de 1832. Le microbe devient ange.

Les frères Choléra ne prennent jamais en traitres. On sait qu'ils affectionnent les maisons infectes et les ruelles puantes : la science s'accorde à reconnaître que si Toulon était une ville propre et salubre, le visiteur eût plié bagages, en moins de quelques matinées. C'est là un enseignement terrible dont profitent les Parisiens et les Parisiennes qui, depuis hier matin, se frictionnent, s'épongent, à échine que veux-tu.

Il n'y a pas d'erreur. Les malades disent : « J'ai le choléra ! » non pas qu'ils se vantent, mais par désir d'être soulagés, soignés, bichonnés, guéris. Amenez-moi donc un joueur incorrigible assez loyal pour crier : « J'ai le baccara !... » Jamais de la vie ! Les joueurs savent que leur mal est incurable.

Tous les mortels tiennent à vivre, même ceux dont l'existence est une longue douleur, une vallée de larmes, ainsi que le chantent les

curés. Aux heures de crise, lorsqu'une guerre est prochaine ou qu'une épidémie sonne un glas funèbre, le peuple se recueille. Il semble, — au milieu des désastres, des cercueils, des épouvantements, — que les haines s'apaisent et que les amitiés débordent. Alors, la solidarité humaine n'est pas un vain mot. Vous ne trouverez pas à Paris un médecin qui refuse les secours de la science à un cholérique ; vous ne trouverez pas une femme, un mari, une mère, un camarade, une épouse, une maîtresse, dignes de ces noms, qui abandonnent les leurs, en danger de mort.

S'il venait, l'Asiatique, on verrait bien que je traduis les sentiments de la population parisienne.

∴

Si les guerres et les épidémies font naître et grandir les vaillances et les sacrifices, le jeu inspire les lâchetés et les crimes.

Le baccara est un jésuite vêtu d'un drap de billard, ami des lumières discrètes, et parfois, des enfilades, dans les ombres.

L'autre nuit, pendant que le cercle des Mirli-

tons expulsait le sieur P** (un amateur de la Poucette), les agents de police opéraient une descente, de l'autre côté de l'eau. Des étudiants, de tout jeunes hommes, presque des enfants, se laissaient voler par des filles qui n'étaient ni leurs tantes, ni leurs cousines. La table verte regardait tourner les pieds, mais les pieds tournaient pour le mauvais motif. Les enjeux du quartier latin valaient mieux que les haricots du sporadique des familles. On a encore parlé d'un autre tripot de femmes installé sur un grand boulevard : une maison bourgeoise avec des banquiers à tout faire.

La science qui marche, et rondement, doit arriver à chasser le choléra ; le microbe du baccara est immortel !

HYPNOTISME ET SUGGESTION

Cette fois, ce ne sont plus les Donato et les Cumberland qui ont la parole : des médecins, des professeurs viennent affirmer le résultat de leurs observations.

Les académies de médecine de Paris, de Londres et de Berlin sont restées longtemps hési-

lantes, — je ne dis pas incroyables; mais il se confirme aujourd'hui, après le congrès scientifique de Blois, que des rapports sur la suggestion seront examinés, discutés, et peut-être approuvés dans les séances prochaines.

Quelques journaux de Paris ont publié les comptes rendus des expériences relatées dans les livres; et puis, l'affaire en est restée là. Aujourd'hui un grand mouvement se prépare.

Médecins et magistrats se sont rendus à l'évidence. Pour eux, à la Salpêtrière, les expérimentateurs ont écarté toute la fantasmagorie du décor, un magistrat, — un juge d'instruction, s'il vous plaît — s'est écrié qu'il n'y avait plus de justice!

Ce jour-là, l'hypnotiseur, M. Paul Boca, un ancien élève de l'école Polytechnique, avait mis une malade en état de somnambulisme. Il imagina de faire comparaître un de ses amis, de l'accuser d'un crime réel, conté, le matin même, par les journaux.

Il retraçait la scène de l'assassinat; il montrait l'individu frappant le passant avec un couteau.

La femme réveillée, le juge s'approche.

L'hypnotisée reste là, sans trouble apparent.

Le magistrat ordonne :

— Levez la main... Vous jurez de dire toute la vérité?

— Je le jure...

Et la femme raconte le crime réel, sans omettre un détail, et elle désigne le coupable.

M. Paul Boca renouvelle l'expérience sur trois sujets nouveaux et les trois sujets confirment, sous la foi du serment, ce que vient de dire la première hypnotisée.

..

Maintenant, c'est une femme à laquelle l'expérimentateur présente une serviette roulée, en lui disant :

— Prenez ce poignard... Demain, à cinq heures, vous tuerez la pensionnaire du lit n° 54!

On réveille le sujet.

La femme regarde l'assistance, fort tranquillement. Elle dîne, elle dort, elle déjeune, elle se promène; et, le lendemain soir, à cinq heures, elle s'arme de la serviette et elle frappe, sans hésiter, le n° 24.

Puis, c'est un jeune homme auquel on ordonne :

Dans huit jours, à midi, vous monterez dans votre chambre, située au quatrième étage, et vous vous jetterez par la fenêtre.

Heureusement, l'hypnotiseur veillait. On a eu toutes les peines du monde à empêcher le sujet d'exécuter l'ordre, à l'heure dite.

..

Les phénomènes de la « suggestion » ne datent pas d'hier. Déjà, en 1815, l'abbé Faria, d'origine portugaise, donnait des séances à Paris. L'abbé endormait les sujets et les mettait ordinairement en état de somnambulisme. On cria que l'abbé était un charlatan; et c'est peut-être à sa robe que le prêtre dut de ne pas être enfermé chez les fous, ainsi qu'il advint à Fulton, lorsque celui-ci voulait essayer les premiers bateaux à vapeur, sur la Seine.

Faria avait cependant créé la doctrine de la suggestion.

Il faut signaler ensuite les tentatives du général Noizet, qui eurent lieu en 1820; les expériences faites en 1841 par James Braid, chirurgien à Manchester; les intéressantes commu-

nications de M. Azam et de M. Préterre. (1852-1859.)

De nos jours, les exemples sont si nombreux, si étranges, qu'un volume ne suffirait pas pour les enregistrer.

Les expérimentateurs se nomment: Charcot, Brown-Séguard, Luys, Bernheim, Berger, Carpenter, Heidenhain, Ch. Richet, Liébault, Dumontpallier.

Des noms retentissants, des personnalités éclatantes.

..

Une observation de M. Ch. Richet :

Cl*** est remarquable par la facilité avec laquelle on détermine chez lui des hallucinations ou des actes, après le réveil.

A peine endormi, je lui suggère qu'à son réveil, et je ne le réveille qu'une heure après, il verra son portrait sur le tableau noir.

Le tableau noir n'existe pas plus que le portrait. Cl*** voit le tableau noir et il trouve son portrait ressemblant.

Je lui dis : « Tu as six ans, tu es un enfant, va jouer avec les gamins », le voilà qui se lève,

saute, et fait le geste de tirer des boules...

Je lui dis : « Vous êtes une jeune fille. » Il baisse la tête modestement, ouvre un tiroir, en tire une serviette, fait semblant de coudre.

Je lui dis : « Vous êtes général à la tête de votre armée. » Il se redresse, s'écrie : En avant ! balance son corps, comme s'il était à cheval. Je lui dis : « Vous êtes un brave et saint curé. » Il prend un air illuminé, regarde le ciel, marche en long et en large, lisant son bréviaire.

Je le transforme en animal : « Vous êtes un chien. » Il se met à quatre pattes, aboie, fait mine de mordre, et ne quitte cette posture que quand je lui ai rendu le sentiment de sa vraie personnalité, ou que je lui en ai donné une autre.

Je lui dis : « Vous êtes avocat, vous avez la parole très facile, vous êtes très éloquent. Voici l'accusé devant vous. Défendez-le. Vous êtes au tribunal. » Il se place debout, lève les bras et commence : « Le condamné que je dois défendre... » Le reste ne vient pas, il balbutie, s'arrête honteux ; sa tête tombe, il s'endort comme épuisé par l'impossibilité de continuer ce rôle.

M. Bernheim, professeur à la Faculté de médecine de Nancy, suggère au nommé S*** qu'à

son réveil, il verra derrière lui, sur un meuble, une cuiller en argent et qu'il la mettra dans sa poche. La première expérience ne réussit pas. Le docteur fait la suggestion plus impérieusement : « Vous mettrez la cuiller dans votre poche ; vous ne pourrez pas faire autrement ! » A son réveil, S*** voit la cuiller, hésite un instant, puis dit : « Ma foi, tant pis ! » Et il met la cuiller dans sa poche !

A une jeune fille hystérique, le professeur Bernheim ordonne de voler, après son réveil, le verre d'une lampe. Une fois éveillée, la jeune fille se dirige vers la table, semble confuse de voir tous les regards se porter sur elle, puis, elle avance la main et enlève l'objet qu'elle ne consent à restituer que lorsqu'elle est sortie de la salle.

A Mme L***, le docteur fait voir au réveil le portrait de son mari ; elle le voit et continue à à le voir encore le lendemain, au bout de vingt-quatre heures, sachant que le portrait n'existe pas. Un autre jour, M. Bernheim dit à cette même dame : « A votre réveil, vous verrez assise sur cette chaise, Mme E*** » (c'était Mme R*** qui occupait la chaise). Réveillée, Mme L*** voit Mme E*** et parle à la personne supposée.

Après dix minutes de conversation, le docteur dit : « Mais vous vous trompez, ce n'est pas Mme E***, c'est Mme R*** qui est devant vous ! » Elle est convaincue alors que c'est Mme R***, sait que c'est une illusion sensorielle, et cependant ne peut s'y dérober.

..

En présence de tels événements, que devient le libre arbitre ?

C'est ce que nous nous demandions, l'autre matin, entre gens qui ont la prétention d'avoir au moins le sens commun. La réunion comprenait des médecins, des magistrats, des sénateurs, des députés, des ingénieurs, des officiers, des avocats, des négociants, des hommes de lettres, des artistes : l'étonnement a été le même pour tous.

Où allons-nous ?

Car, enfin, nous ne serons plus que des machines à faire mouvoir, sans but, sans responsabilité, si les hypnotiseurs nous suggèrent des idées, des *commandements* de vol, d'adultère, de meurtre, de viol, de suicide et d'incendie.

La puissance mystérieuse est d'autant plus

terrible que le premier individu venu — femme ou homme — peut se révéler, demain, hypnotiseur très distingué. Ils mentent comme des arracheurs de gencives, ceux d'entre les expérimentateurs qui prétendent qu'ils ont du fluide à en revendre, et qu'ils jouissent d'un privilège spécial, soit par la finesse de leur toucher, soit par la fascination de leur regard.

Cette force est pour tous.

— Vous pouvez m'endormir, madame.

— Je puis vous endormir, monsieur.

— Mademoiselle, vous pouvez, dans notre sommeil, nous suggérer les pensées les plus folles et les désirs les plus généreux.

Hypnotisons-nous les uns les autres !...

Voyez-vous d'ici une société d'hommes et de femmes, tous hypnotisés, dont les paroles et les actes seraient prévus et ordonnés d'avance?...

Quel champ nouveau pour le roman, et peut-être un jour pour le théâtre, que l'étude réelle de ces pantins agissant d'après des ordres nettement établis, d'après des programmes collés aux murs?...

Et la justice?... Plus de justice, c'est presque la conclusion de M. Jules Liégeois, professeur

à la Faculté de droit de Nancy, qui, dans un mémoire remarquable lu à l'Académie des sciences morales et politiques, a étudié la suggestion dans ses rapports avec le droit civil et le droit criminel.

*
**

Eh bien, quoi?...

Il ne faut pas croire, sans voir. Voyez donc!...

Peu à peu, il sera facile à tout le monde de constater ou même de provoquer ces phénomènes inexplicables.

Le mieux alors sera, pour chacun, de ne pas *s'emballer*, de continuer la route, avec dans le cerveau cette croyance que l'outillage humain est une admirable chose et que le désir de savoir vaut, tout seul, la peine que l'on vive.

IX

QUESTIONS LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES

Le roman français devant l'Allemagne. — Un écrivain poursuivi. — Conversation avec un magistrat — Les agents des mœurs. — A S. M. la reine Marguerite.

LE ROMAN FRANÇAIS DEVANT L'ALLEMAGNE

A Monsieur Francisque Sarcey,

Monsieur,

La critique d'un maître bienveillant et autorisé tel que vous est toujours accueillie avec gratitude par le jeune écrivain auquel vous l'adressez. Mais, tout en vous remerciant des analyses profondes et savantes de : *la Bonne à tout faire*, que vous venez de publier dans la *Nouvelle Revue* et dans le journal : *La France*, je proteste contre la philosophie spéciale, et, à mon

sens, inexacte, que vous avez tirée de ce livre.

Désireux d'élever en la généralisant la libre discussion, j'ai laissé un intervalle entre l'attaque et la défense ; sur mon propre terrain, j'aurai le bon goût d'oublier l'auteur et l'œuvre elle-même, dans la revendication des droits imprescriptibles et absolus de l'homme de lettres. « Les Allemands, dites-vous, s'emparent des romans où nos écrivains affichent la prétention de peindre nos mœurs, et ils ne manquent pas de s'écrier : « Vous voyez bien ! Nous ne le leur faisons pas dire ! Quelle corruption !. . . Toutes les femmes sont des riens du tout ; tous les hommes des misérables !... »

Vous ajoutez :

« ... Ils se couvrent la face de leurs doigts écartés et ils répètent, en se l'appliquant, le mot du pharisien qui remerciait Dieu de ne pas l'avoir fait semblable à quelqu'un de ceux-là... » Toutes ces réflexions me sont montées à l'esprit comme je lisais un roman paru d'hier, chez Dentu, la *Bonne à tout faire*, de M. Dubut de Laforest, et en sous-titre : « Roman parisien... »

Vous allez presque jusqu'à faire entendre qu'une histoire de nos mœurs mauvaises est entre les mains de MM. les Allemands aussi

précieuse que le serait la description d'un nouveau fusil ou la théorie d'un canon nouveau !

Alors, monsieur, vous pensez que les Prussiens qui entrent chez nous, toutes portes ouvertes, qui visitent nos provinces et notre capitale, assistent aux séances du Parlement, suivent nos manœuvres militaires, se grisent dans nos brasseries et font la cour à nos filles comme nous faisons la cour à leurs femmes, — vous pensez que les Prussiens sont assez niais pour ne pas observer le milieu qu'ils aident à corrompre ? Et quand bien même nous leur dévoilerions nos misères intimes, en seraient-ils plus forts ?

Ce n'est pas le souci de la santé morale des Germains qui vous importune et j'ai la conviction que vous, lettré et bon patriote, vous briseriez les sourdines et chercheriez le piment vengeur, si nos livres présentaient un réel danger ; si, en un mot, nous avions l'espérance de terrasser l'ennemi, à la manière des marchands de l'Afrique centrale, — en offrant le poison de la luxure, au lieu du poison de l'alcool.

Malheureusement, il n'en est rien : les Allemands sont éduqués.

Je veux admettre qu'à l'encontre des écrivains

étrangers, de ces friands révélateurs des hontes de leur patrie, les écrivains français s'interdisent désormais le domaine du vice et se contentent d'exalter les vertus de leurs concitoyens, la fidélité des femmes, l'honneur des maris, l'amour du loto. S'ensuivra-t-il qu'on les croira sur parole? Les étrangers ornés des scandales de Londres, des scandales de Berlin, des scandales de toute la terre, s'imagineront-ils pour cela que Lutèce est devenue tout d'un coup une sorte de paradis terrestre — avant le grand scandale de la pomme d'Ève?

Pour provoquer cette bienheureuse illusion, il faudrait supprimer d'abord la *Gazette des Tribunaux*, la chambre des réalités où nous puisons nos documents, la véritable « chambre des horreurs » ; il faudrait ensuite placer un bandeau sur les yeux des Allemands et des Anglais, de passage à Paris. Avec cette réjouissance de Colin-Maillard, nous serions tous de petits saints, à la condition encore de nous taire!

En somme, monsieur, nous promenons le fer rouge sur les plaies sociales, non pas seulement de la France, mais de l'humanité, et les droits éternels de la pensée nous permettent de continuer notre œuvre, indifférents aux sarcas-

mes des pharisiens de tous les pays. Nous avons un devoir que je vais résumer par ces lignes très simples : S'il advient que l'on crée au palais de Versailles une école d'apprentis-littérateurs, je forme le vœu qu'on impose aux jeunes romanciers un serment nécessaire à la rédemption de notre art, le serment que le magistrat demande au témoin : « Historiens de mœurs, vous jurez de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité?.. »

UN ÉCRIVAIN POURSUIVI. — CONVERSATION AVEC
UN MAGISTRAT. — LES AGENTS DES MOEURS.

M. Paul Bonnetain, l'auteur de *Charlot s'amuse*, va comparaître devant le jury de la Seine.

L'instruction de cette affaire a duré vingt-quatre mois, — seulement.

Il y a deux ans, en effet, que le livre à l'index de notre confrère a paru, en Belgique, chez l'éditeur Kistemaekers.

Depuis deux ans, il s'est passé bien des choses pour tout le monde, notamment pour l'accusé, qui, de retour du Tonkin, a reçu la citation à laquelle il était vraiment en droit de ne plus s'attendre.

Après *Charlot s'amuse*, — une œuvre de début, je crois, — M. Bonnetain écrivit un volume de nouvelles intitulé : *Une femme à bord*, qui, au point de vue littéraire, est infiniment supérieur à l'ouvrage réputé immoral. La comparaison n'est même pas possible entre ces deux livres, dont le second marque une rude étape dans la carrière du jeune romancier.

Mais la magistrature de France n'a pas à jouer les Sainte-Beuve ; le métier de critique ne saurait la tenter. Pour le quart d'heure, son rôle se résume à réprimer les outrages à la morale publique, à corriger les mœurs, *sans rire* : en quoi la magistrature diffère du théâtre qui châtie RIDENDO.

D'ordinaire, les magistrats se contentent de punir les individus dont les actes immoraux sont visibles, tangibles et nuisibles ; témoins, l'histoire du comte de Germiny et l'aventure d'hier du boulevard Rochechouart, où une femelle éveillait ostensiblement, par des tableaux en chair et en os, les appétits de quelques vieux messieurs, postés derrière les lucarnes d'un mur.

En ces occurrences, la justice frappe ferme, elle a raison.

Tout autre est l'accident, lorsqu'il advient qu'une poursuite est dirigée contre un littérateur ; il semble alors qu'il est du devoir de tout écrivain de protester et de dire les motifs de sa protestation.

Charlot s'amuse est-il un livre immoral ?...

Il s'agit de savoir ce que l'on entend par immoralité écrite. L'outrage à la morale réside-t-il dans le sujet même ?...

S'il en est ainsi, la *Fille aux yeux d'Or*, de Balzac, — *Mlle de Maupin*, de Théophile Gautier, — *Monsieur Auguste*, de Méry (un *Charlot s'amuse* de l'ancien régime) ; — *Nana*, de M. Emile Zola, et vingt autres œuvres contemporaines, — sans compter les écrits de La Fontaine, de Voltaire, de Jean-Jacques, sans parler de l'antiquité, — doivent être brûlées, vives ou mortes.

Rien dans la loi ne dit qu'un livre incriminé sera indemne, si le livre est remarquable.

Dans l'espèce, le jury n'a pas à se demander si *Charlot s'amuse* lui plaît ou non ; — il n'a pas à s'interroger pour savoir si le volume est un chef-d'œuvre immortel ou un travail inférior.

M. Bonnetain n'eût-il pas été mieux inspiré,

en traitant une simple aventure galante?...

A-t-il eu tort de s'attaquer à la pathologie?...

L'excellent M. Delagrave, qui édite luxueusement les livres destinés aux distributions de prix, ne semble-t-il pas plus utile au redressement des mœurs que M. Kistemaekers avec ses volumes ordinaires?

Et si M. Delagrave est un retardataire, et si M. Kistemaekers va trop loin, qui donc occupe le juste milieu, parmi les éditeurs à la mode?...

Est-ce Dentu? Est-ce Calmann Lévy? Est-ce Charpentier? Est-ce Marpon? Est-ce Harvard, Rouveyre ou Ollendorff?...

Autant de questions que le jury, dans son ensemble, n'a même pas le droit d'examiner.

Le nom de l'éditeur, qu'il soit belge ou français, ne fait rien à l'affaire; la gloire de l'auteur ne saurait constituer un passeport.

Y a-t-il outrage à la morale publique?...

Tout est là!

Eh bien, depuis le procès fameux de *Madame Bovary*, la question devrait être résolue dans le sens de la négative? Il me semble inutile de remettre sous les yeux des lecteurs le jugement rendu le 7 février 1857, — en l'honneur de Gustave Flaubert, après le piètre réquisitoire de

M. l'avocat impérial, Ernest Pinard, et l'admirable plaidoirie de M^e Sénard. La sentence a été tant de fois commentée, à l'occasion de tous les procès de presse, qu'il faudrait aimer le *rdbachage*, pour en parler encore au mois d'octobre 1884.

Un livre peut toujours être dangereux, s'il frappe des imaginations qui ne sont pas armées contre lui; mais ce même livre restera toujours inoffensif pour la masse du public.

Lit qui veut lire, en somme. Dans les familles, les surveillants ne manquent pas.

Voilà ce que le parquet de la Seine aurait dû se dire, avant d'engager les poursuites; voilà ce que le jury a le devoir de décider, une dernière fois pour toutes, en acquittant l'auteur de l'ouvrage incriminé.

∴

Ah! comme ils nous empoignent autrement, les magistrats qui profitent de leurs observations de tous les jours, pour comprendre et juger la vie!

L'autre soir, à propos de la taxe du pain, l'un des juges du ressort de Paris (je regrette de

ne pouvoir le désigner plus clairement), nous contait la tristesse qu'il ressentait au souvenir d'un jugement que le Code l'avait forcé à rendre, dans la journée même.

La conversation roula, comme il suit :

LE MAGISTRAT. — Vous avez rencontré des malheureux, passé minuit, sur les grands boulevards ?

Nous. — Certainement.

LE MAGISTRAT. — Et vous avez vu ces pauvres diables qui dorment sur les bancs, ou par terre, aussi loin qu'ils peuvent des becs de gaz ?...

Nous. — Des vagabonds ?...

LE MAGISTRAT. — Vous parlez comme le Code... Tout individu qui a faim et qui marche à l'aventure, est un vagabond... J'applique le texte de la loi et je m'incline... Cependant, aujourd'hui, la loi m'a paru farouche...

Maintenant, c'est le président de la correctionnelle et le prévenu qui causent, d'après l'authentique récit du magistrat.

LE PRÉSIDENT. — Prévenu, les agents vous ont trouvé, à une heure du matin, en état de vagabondage, sur le boulevard des Capucines...

LE PRÉVENU. — Monsieur le président... je me promenais...

LE PRÉSIDENT. — Vous paraissiez ivre...

LE PRÉVENU. — Je n'avais rien mangé depuis quarante-huit heures... J'étais faible, très las...

LE PRÉSIDENT. — A un moment, vous avez heurté un kiosque ; vous avez cassé une vitre avec votre tête ?

LE PRÉVENU. — C'est vrai... Je n'y voyais plus... La terre s'en allait sous moi... Mon crâne pesait si fort !...

LE PRÉSIDENT. — Quels sont vos moyens d'existence ?

LE PRÉVENU. — Je suis ouvrier mécanicien... Je n'ai plus de travail...

LE PRÉSIDENT. — Enfin, vous reconnaissez avoir occasioné un dommage à autrui ?...

LE PRÉVENU. — C'est la faim !... On est bête, quand on n'a pas mangé, depuis deux jours !... Faites-moi mettre en prison, monsieur le président... je n'ai jamais été condamné ; mais, ça ne fait rien... En attendant, l'ouvrage reprendra...

— Les renseignements sur l'existence antérieure du prévenu étaient excellents, conclut le magistrat... Et nous avons été obligés de le condamner quand même !

La question sociale ? Oh ! la bonne blague !...

M. le préfet de police comprendra-t-il enfin la nécessité d'imposer un costume spécial aux agents des mœurs ?

L'aventure du Cours-la-Reine qui réjouit les lecteurs de la troisième page des journaux, ne demeurera pas isolée. Nous en verrons de belles, si M. le préfet ne se décide pas à agir.

En attendant mieux, le plat du jour ne manque pas de charme, ni d'imprévu.

Dans la soirée d'hier, un jeune homme, M. Emile V*** prend place sur un banc du Cours-la-Reine. M. Émile s'étend nonchalamment, à la clarté des astres, et il allume une cigarette.

Une voix demande :

— N'éteignez-pas !

Et un gros monsieur en redingote noire, sollicite du feu pour allumer son cigare.

Émile offre poliment son allumette.

Le gros monsieur se confond en remerciements.

— La belle soirée !... On se croirait à Venise ! Il y a dans l'air comme un bruit d'harmonie !

Émile se trouve gêné ; le monsieur va un peu trop loin...

Le jeune homme se lève pour fuir, lorsque deux hommes sortent du massif où ils se trouvaient cachés :

— Au nom de la loi, nous vous arrêtons ! crie le premier individu.

— Nous sommes les agents des mœurs ! ajoute le second.

On se croirait à l'Opéra-Comique, tant le décor naturel semble respectueux de la tradition : ici, un arbre ; plus loin, un banc. On applaudit les chanteurs.

Le gros monsieur éclate en sanglots. Il a de la famille... C'est le déshonneur !... Ah ! si sa femme savait ça !...

Il offre sa montre et ses bagues, en échange de sa liberté.

Les agents sont, eux aussi, pères de familles ; — ils se laissent fléchir et acceptent en même temps la montre et la bourse assez rondelette du jeune Émile.

Émile V*** rentre chez lui, désolé ; puis, il a la fantaisie de revenir sur ses pas.

Alors, il voit de loin les deux agents et le gros monsieur qui s'en vont, bras dessus, bras dessous, en chantant un chœur final, avec des mouvements de bras, comme de vieux amis.

Émile court; mais les trois individus courent plus vite; et il ne reste plus au bon jeune homme qu'à aller conter sa mésaventure à M. Beynaguet, commissaire de police du quartier, — ce que M. Émile a dû faire, ce matin même, en pleurant sa bourse, qui peut-être est sa vie!

Or donc, puisque l'uniforme tarde à venir, ne se trouvera-t-il personne, pour corriger ces immondes farceurs?

A SA MAJESTÉ LA REINE MARGUERITE

Madame,

Les journaux de France donnent un admirable exemple de solidarité en défendant la cause du rédacteur du *Journal de Rome*, de cet écrivain français que l'on torture, depuis plusieurs semaines, dans les prisons d'Italie. Et le mot « torture », je l'emploie, en connaissance de cause, car les lettres qui nous sont venues de la Ville, ainsi que disaient les Romains d'autrefois, ne laissent aucun doute sur la gravité des événements qui s'accomplissent en votre royaume.

Si les correspondances de la dernière heure constatent que, grâce aux démarches de

M. Mancini, des améliorations ont été apportées au régime souffert par M. Henri des Houx, il n'en est pas moins vrai, Madame, que l'on refuse encore au prisonnier des *Carceri nuove* la permission d'écrire et même celle de lire — pour se distraire. Mais, savez-vous ces choses, ces effroyables réalités? On a empoigné le journaliste, on lui a lié les mains, comme s'il se fût agi du dernier des malfaiteurs; on l'a jeté dans une cellule glacée dont la paille humide n'est plus une métaphore; on ne lui accordait qu'un seul repas par jour; on lui interdisait l'usage de la poudre insecticide, sous le beau prétexte qu'il aurait pu s'empoisonner! Le prisonnier luttait à la fois contre la vermine et contre la faim: il ne mangeait pas et les bêtes le mangeaient! Sujet de comédie où les Tabarins de vos théâtres puisaient des effets surprenants à faire pâmer le public ami des farces lugubres!

M. des Houx a obtenu enfin une chambre moins froide et moins sombre, avec le droit de se nourrir conformément à son appétit. Le Français, paraît-il, est mieux traité que le gérant responsable du *Journal de Rome*, un italien, celui-ci, — un homme tout de même, n'est-ce pas? — qui préfère rester malade au fond d'un

cachot que de monter à l'infirmerie, préférence assez peu flatteuse pour les infirmeries des prisons italiennes.

Maintenant, Madame, [que le directeur des *Carceri nuove* ne refuse pas à notre compatriote le pain qui empêche de mourir, j'ai l'honneur de vous soumettre quelques observations au sujet de l'aliment cérébral qu'on lui défend toujours et sans lequel les écrivains ne vivent pas. Vous entendrez mon cri de pitié et de justice, vous l'entendrez, vous l'exaucerez !

Vous, la plus séduisante et la plus fine des Italiennes, vous, la lettrée, l'ennemie des hypocrisies et des fausses dévotions, vous qui riez des supplices que nos belles-mesdames s'infligent en temps de Carême ; vous qui regardez le Vatican, de toute la hauteur de votre fierté, allez-vous permettre qu'une barbarie vulgaire déshonore votre règne ? Qu'est donc devenue la princesse hautaine qui, pendant l'agonie du feu roi Victor-Emmanuel, disait à Pie IX : « Notre Saint-Père, je vous salue. Le roi se meurt, et, déjà, nos âmes sont en deuil !... Pas de politique, je vous en conjure ; la parole de paix, rien que la parole de paix ? » Et votre désir, Madame, votre ordre était si impérieux et si vibrant que

les combinaisons machiavéliques du Pontife s'arrêtèrent au seuil de la chambre mortuaire.

Vous n'êtes donc plus cette femme ?

O Reine, j'imagine qu'en vos heures de recueillement, un esprit aussi élevé que le vôtre ne se contente pas de se réjouir, à la pensée que les prisonniers politiques du royaume sont dévorés par les insectes des cachots, ou qu'ils meurent de faim, ou qu'ils deviennent fous, dans l'inactivité intellectuelle, — et, certes, d'autres chimères hantent votre imagination : vous portez un regard sur l'Europe et vous écoutez la menace grondante des peuples ; vous considérez les allées et venues des rois, les inquiétudes de votre voisin Léon XIII ; vous observez le Prince de Bismarck et ses ténébreux desseins ; vous entrevoyez l'aurore de la Russie, cette nation géante ; et puis, songeant à vos cousins et à vos cousines, les rois et les reines de la terre, aux plus petits comme aux plus grands, vous les plaignez de ne pas réfléchir parfois qu'il suffit d'une bombe pour faire sauter un trône.

Les gouvernants demeurent responsables des bas forfaits qu'ils pourraient empêcher.

Ah ! ne dites pas que l'incident — objet de

ma prière — est indigne de vos préoccupations ! Les cruautés autorisées contre le journaliste français seulement coupable de s'être montré le défenseur trop ardent et peut-être le dangereux ami de Léon XIII, ces cruautés, on les recommencera contre d'autres écrivains condamnés pour délits de presse, et, Madame, il arrivera ceci que de toutes les nations, l'Italie sera seule à faire revivre les temps les plus odieux du sombre moyen âge. Est-ce bien là ce que nous étions en droit d'attendre de la vaillante fille du duc de Gênes, et ne suffit-il pas que vos alliances vous tournent du côté de l'Allemagne, sans que nous ayons à déplorer une vengeance italienne et royale ?

Vous aimez les lettres, Madame, et vous pourriez écrire des mémoires autrement intéressants que ceux de votre vieille cousine Victoria ; vous réfléchirez à l'ennui mortel d'un lettré privé de sa plume et de ses livres ; vous vous direz que la prison est peine suffisante. Si vous n'y mettez bon ordre, vos geôliers ne s'en tiendront pas là : après avoir interdit la lecture et l'écriture, ils inventeront une nouvelle machine, quelque chose comme une application originale des hémisphères de Mag-

debourg s'adaptant aux crânes des journalistes hostiles et comprimant le cerveau humain, au siège même de la pensée. Alors, la Reine Marguerite, la grande dame, n'aurait rien à envier aux prêtresses de l'Afrique centrale, à ces impératrices au diadème de chrysocale, femelles allumées par les feux de l'alcool, qui se font un orgueil et une joie de couper le nez et les oreilles des voyageurs de la Société de Géographie : les hommes qui ne pourraient vous châtier seraient en droit de vous flétrir et de vous maudire.

Mais, vous ignoriez toutes ces tristesses ; vous serez généreuse, Madame : vous rendrez son écritoire au journaliste ; vous ferez mieux encore, vous donnerez la liberté aux deux prisonniers des *Carcere nuovi*, — et nous vous saluerons, ô Marguerite pleine de grâce !

X

PATHOLOGIE SOCIALE

La Femme en 1888. — Exposition d'enfants. — Un Congrès d'Américaines. — L'école du Nouveau-Monde. — Le catéchisme et le roman. — De l'irresponsabilité au point de vue des sens. — Lettre du Professeur Lombroso. — Des dangers de la cohabitation. — Des incapacités sexuelles. — Monomanes. — Névropathes. — Gâteux. —

LA FEMME EN 1888

Dans ce livre immortel qui s'appelle *La Femme*, Michelet a gravé les lois de l'amour. M. Georges Barral, l'auteur du *Missel de l'amour sentimental*, l'un des disciples les plus remarquables de Claude Bernard, en a exposé la synthèse, en tête d'une œuvre qui me touche de trop près pour que j'aie toute liberté d'en parler et de dire publiquement mon opinion d'écrivain au physiologiste-préfacier. Mais le

geoise de province et qu'à la femelle d'un habitant de la Terre-de-Feu. Les êtres organisés sacrifient à l'amour dans tous les pays, et les différences entre les méthodes ne sont pas d'une importance capitale. Si la nature a fait de la chose d'amour une question agréable, dangereuse parfois, notre grand'maman ne songeait ni à nous créer des dangers, ni à nous offrir des douceurs : elle désirait simplement que l'homme fût invité par quelque chose à se perpétuer. De là, une multitude de *great attraction*, qui, pour les honnêtes gens, coûtent les yeux de la tête : n'insistons pas.

Michelet veut, pour arriver à un échange parfait de la vie, que la passion puisse s'en mêler.

Il souhaite de voir l'amour souffrir, pleurer, s'impatienter, se désespérer, avant d'aboutir à toutes les extases de l'assouvissement des désirs. Il prétend qu'on ne fait rien de remarquable sans être surexcité. Il veut que les amants se créent un fonds d'idées commun, une langue spéciale, toute passionnelle, leur donnant le désir de communiquer sans cesse. (Toujours les ruses de la nature.)

..

La femme en 1888, — la parisienne surtout, — a droit à nos égards. Le nervosisme étend ses ravages jusque dans les foyers les plus calmes, jusque dans les alcôves où les jeunes époux ne demandent au plaisir et aux fêtes de la luxure qu'une distraction utile au labeur quotidien, jusque dans le lit nuptial où le seul désir de la maternité appelle les rapprochements et les caresses. On comprend les dangers qui peuvent naître des abus, des forfanteries, des élans déraisonnés, des vices.

Nous frémissons, l'autre soir, comme un médecin nous contait qu'une jeune femme nullement vicieuse, aimant son mari et ses enfants, avait donné à la foule parisienne le désolant spectacle d'un attentat à la pudeur. La mère de famille, — une honnête bourgeoise, je tiens à le répéter, — avait levé ses jupes, au milieu du trottoir. Et là, tout en pleurs, grinçant des dents, secouée et meurtrie par la rage hystérique, la pauvre femme se piquait les chairs pour s'injecter la terrible morphine ! Ce fait isolé ne comptera guère au calendrier de la

dévastation physiologique. Un livre singulièrement intéressant : *Des aberrations des sens génésiques* en a dit bien d'autres. L'ouvrage est de M. le docteur Paul Moreau (de Tours), un savant que je suis heureux de saluer, et de remercier encore pour les témoignages de sympathie et d'estime dont il m'a honoré.

Laissant de côté les désordres extraordinaires qui ravagent certains tempéraments de femmes, en nous occupant seulement des ménages bien assortis et des ménagères aimables, nous aurons encore à signaler des phénomènes connus de tous les hommes, et malheureusement méconnus d'un nombre considérable de maris. La Femme — cet admirable instrument de la création, — est soumise à des lois naturelles qui se traduisent par des symptômes sur lesquels il est bon de glisser sans appuyer. Les soirs précurseurs de l'orage versant la rouge rosée, la femme est inquiète, malade ; des ardeurs la brûlent ; le flot de vie qui est en elle la surchauffe. Attention ! L'échéance du mois est arrivée. C'est le moment pour le mari de redoubler d'affection et d'amour, d'avoir de ces douces paroles qui mènent la caresse et la promènent tout autour du corps de l'affligée.

Seule, la femme s'exalte : elle incrimine les causes de son isolement... et, un jour ou l'autre, elle se venge ! Elle se venge, lasse d'attendre, après avoir souffert, après avoir pleuré, après avoir mangé des charbons, du papier, des bouts d'étoffes, des pelotes de fil et même du verre pilé !

♦♦

La parisienne, — je parle de celle qui vit, qui pense, qui se remue, — est à elle seule une petite Patrie. En son printemps, elle a besoin d'un cœur pour l'aimer, d'un bras vigoureux pour la servir et la défendre. Elle a besoin que l'homme surveille ses appétits et les maîtrise. Grasse ou maigre, femme d'hiver ou d'été, elle est impressionnable et fragile. Par les temps de grande chaleur où le sang bouillonne et où la sensualité se déchaîne, il faut ménager la femme, à la Mer et à la Montagne. Les excès de plaisir ont ramolli plus de cerveaux de parisiens et tué plus de parisiennes que l'alcool, le tabac, le choléra sporadique ou asiatique.

EXPOSITION D'ENFANTS

A Alexandre Hepp

Mon cher Hepp,

L'Exposition prochaine de nos enfants ou des enfants des autres que l'on installe au pavillon de la Ville de Paris, t'a souvent tourmenté, à juste titre.

De tous nos confrères parisiens, tu es celui qui, le premier et le plus vigoureusement, a sonné la cloche d'alarme. En des lignes émues, avec cette pointe de Paris vraiment piquante, faite de bon acier damasquiné à ton nom, tu nous as dit tes craintes, au sujet de ce concours de bonshommes en chair et en os.

Je n'ai pas les textes de tes chroniques sous les yeux ; mais mon souvenir est fidèle. Tu contais, ou à peu près, que cette Exposition, tu ne l'aimais guère ; que tu redoutais le froid ou la chaleur pour ces enfants qui seraient mieux « au nid ». Plus récemment encore, tu affirmais qu'un concours de parents-créateurs serait beaucoup plus curieux, beaucoup moins dangereux. Et le diable veut que l'on ne s'arrête pas devant tes arguments et que l'on

passe, malgré ta défense ! Tu n'en garderas pas ombrage, te souvenant, mon ami, que saint-Jean lui-même, qui fut un très bon chroniqueur, a prêché dans le désert.

♦
♦

Donc, dans quelques jours, nous nous retrouverons ensemble au pavillon de la Ville de Paris, devant les crèches des nouveau-nés, comme, pour la première fois, il y a cinq ans, nous nous sommes rencontrés, au palais de l'Industrie, devant « de la peinture ».

Cette fois, c'est de la peinture humaine, c'est de la fabrication sans brevet, sans école, sans maître, imprévue, originale ; c'est de l'anatomie pour de bon, que nous allons voir. Déjà 2,000 enfants sont inscrits pour le concours, — des mâles et des femelles, des petits, des grands, des gros, des gras. Les journaux annoncent que le concours sera jugé par un jury composé de médecins et d'artistes, qui aura à apprécier la beauté physique et plastique de l'enfant et sa force musculaire. Les communications disent encore que ce n'est pas le plus gros bébé qui remportera le premier

prix et que le jury aura à faire une différence entre les enfants constitués d'une manière parfaite et ceux qui, constitués fortement, ne présenteraient que les caractères d'un phénomène.

Pauvres nains!... Pauvres veaux à trois têtes!... Pauvres enfants aux quinze doigts de pieds!... Pauvres descendants de l'homme-cheval du musée de Limoges!... Tous collés, avant l'examen!...

..

Tu parlais, mon cher Hepp, de l'Exposition des parents, — dans ton esprit, d'une Exposition à venir. Et voilà que la cause est entendue et que les organisateurs décident que l'enfant sera examiné, en présence de ses père et mère et de la nourrice.

Ma foi, confrère, si je loue fort les humaines tendresses que t'inspire l'enfance, je me déclare ton adversaire en ce qui touche l'exposition des parents; et d'abord, quels sont les parents?... Ne verra-t-on pas, en ce phénoménal concours, des gens sans vergogne — pour ne pas dire plus — qui se donnent des allures de

créateurs, parce qu'ils auront appris aux petits à soupirer *papa* et *maman*, comme les premiers phoques venus dans les baraques des foires?...

L'antique formule « *Pater is est...* » va-t-elle ressusciter?... Combien d'hommes iront chercher, sur l'estrade, une médaille qu'ils n'ont pas conquise!...

Ah! cette médaille de la paternité, en dehors des larmes, des cris, des rhumes de cerveau, que de romans comiques elle prépare!... Que de revues étourdissantes d'esprit, de sarcasme et de gaieté!...

Les femmes voudront prendre leur revanche avec les hommes non primés, et elles incrimineront le mari. L'alcôve en entendra de belles :

— Si tu m'avais écouté, nous aurions eu le premier prix...

— Ce n'est pas ma faute, Héloïse...

— L'autre avait les oreilles trop larges...

— Celui-ci sera mieux...

— Tu le dis bien!

A force de vouloir mieux faire, les parents ne feront rien du tout; et nos petits-neveux, — exempts du jury d'admission, — nageront, au milieu des liqueurs, dans les bocaux des

alchimistes où grimacent des choses infâmes.

*
**

Ce n'est pas tout, mon ami.

Les dames blackboulées au concours riront des vaines promesses de leurs époux ; elles désertent le lit conjugal. Elles prendront l'affaire au tragique ; et vexées, humiliées d'avoir à présenter toujours des fruits secs, elles chercheront, parmi les messieurs médaillés, une nouvelle *remdlescière*.

— Je vous promets, Madame, que le bébé aura une toute petite oreille...

*
**

Ici, dans mon village, le paysan qui ne connaît encore, en fait de concours, que le comice agricole, s'intéresse beaucoup plus à ses veaux qu'à ses petits.

La mère travaille ; elle peine jusqu'au jour, parfois jusqu'à l'heure où elle accouche.

La maison n'est pas riche.

Un enfant ne rapporte rien avant l'âge de dix ans, où il commence à conduire le troupeau.

Un veau de six mois trouve acquéreur à cent francs.

Voilà le mystère !

Aussi, la mère marche du ventre, à la rigodon, tandis que la vache est entourée de soins. La vache !... Oh ! la vache !... On lui prépare la bonne litière ; on lui apporte des herbes grasses, des luzernes rafraîchissantes, des friandises, des primeurs.

La femme et la vache sont dans le même état : la femme est au labeur ; la vache se repose.

Il y a des veaux qui meurent quand même ; il y a des enfants qui deviennent des gars laborieux et musclés après avoir poussé, comme ils peuvent, les pieds sur les cailloux des routes, les cheveux au vent, avec de l'air et du soleil tout autour d'eux.

L'Exposition des bébés serait la bienvenue dans nos campagnes : la femme deviendrait l'égale de la vache, et le petit serait élevé comme le veau-lauréat (*médiocritas*) du comice agricole de chez nous.

Mais, en plein Paris, au cœur de la civilisation, pourquoi ce concours ?... Le parisien qui s'achète une canne en coupant un jeune pommer, est tendre pour sa parisienne ; et s'il

connait les vaches, mari fidèle, il les évite.

••

Les organisateurs de ce concours chéri par les auteurs de nos revues de fin d'année, espèrent réchauffer les époux stériles ou *fertiles*, comme il ne le faudrait pas. La prime d'encouragement exhortera les amateurs à fabriquer des produits plus beaux... Quelle plaisanterie !...

Vois-tu, Alexandre Hepp, la nature inconsciente reste soumise, malgré les hommes, à ses lois d'harmonie. Elle sème, sur la route des êtres, mille attractions qui font éclore tous les généreux désirs, le plus grand, le plus puissant, le plus infernal de tous : l'Amour !

La nature a les feux du printemps ; elle a les brises caressantes du soir, les effluves de l'été qui brûlent le sang et allument les yeux. C'est plus qu'il n'en faut aux jolies femmes pour se damner — sans médaille.

UN CONGRÈS D'AMÉRICAINES. — L'ÉCOLE DU NOUVEAU-MONDE.

La vieille Europe devient maniaque : Elle a la manie des Congrès et des Expositions.

Congrès d'Empereurs à Skierniewice ; — Congrès de saltimbanques à Leipzig ; — Exposition de monstres à Londres ; — Exposition d'enfants à Paris ; — Congrès de littérateurs à Bruxelles.

C'est le congrès qui tient la corde.

Le Nouveau-Monde n'a pas voulu rester en arrière.

On annonce, avec fracas, aux pays des Yankees, un congrès de femmes, tendant à apporter une modification radicale dans le costume du sexe auquel nous devons tout ce que vous voudrez.

Si le congrès américain donne satisfaction à ses promoteurs, les mots « porter la culotte » ne seront plus une métaphore, car toutes les Américaines, petites et grandes, s'habilleront avec des vêtements d'hommes.

Il est hors de doute que la conférence de New-Yorck sera curieuse et piquante. Les raisons

physiologiques du pour et du contre fourniront ample matière aux dissertations des orateurs. Ces dames éreinteront le corset qui éreinte la poitrine ; elles fulmineront contre les jupes qui embarrassent la marche, et, du même coup, la jaquette, l'habit noir, l'ulster, le gilet et le pantalon seront glorifiés.

En ces réunions à jamais mémorables, apparaîtra quelque vieille grincheuse, — une sœur de quaker, ancien premier prix d'histoire, — qui fera l'historique de la robe et du corsage, sans toucher à la chemise.

Se reportant à l'âge bienheureux où nos premiers pères, — papas et mamans, — étaient nus comme des vers, la demoiselle moins ennuyeuse que la maréchale Booth, en ses oraisons et en ses pèlerinages, trouvera des effets d'éloquence pour nous ramener, hommes et femmes, à la vérité académique du flirtage de Mme Ève et de son camarade le serpent, dit le Terre-Neuve de l'Adultère.

Espérons que la présidente de la réunion féminine saura maintenir les orateurs dans de justes limites.

*
*
*

Évidemment, les femmes-médecins auront à se prononcer.

Que vont-elles dire pour le pantalon, au point de vue hygiénique ?

Comment traduiront-elles leurs éloges ou leurs blasphèmes contre « l'inexpressible » dont le seul souvenir allume des rougeurs sur les pommettes des dames anglaises ?...

Dans ce déshabillage et dans ce rhabillage — au milieu de cette grande lessive — que de mots à double entente à éviter, s'il n'entre pas dans les intentions du congrès de faire rougir tous les capitaines de dragons européens appelés à lire les rapports que publiera le *New-York Herald* !

Et la question de la maternité ?...

Et le catéchisme de la pudeur ?...

Ce sera vraiment la complainte des jupes — puisque le costume doit être changé dans toutes ses parties.

Il ne s'agit pas seulement de supprimer la robe, mais encore de discuter les accessoires de la toilette féminine.

On commencera par les chapeaux à plumes, les chemisettes et les corsets pour finir dans l'ordre de la Jarretière. Une séance spéciale sera consacrée à « l'inexpressible », à l'odieux « inexpressible » qui donne à nos parisiennes des airs de maternité... honteuse.

* *

L'Amérique va commencer ; l'Europe suivra, n'en doutez pas. C'est Paris qui copiera le nouveau à Londres, dans les allées d'Hyde-Park, pour rectifier la mode, la rendre coquette et l'imposer ensuite jusqu'au bout du monde.

Toutes les femmes en culotte, gilet de couleur, redingote ou veston, quel rêve !...

Depuis trois jours, j'en ai perdu le boire et le manger.

Quelles seront les élégantes assez audacieuses pour suivre la libre Amérique ?...

La lumière viendra-t-elle d'une horizontale ou d'une duchesse ?... Lorsqu'une tournure à infliger au chapeau est en jeu, les cocottes et les grandes dames bataillent ; mais, en présence du pantalon, est-ce que tout le faubourg ne va pas regimber ?...

Ici et là, on trouvera des mécontentes parmi les femmes de petite taille et à gros derrière qui n'ignorent pas que le costume masculin fera d'elles des êtres grotesques.

Quoi qu'il adviene, les femmes petites se résigneront à la longue, car il est écrit que le pantalon doit triompher.

Déjà, du reste, en France, la robe portée par les mâles a subi de rudes atteintes ; les professeurs de nos lycées de province parlent la classe en redingote ; les juges de paix de cantons rendent la justice en paletot-sac, et j'imagine que les magistrats de nos tribunaux, de nos cours d'appel et même de la cour de cassation, ne seraient nullement ridicules, s'ils apparaissaient sur leurs sièges, en habit noir, cravate blanche.

Resteraient encore les prêtres et les marmots au biberon.

* *

L'Américaine vaincra. — Elle est vexée que Christophe Colomb l'ait découverte, — et elle se rhabille !

Où verra-t-on les premières parisiennes en pantalon collant, monocle rivé à l'œil gauche ?...

Sera-ce au Bois, au théâtre, au cirque, sur le boulevard?...

Mais nous pouvons nous attendre à une belle surprise, dans un avenir prochain.

La robe se meurt, la robe est morte!...

Il devait en être ainsi.

Le « panier » a disparu ; la crinoline s'en est allée, où vont les vieilles lunes.

Autrefois, à chaque règne, et, aujourd'hui, à chaque saison, la toilette du sexe subit une métamorphose. Tantôt, madame est gonflée comme un ballon, tantôt plate comme une sardine. Les histoires de couturière n'en finissent pas.

Nous, les hommes, nous varions moins dans la tenue. Le pantalon est toujours le pantalon, qu'il soit serré à la cheville ou qu'il affecte le pied d'éléphant ; l'habit est toujours l'habit qu'il soit noir ou bleu barbeau, bordé de soie ou piqué à la mécanique.

La robe, elle, n'est plus la robe avec ses exagérations sur le derrière et ses platitudes sur le devant.

Aux heures glorieuses de la crinoline, la femme pouvait être facilement lancée par un aéronaute ; à l'époque du « panier », la robe aidait au maintien dans le menuet et cachait

les amants tout autour. L'« inexpressible » de 1888 n'est plus qu'un cheval mécanique à l'usage des enfants.

Sur son « inexpressible » maman peut droloter bébé.

*
*

L'Américaine nous en offre de grises.

Avant « la robe », la course d'Atlanta où l'on a vu récemment quatre demoiselles du meilleur monde entrer dans l'arène des *Gate City Guards*, en jupes courtes, les bras nus, les chevelures fleuries de pompons rouges. Les coureuses de Géorgie (qui n'ont rien des Géorgiques de Virgile) ont été acclamées par les parieurs et les bookmakers. Elles se sont disputé le prix du concours. C'est miss Landell qui a décroché la timbale avec un résultat de dix milles et douze tours, tandis que l'une de ses rivales, miss Hammond, tirait la langue, après neuf milles et huit tours de cirque.

Bien certainement, miss Hammond plaidera devant le Congrès des Jupes les inconvénients de la robe au point de vue de la course.

* *

Et maintenant, salut à la femme en pal'tot, tout comme la levrette !

Arrière les rêveurs et les poètes qui chantent le soleil et les robes blanches, qui font aussi de la lumière !...

Arrière les vieillards voluptueux dont l'œil s'allume, lorsque, sur nos boulevards, un coup de vent découvre un coin de bas !...

Arrière les hommes sensuels, artistes et croyants, qui pensent que le linge de la femme aimée est plus excitant, plus capiteux que l'académie la plus admirable ; qui tressaillent, aux heures bénies où, dans le silence de la chambre, à la lueur des lampes, passent des frissons de soie, des froufrous de dentelles, — bruits adorés plus doux que le murmure des roseaux, parfums plus enivrants que les senteurs des iris et des jasmins !...

Odor di femina! ma pauvre camarade : c'est fini, nous deux !

Hurrah ! pour les Américaines !... Sus à la robe !... Vive le pantalon, mesdames !...

* *

Les Américains ont toutes les audaces !

Le mendiant en chef de Liverpool qui, après s'être retiré des affaires, a eu l'idée de fonder une école de mendicité où il enseigne l'art de choisir les bons endroits, de pleurnicher, de feindre l'épilepsie et de fabriquer les plaies artificielles, — ce mendiant-là n'est qu'un tout petit garçon, à côté de Sir Gemser, de New-York.

Sir Gemser vient de créer un pensionnat — pour les deux sexes. La maison n'accepte que des internes. On ne paie qu'en sortant, après la réussite de quelques coup d'essais dans les environs de l'établissement.

Voici, du reste, un aperçu du programme des études :

ÉCOLE MIXTE DU NOUVEAU-MONDE

Directeur : SIR GEMSER

CLASSE DES GARÇONS

1. — Du couteau et du revolver.
2. — De l'attitude, vis-à-vis du sexe.
3. — Comment on serre une cravate.
4. — De la manière d'éteindre un bec de gaz. — Etc., etc.

CLASSE DES FILLES

1. — De l'arrêt des vieux messieurs.
2. — De la crainte des jeunes gens.
3. — Comment on fouille les poches de pantalon, en donnant un baiser, au coin d'une rue.
4. — De la nuit et des dormeurs. — Etc., etc.

N. B. — Les familles reçoivent, chaque trimestre, des notes sur les examens subis par leurs enfants.

LE CATÉCHISME ET LE ROMAN

Le catéchisme du diocèse de Nevers contient le problème suivant, *ad usum puellæ* :

D. EST-IL POSSIBLE DE GARDER SA VIRGINITÉ ?

R. OUI, IL EST POSSIBLE DE GARDER SA VIRGINITÉ, AVEC LE SECOURS DE LA GRACE.

J'ai relu ces lignes, afin d'être certain que je ne rêvais pas. C'est bien là le texte brutal du catéchisme à couverture bleue qui se trouve entre les mains des petites filles du département de la Nièvre. Je ne suis pas trop bégueule, mais j'ai failli en avoir une nausée.

Transportons-nous dans l'une de ces églises de province où la maîtresse de pension conduit les fillettes qui se préparent à la première communion. C'est l'heure du catéchisme : la cloche tinte. Après le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, un homme en soutane noire, l'une de ces têtes épouvantables qui semblent être détachées des boiseries d'un manoir féodal, grimace un sourire, tire de sa poche une tabatière et renifle une prise de tabac. Les jeunes visages éclairés par la lumière qui descend des vitraux se penchent curieusement, attentifs. Sur les blon-

des chevelures, sur les chairs tendres et roses passent et tremblotent de fugitives lueurs ; le prêtre regarde. Maintenant, la directrice a quitté le temple pour aller faire la classe aux grandes. L'homme est seul, au milieu du troupeau gazouilleur d'enfants. C'est un jeune vicaire, très laid, un convaincu, si vous le voulez ; il aime la religion ; il espère en Dieu et il redoute les peines éternelles. Plusieurs fois, l'ancien séminariste a senti crier en lui les rébellions de la chair ; son corps s'est allumé dans des coups de désir ; par le jeûne, par l'hygiène, par la prière, il s'est dompté ; il est chaste ; il n'a pas péché encore. Dans le confessionnal, il a fermé les yeux pour ne pas voir la pénitente au regard de feu ; il s'est éloigné de la grille pour ne pas être envahi et charmé par l'odeur capiteuse de la femme, par le parfum plus léger et non moins troublant des jeunes filles. Au presbytère, il a eu raison des nuits tourmentées, des visions extatiques où les figurantes du Paradis de Mahomet prenaient la place des séraphins — où les anges perdaient leurs ailes et devenaient des femmes — où tout se mêlait et se heurtait dans son imagination en délire — où les désirs combattus et les

passions meurtries, où les sens, enfin, se réveillaient dans l'impétuosité d'un prodigieux effort de sa musculature et de son cerveau.

Il est chaste, ce jeune homme au sang vermeil.

∴

La virginité !... Le prêtre parle de la virginité à des vierges ; il est vierge lui-même. Il voudrait biffer la page ; mais le devoir est là. Alors, doucement, il interroge ; et peu à peu, il s'intéresse aux réponses qui lui sont faites.

La petite Noémie ne savait pas trop bien son catéchisme ; elle a donné un commentaire très drôle. On a ri. Puis, après la leçon, Mlle Jeanne, une pensionnaire au minois chiffonné et intelligent, est venue demander des explications. L'abbé a hésité ; une mauvaise pensée l'a brûlé. Le prêtre a tressailli comme au contact d'un fer chaud... Demain, encore le catéchisme, et peut-être dans quelques mois... la Cour d'assises !... On jugera un misérable !...

Et les pensionnaires s'interrogeant, à la promenade, sous les charmilles où les oiseaux disent des bêtises :

— Marie, qu'est-ce que la Virginité ?

— Ne sais pas... La Virginité... La Virginité... Je donne ma langue au petit chat de la sous-maîtresse...

— Et vous, Georgette ?

— Je demanderai à maman.

— Ah ! voici Angéla qui va nous dire... Eh bien, Angéla ?

— La Virginité ?... J'ai montré le catéchisme à ma tante et à grand'mère, et, toutes deux, elles sont devenues rouges ; maman a dit qu'elle parlerait, ce soir, à M. l'abbé...

— Si nous cherchions ?... Oh ! mon cœur bat...

— Oui... Oui... Venez sous les bosquets !... Et deux à deux...

Assez. — N'insistons pas ! Le cas est grave et j'ai tenu à le signaler, avec d'autant plus de droit et de force que je ne suis pas spécialement l'ennemi de la religion catholique. En dernière analyse, il me semble que toutes les religions se valent ; je ne donnerais pas cent sous de plus pour me faire recevoir protestant ou israélite. Tous les dogmes s'en vont peu à peu, et les hommes qui passent leurs heures à patronner ou à détruire les croyances et les cul-

tes ont bien du temps à perdre. Ceux que les études sociales et les problèmes de la vie préoccupent, déjeunent beaucoup mieux avec une côtelette au cresson qu'avec une entrecôte de rabbin, de pasteur ou de curé.

Si l'un des rédacteurs de l'*Echo de Paris* s'est donné la peine d'avertir M. l'évêque de Nevers, c'est qu'il espère que M. l'évêque, soucieux du respect que l'on doit à l'enfance, ordonnera la suppression immédiate de ces lignes absolument dangereuses, et pour les abbés et pour les petites filles de son diocèse.

*
**

Mais, dira-t-on, et les romans ? Vous nous la baillez belle, en vous posant devant le clergé, comme un professeur de morale. Si l'on prenait certains livres... Hein ?... Le roman de mœurs est une toute autre affaire. Entre le catéchisme et le roman, il y a un abîme. D'abord, les romanciers n'ont pas du tout la prétention de convertir ; ils analysent le bien et le mal ; de plus, ils parlent à un public d'hommes et de femmes, à des êtres auxquels il reste bien peu de choses à apprendre, malheureusement. Est-ce notre

faute, à nous, si Mlle Y*** s'est corrompue, en dérobant le livre que sa mère avait prudemment caché dans le tiroir de sa table de nuit ? Aura-t-on le droit d'incriminer nos œuvres, parce que des collégiens trop tôt mûrs auront fouillé la bibliothèque des papas ?

Nos histoires de mœurs s'adressent à des personnes qui connaissent déjà la vie, et ses tristesses et ses joies. Il est des lectures pour tous les âges : c'est aux parents et aux maîtres d'école qu'il appartient d'exercer une surveillance nécessaire. Le catéchisme égrillard de Nevers doit être expurgé, parce que la mère catholique ne le redoute pas, parce que sous ses apparences chastes, avec sa couverture couleur de printemps, il va frapper de jeunes imaginations qui ne sont pas armées contre lui. *MAXIMA DEBETUR PUERIS REVERENTIA* ; c'est là une vieille rengaine du père Lhomond, mais une rengaine que nous verrions disparaître du sol de France avec terreur.

L'auteur imbécile ou corrompu de ce catéchisme me fait songer à une sous-maitresse endiablée qui se promenait dans le dortoir, à travers les lits des pensionnaires, en murmurant de sa voix mielleuse et perfide :

— Voyons, Mesdemoiselles, les mains sur la couverture, s'il vous plaît !

DE L'IRRESPONSABILITÉ, AU POINT DE VUE DES SENS. — LETTRE DU PROFESSEUR LOMBROSO.

Au docteur Jules Larat.

Voyons, docteur, que dirais-tu si, demain, quelque jolie femme de Paris ou de Brive-la-Gaillarde, armée d'une foi robuste, venait frapper à la porte de ton cabinet de consultation et te tenait à peu près ce langage :

— Monsieur le docteur, je suis une honnête femme mariée à un brave homme : eh bien, parfois, il me trotte par la tête de mauvaises idées : on me fait la cour, j'ai peur de tromper mon mari... je viens vous demander un préservatif : j'entends rester sage !

Tout d'abord, docteur, tu regarderais fixement ta cliente, assise en pleine lumière ainsi qu'il convient, et tu te demanderais si tu n'as pas affaire à quelque belle en humeur de rire ou mieux encore à une échappée de la maison du D^r Blanche.

La dame continuerait ainsi : — Oh ! monsieur,

il m'a fallu bien du courage pour venir jusqu'à vous... J'ai voulu prier ; la prière a été impuissante à me guérir.... Plusieurs fois déjà, je me suis sentie glisser sur la pente fatale : ma volonté a triomphé, mais j'ai si peu de volonté que ce n'est pas la peine d'en parler ! Je vous en prie, donnez-moi quelque chose ?...

Tu n'es pas un charlatan, mon ami ; et sans te couvrir d'un bonnet pointu, et sans te parer d'une longue robe semée d'étoiles, tu rédigerais, séance tenante, une bonne ordonnance où les bromures et tout l'élément médical seraient appelés à conjurer les ardeurs de ta cliente.

La dame sortirait très rassurée de la salle de consultation : elle avalerait force bromure, elle respirerait de l'éther, elle frissonnerait sous la douche ; et, au bout de quelques semaines.... elle tromperait son mari : ce qu'elle ne viendrait pas te conter, bien entendu.

La raison de cela, mon cher, c'est que l'alchimiste qui a présidé à la confection du cerveau de la malade a omis une case importante, celle qui donne le pouvoir de ne faire que ce que l'on veut.

Elle désirait bien agir, la pauvrete : elle voulait être une femme sérieuse ; et palatras !

le bromure n'a pas produit son effet ! L'amour défendu a corné, un beau matin, à ses oreilles, et elle a suivi la route de l'amour, avec des bravades de promeneuse fantaisiste.

La vie lui est apparue comme une table de baccara. Le foyer conjugal assurait à la joueuse le point de sept — ce qui était gentil. La dame affolée n'a pas même regardé ses cartes : elle a « tiré » et voilà que le banquier l'a « embaquée » du plein coup. A ce jeu, elle a perdu son honneur, ce qui est plus grave et moins ennuyeux que d'y laisser sa fortune.

Une autre cliente, docteur, voulait recourir à toi : la mort est venue trop vite.

Cette nouvelle malade a vécu au village ; elle a vu Paris.

Dans sa petite ville, est-ce une Bovary — la *femme des sens* — tenaillée par les désirs de la chair qui brise tout pour courir à l'assouvissement de sa passion ? Non. Elle n'a qu'un désir, quitter au plus vite son trou de province. Elle n'a jamais été sérieuse en amour. Si elle parle de remords, si elle menace de se tuer, il ne faut pas la croire : elle ne sait ce qu'elle dit ou elle ment.

Jetée un beau jour en pleine capitale, dans

ses métamorphoses de belle-petite ou de grande dame, est-ce une Marguerite Gautier, — la *femme de cœur* — avec moins de courage et moins d'exquise tendresse ? Non. Si l'héroïne de Flaubert a vécu de sa passion, la *Dame aux Camélias* s'est dévouée jusqu'à en mourir.

La malade, elle, ne s'est pas doutée un seul instant de ce que pouvait être le sacrifice et elle a fait de la question d'amour une lamentable risée.

Il n'y a pas de femme tombée qui ait moins d'excuses à faire valoir ; il n'y en a pas qui soit plus excusable.

Elle n'est ni « la femme des sens », ni « la femme de cœur ». C'est l'éternel produit d'une machine imparfaite ; c'est *Tête à l'envers*, une force qui va.

Oui, c'est la faute de l'alchimiste. Les médications étaient impuissantes ; il eût fallu une refonte de sujet. Tu ne voulais pas tenter l'expérience, n'est-ce pas ?... Ta cliente d'intention ayant, elle aussi, considéré la vie comme un jeu de hasard, devait fatalement perdre ; car, pour les faibles, les cartes y sont biseautées, — et les faibles sont seuls à ne pas le savoir.

La vie n'est pas une gageure, mais bien une

chose exacte qui exige une surveillance de toutes les heures.

Mon cheret illustre maître Alexandre Dumas, qui me fait encore l'honneur de s'intéresser d'une manière toute particulière à ce livre, me disait récemment :

« Je me souviens qu'un soir le D^r X... et moi nous nous promenions sur le boulevard des Italiens. A un moment, le docteur chancela et me fit comprendre qu'il ne pouvait plus marcher. — Qu'avez-vous? — Une angine de poitrine ; si je faisais vingt pas de plus, je tomberais raide mort. »

L'observation du penseur est profonde : — « X... était un homme mort s'il n'avait pas surveillé sa vie ! »

S'ils lisent cette étude, les philosophes et notamment le savant Despine, qui a écrit un si remarquable traité de la *Psychologie naturelle*, démèleront peut-être au milieu de ces défaillances de la paysanne, de la bourgeoise et de la grande dame comme un triple témoignage d'irresponsabilité dans l'organisation troublée de mon héroïne.

Et à cette heure, où tout le monde dit que la névrose nous talonne, que les cerveaux se dé-

traquent et que l'humanité touche à sa fin, ce ne serait pas un mince honneur pour ce roman, que d'avoir remis en question le problème si grave et encore non résolu du libre arbitre.

En vérité, il serait curieux, pour cette fin de siècle envahie par un formidable désir d'expérimentation, de savoir si toutes les femmes qui tombent sont bien toujours maîtresses de rester debout contre vents et marée.

Mais, je crois, docteur, que le monde ira son petit bonhomme de chemin jusqu'au jour où les lampes Jabloshkoff remplaceront définitivement le soleil et où le grand alchimiste un peu vieilli, soucieux de se rendre compte des progrès de la science humaine, appellera dans son laboratoire les Cagliostros modernes qui, bien certainement, ne livreront à la circulation que des êtres absolument parfaits.

LETTRE DE M. LE PROFESSEUR LOMBROSO, DE
L'UNIVERSITÉ DE TURIN.

Bardonnecchia, 26 juillet 1882.

Très estimé monsieur,

Je vous remercie vivement de votre lettre et de l'honneur que vous me faites. J'ai lieu d'en être fier. Oui, monsieur, notre Goldani actuel,

M. Paolo Ferrari, de Milan, — à quelques kilomètres de Pavie où je professais, — a écrit un drame sur la *Force irrésistible*, tout en ignorant mon travail : l'*Homo delinquente*. Vous pouvez vous figurer ma joie en voyant, à une si grande distance, un étranger en connaître les conclusions.

J'accepte votre création qui, sous un voile artistique parfait et plein de charme en même temps, cache une vérité psychologique incontestable.

Votre Rosette, votre *Tête à l'Envers*, je l'ai vue souvent dans les prisons. Vous l'avez peinte de la même manière ; seulement, je lui aurais fait ses cheveux un peu plus crépus, — tout en lui rétrécissant davantage le front. Elle aurait donné plus de preuves de débauche précoce que de cruauté. J'en ai vu des débauchées de 4 et 6 ans, issues de parents soumis au crétinisme ou ivrognes !... Quant au reste, l'anthropologie sur ce terrain est tout à fait d'accord avec la peinture que vous en donnez et que vous avez tirée du vrai.

Je vous en fais, monsieur, mes félicitations les plus sincères et les plus vives.

Cesare LOMBROSO.

DES DANGERS DE LA COHABITATION

A Aurélien Scholl

Cher ami et grand confrère,

Si au lieu d'être un simple docteur en médecine sociale, — un vétérinaire des maux incurables, ainsi que disait Balzac, en sa glorieuse préface au prince de Téano, — je fabriquais des romances à l'usage des concerts des Champs-Élysées, j'aurais intitulé cette étude : *La chanson du linge*, et plus audacieusement encore : *La chanson des jupes*.

Vous verrez, en effet, comment et pourquoi mon héros est devenu amoureux de la « belle-maman ». Quand votre esprit pénétrera dans ce foyer si calme, au milieu de ce drame de famille où doit éclater la foudre, vous suivrez, en les observant, les griseries des maternelles tendresses ; vous entendrez les froufrous des peignoirs et des robes qui, peu à peu, allumeront l'incendie et charrieront le feu jusque dans les entrailles de la bête sensuelle.

Je n'ai pas l'impertinence de me poser en professeur de morale, ni de maintien ; le rôle

appointé de gardien des bonnes mœurs m'est absolument étranger. D'ordinaire, un romancier écrit pour être lu, pour charmer, s'il le peut pour faire rire ou pleurer, pas du tout pour convertir. Cependant, au milieu du labeur de ce livre auquel je crois avoir donné le meilleur morceau de ma vie, je n'ai pu me défendre de songer que, peut-être, je ferais œuvre utile. Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai été frappé des dangers de la cohabitation, des menaces constantes que font courir, dans le foyer domestique, les doux épanchements, les filiales caresses, les débordements d'affection qui éloignent toute crainte du mal et aussi toute surveillance de soi-même.

Dans les métairies du Sud-Ouest de la France, les paysans ne possèdent parfois qu'une grande cuisine avec quatre lits : le père et la mère, les gendres et leurs femmes, les frères, les vieux, les tout petits couchent dans la même chambre : ce que le dortoir fait fleurir de roses d'adultère et d'inceste, on le sait, en province.

Belle-maman établit les préliminaires d'une grave question de salubrité sociale sur laquelle le romancier se propose de revenir.

Votre jeune ami, mon cher et honoré con-

frère, n'est qu'un voyageur qui regarde le monde de plus près que beaucoup d'autres, parce qu'il est myope comme vous l'êtes vous-même — ce qui le console un peu de son infirmité ! Ce voyageur est un volontaire qui n'appartient à aucune école et qui se glorifie, à l'âge d'homme, de ne reconnaître aucun chef ; il pense que l'Art est une chose sainte, non souillée par le péché originel et qui n'a que faire des sacerdoces, des baptêmes et des pontifes. Si on l'interrogeait au sujet de l'œuvre commencée et des travaux à venir, il répondrait que le roman de mœurs subit une métamorphose et qu'avec l'étude des sensations appliquée aux drames et aux comédies de la vie réelle, il a la ferme croyance de marcher, en pionnier, sur une terre vierge.

DES INCAPACITÉS SEXUELLES

Au professeur Charcot

Monsieur le Professeur,

Dans la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser, à l'occasion de *Tête à l'envers*, vous écriviez : « Votre livre aura quelque jour,

je l'espère, un deuxième volume où vous nous montrerez comment une « tête à l'envers » peut être remise « à l'endroit », ce sera le corollaire thérapeutique... »

Presque à la même époque, le philosophe italien Lombroso, l'éminent auteur du *Traité des Forces irrésistibles*, donnait une analyse complète de mon œuvre, — critique de savant à simple romancier, dont les conclusions ne différaient pas sensiblement des vôtres.

En somme, Monsieur le Professeur, deux hommes de science qui, sans être grands lecteurs de romans, connaissent la marche générale des productions contemporaines, s'intéressaient à mes travaux, affirmant, tous deux, que j'étais dans une voie absolument nouvelle.

Bien souvent, au milieu des tracas, des rancœurs et des joies de la bataille, ces témoignages de haute sympathie m'ont donné du courage : j'en avais un orgueil d'enfant. Si j'ai la force d'aller jusqu'au bout d'un rude labeur, j'aurai conquis le droit d'en ressentir une fierté d'homme.

Ne m'en veuillez pas, Monsieur le Professeur, si, aujourd'hui encore, je présente au public un

roman qui aura besoin, lui aussi... d'un corollaire thérapeutique.

Le romancier observe, mais il ne cherche pas à prouver.

Tous ces travaux préliminaires ne sont que des jalons plantés sur l'immense panorama de la vie contemporaine, panorama dont les horizons se modifient brusquement, par la rafale de nos fièvres. Il faut marcher et marcher toujours, car le temps ne sait pas attendre.

L'étude des sensations appliquée à l'histoire des mœurs, les conditions de santé physique des individus influant sur les conditions de santé morale et établissant les assises des comédies et des drames, telle est la route que j'essaye de frayer, en observateur attentif et non en ingénieur diplômé. Ce voyage d'exploration, je l'ai commencé au village d'abord, à la petite ville ensuite, à Paris enfin.

Le roman que je vous dédie : *MADemoiselle TANTALE*, constitue l'histoire vraie d'une jeune femme frappée d'incapacité, au point de vue des sens. Si cette femme était la seule malade de son sexe, Monsieur le Professeur, je n'aurais pas écrit ce livre ; mais il y en a beaucoup d'autres qu'elle qui souffrent du même mal. Les amis

auxquels j'ai conté cette aventure alors que je ne la savais pas trop bien moi-même, connaissent des demoiselles Tantale : deux médecins des hôpitaux de Paris, dont l'un est votre collègue à la Faculté, me disent avoir traité plusieurs cas pathologiques semblables. Tout récemment, je me trouvais chez Théodore de Banville, et notre cher poète, après avoir entendu l'odyssée de Mary Folkestone, évoqua ses souvenirs de jeunesse. L'auteur de GRINGOIRE cita un exemple tout pareil, celui d'une certaine demoiselle Valentine, une INCAPABLE, noctambule tenaillée par le désir qui allait réveillant le vieux quartier latin !... On m'a dit encore qu'une femme de lettres, que je respecte trop pour la nommer, était, elle aussi, une malheureuse fille de Tantale...

Cette histoire, qui n'est pas une exception, aura peut-être des chances d'intéresser les femmes de tous les mondes, plus encore celles qui ont la joie d'aimer, — les plus nombreuses, — que celles qui vont revivre leurs tourments et pleurer leur vie.

Est-il besoin d'ajouter que, dans cette étude, j'ai songé surtout à faire œuvre d'écrivain et d'artiste, et non de médecin que je ne suis pas?... Vous le savez déjà.

L'Art et la Science doivent être séparés ; mais ils n'ont pas le droit de s'ignorer entre eux, s'ils veulent être forts.

Un de mes confrères les plus distingués, M. Paul Nogent, me consacrait, ces jours derniers, sa chronique littéraire ; et tout en couvrant le romancier de lauriers trop lourds pour une tête jeune, il le mettait en garde contre le penchant qui l'entraîne du côté de la science. Le critique, analysant une préface adressée à Alexandre Dumas fils, disait qu'une description de printemps n'est pas un traité de botanique et que vouloir faire dépendre le roman tout psychologique d'essence des découvertes scientifiques, c'est croire que la Peinture est la servante de la Chimie qui fabrique les couleurs. M. Nogent, — un normalien que j'aime à cause de son beau et libre parler, — aurait grandement raison, s'il n'exagérait pas son système. Oui, j'accorde à l'ami des lettres que le roman de mœurs n'est pas un problème qu'on résolve par des logarithmes passionnels : je reconnais avec lui qu'il n'y a pas d'équation morale ; mais M. Nogent ne saurait me convertir à l'idée d'élever un mur Guilloutet entre les sciences et les lettres.

Si les romanciers consultent les docteurs, c'est qu'ils ont le souci de vérifier leurs observations aux sources mêmes, afin de ne pas augmenter le bagage de ce médecin désœuvré qui veut se faire la gloire d'écrire un livre où il relèvera les erreurs des gens de lettres, au point de vue médical.

Il ne faut parler que de ce qu'on sait, et l'on ne parle bien que de ce que l'on a vu.

Si l'Art et la Science restent séparés, ils ont un point commun : les politiques passent ; la science et l'art sont immortels.

Vous êtes, Monsieur, l'une des admirations de ma vie, l'un des savants qui honorent la France, l'un de ces hommes bien rares auxquels toutes les bontés et toutes les grandeurs sont familières. Après m'avoir encouragé, dès la première étape, vous m'honorez encore en acceptant l'hommage de ce livre : Je vous remercie et je vous salue.

MONOMANES

A mon ami Charles Rain

Toi, Charles Rain, — fils d'un magistrat émi-

nent dont la Franche-Comté vénère la mémoire, — as-tu songé que la plus grave sentence que puisse prononcer un juge est celle-ci :

« Prévenu, désormais vous êtes condamné à vivre « seul », non pas *seul* entre quatre murs, mais *seul* au milieu du monde qui fuira à votre approche... »

Eh bien, je viens de rencontrer un de ces philosophes qui d'eux-mêmes se sont imposés cette condamnation surhumaine. La vie de mon héros s'est résumée dans ces mots : « Pas plus de cœur dans la poitrine que dans mes talons de bottes. »

L'homme est allé de l'avant avec cette doctrine, sans un remords, sans une faiblesse, jusqu'au jour où, la route s'étant refermée derrière lui, défense était faite de revenir sur ses pas.

A ce Pierre Ténard — à cet Américain de Paris, faisant le mal, sans désordres intellectuels apparents — j'ai opposé deux enfants issus de lui, à des époques différentes de son existence : un fils aîné grandi loin de son père, une nature primitive fortement armée, assez robuste pour lutter pied à pied contre celui qui voulait la façonner à sa guise ; un enfant ma-

lade, difforme, presque fou, paraissant porter les germes d'une hérédité fatale tant qu'il subit le contact du père, et retrouvant raison et santé, le fascinateur disparu.

M. Joseph Prudhomme dira :

— Le dicton : « Tel père, tels enfants », est un mensonge.

La physiologie affirmera :

— Les aïeux de Pierre Ténard étaient de braves gens... Phénomènes d'atavisme...

M. Joseph Prudhomme et la physiologie auront raison tous deux.

Physiologie, atavisme, deux mots bien imprudents pour un romancier. Ne nous trompons pas.

C'est madame qui commence d'abord et qui passe ensuite le roman à monsieur.

Bien des jolies femmes s'évanouissent à la pensée que M. Paul Bert fait des expériences de vivisection sur de jeunes chiens et que M. Charcot enfonce une aiguille à tricoter dans le bras d'une cataleptique de la Salpêtrière.

Ces dames ont peur de la science.

Soucieux du respect que l'on doit aux natures impressionnables, je ne serai pas assez maladroit pour dire aux femmes de France :

— Mesdames, on vous a promis un roman pour le printemps qui commence : nous n'avons, hélas ! à vous offrir qu'un plat de science fort indigeste... Absorbtez par petites bouchées !...

Je connais les filles d'Ève : elles ne mordraient même pas à la pomme peu défendue.

Aussi, j'ai donné à cette observation la forme d'un roman de mœurs contemporaines. J'espère bien que les femmes blondes ne regarderont pas au travers du papier pour lire les lignes philosophiques ou seulement ennuyeuses écrites avec de l'encre dite *sympathique*, ainsi que l'on fait pour les correspondances criminelles de Sa Majesté : *l'Amour*.

Mais peut-être arrivera-t-il que le roman, une fois envoyé au diable-vauvert, il restera dans l'esprit de quelques lecteurs, une inquiétude, un trouble, une velléité de savoir touchant mon bonhomme à figure sinistre ?

— Ce Pierre Ténard, ce *parâtre*, dira-t-on, est-ce un malade ou tout simplement un malhonnête homme ? Est-ce un monomane digne de l'attention des médecins ou un apôtre incompris ? A-t-il pensé : « La cruauté et l'égoïsme donnent des jouissances exquisées comme l'in-

cendiaire qui s'écrie : « C'est beau, le feu ! » ou l'assassin : « c'est beau, le sang ! »

Cette sombre énergie du sujet dont le regard se tourne constamment vers le même objectif, n'indique-t-elle pas que nous avons affaire à un monomane ? Tous les raisonnements à froid, tous les calculs odieux de ce prétendu réformateur de l'humanité ne sont-ils pas les causes des troubles cérébraux dont la résultante manifeste sera l'oblitération et l'anéantissement du sens moral ?

N'avons-nous pas l'exemple de cette mondaine qui, s'étant imaginée, un beau jour — à l'instar des dames chinoises — que le principal attribut de la beauté résidait dans la petitesse des pieds, exagéra le système au point de se rendre infirme et incapable de marcher ?

A ses heures lucides, la coquette définissait la monomanie d'une manière étrangement saisissante :

— J'ai commencé par me dire : « Je veux avoir de petits pieds, de tout petits pieds »... Et puis, cette idée s'est ancrée dans mon cerveau pour n'en plus sortir ; je luttais pour ne pas penser à cela, et c'était plus fort que moi !.. La même chanson revenait à toutes les heures...

Je comprenais bien que je me rendais martyr ; mais j'obéissais à un maître invisible et implacable !.. »

Pierre Ténard, lui, n'avait qu'un objectif : mettre une plaque de fer à la place de son cœur... Il a essayé de lutter ; mais, comme pour la coquette, la même chanson est revenue à toutes les heures... Et enfin, le malheureux en a pris résolument son parti...

Il est l'Américain de Paris, l'homme du jour qui se rit des vieilles formules et des catéchismes rebattus. Il ne croit à rien. Il est né en France, et il aime à peu près autant l'Allemagne que la France. Sa vie à lui se chiffre par « Doit » et « Avoir. »

Est-ce que le vieux monde va crouler ? Cet homme nouveau apporte-t-il la lumière ? A-t-il tort ? A-t-il raison ? Que décider ? Faut-il envoyer notre héros à Bicêtre, ou créer à son intention une chaire de philosophie non sentimentale ?

Et pourtant, si ce monomane, qui désespère de se vaincre lui-même, commet aujourd'hui un crime prévu et puni par les lois, pas plus à Paris qu'à New-York, on ne trouvera de juges pour l'absoudre. Prêtres, pasteurs et

rabbins s'entendront pour le chasser de leurs synagogues, de leurs temples et de leurs églises ; à son passage, les amis détourneront la tête ; les meilleures d'entre les femmes ne craindront pas de vouer à la damnation éternelle cet *irresponsable*, et elles le maudiront, comme la maman en deuil maudit la guerre inconsciente qui lui a tué son fils.

On criera : « c'est un SANS-CŒUR ! »... Mon Américain haussera les épaules ;

Et tout sera dit.

Tout sera dit, car il n'existe pas de thérapeutique assez puissante pour transformer mon héros qui se subdivise en milliers d'êtres faibles et désarmés.

Ces *ratés-là*, Charles Rain, on les trouve dans toutes les classes de la société contemporaine, au club, à l'atelier, dans les salons et dans les boudoirs, sous la blouse de l'ouvrier fainéant et sous l'habit fleuri du viveur, sous la robe boutonnée de la bourgeoise, sous les dentelles de la marquise, sous les volants capiteux de la danseuse, sous les jupes boueuses et glacées de la fille !

Oui, des *ratés*, des hommes et des femmes qui vont au vice, envahis par des germes malsains.

En respirant ce bouquet de fleurs humaines, on sent qu'il y a de quoi plaindre et de quoi blâmer. C'est une question de nerfs pour les justiciers. Après tout, le verdict importe peu : la constatation est suffisante. Nous ne savons rien sur les causes de défaillances cérébrales et je persiste à croire qu'il ne faut rien attendre de nos cahiers de philosophie... Peut-être devinerons-nous enfin quelque chose, en étudiant les sensations, en faisant dépendre, par exemple, l'adultère de madame X*** d'une gastrite inopportune qui la tenaillait ferme, en attribuant le viol commis par le sieur Y*** à des douleurs musculaires très irritantes, en affirmant que mon terrible Américain avait un cancer à l'estomac...

Mais, au diable la philosophie !... Voici des femmes !... Soyons prudent !...

C'est pourquoi, mon ami, je supplie les milliers et les milliers de parisiennes qui afflueront chez l'éditeur Calmann Lévy pour en sortir triomphantes, le roman de l'*Américain* entre leurs jolis bras, de voir seulement, sous la personnalité complexe du héros de ce livre, beaucoup de vilains messieurs... qui ont des rages de dents.

Ces dames n'auront ni vapeurs ni migraines.

NÉVROPATHES

A Alexandre Dumas fils

Nos prédécesseurs, mon cher maître, n'ont pas tout dit, par la bonne raison que les sociétés humaines se modifient au jour le jour et plus particulièrement en France, depuis ces dernières années.

La guerre de 1870, en effet, semble avoir produit chez nous une surexcitation des esprits, des désirs de bataille, des vies plus vivantes qui se manifestent, tantôt en bien, tantôt en mal. Jamais, nous n'avons eu de plus grands criminels ; jamais, ceux qui étudient les mœurs de ce peuple qui ressuscite, n'ont observé des exemples pareils de dévouement et d'indomptable courage.

Cela est vrai pour la province, plus vrai encore pour Paris.

Si la *Gazette des Tribunaux* est peuplée de récits tellement épouvantables que l'imagination d'un Shakespeare serait impuissante à les concevoir, le monde parisien est le théâtre d'événements si bizarres que, sur la scène même,

en présence de nos personnages en chair et en os, nous nous frottons les paupières craignant de rêver.

C'est ainsi, cher maître, qu'il m'est advenu de saluer dans Paris une femme qui a mis en pratique le sacrifice seulement entrevu par l'un des héros de Balzac, une épouse-mère qui, n'ayant pas le loisir d'attendre, ni la chance de mourir comme Mme Hulot, a vendu son corps à un homme qu'elle n'aimait pas. L'épouse-mère a conclu ce marché, afin d'éviter à son fils le fardeau d'un nom flétri et à son misérable époux la cour d'assises de la Seine et Nouméa.

La Crucifiée est donc l'immolation d'une femme, — non pas le remords d'une épouse, après la faute lointaine, tel que vous et M. de Girardin l'avez si bien dramatisé dans *Le supplice d'une femme*, mais l'immolation actuelle, observée, pour ainsi dire, aux heures mêmes du sacrifice.

La donnée de ce roman, vous le reconnaissiez vous-même dans la lettre si flatteuse et si bienveillante que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, en acceptant l'hommage de votre jeune ami, la donnée de ce roman est terrible.

Essayer de dire ce que n'a pas dit Balzac et

ce que personne n'a encore songé à dire ; être traité par vous d'audacieux, par vous, cher maître, qui avez toujours si magnifiquement osé, il y avait bien là de quoi centupler mon audace.

Je me suis mis à disséquer ce lambeau de la vie réelle, avec l'idée bien arrêtée de ne pas me départir de la décence que commandait un sujet si brûlant et si périlleux ; j'ai tenu à être bref pour laisser au drame toutes ses armes et tous ses coups.

Le livre se résume par son titre : *La Crucifiée*.

C'est cette pudeur outragée, c'est cette robe boutonnant haut lentement déchirée par l'amant ; ce sont ces mains, cette bouche, ce corps souillés par des mains, par une bouche, par un corps odieux ; ce sont les supplications, les larmes, les cris, les angoisses, les révoltes de la chrétienne livrée à sa propre faiblesse, blasphémant contre sa religion, accusant son Dieu, qui forment la base de cette comédie tragique dont la division sera : *Le sacrifice — L'Expiation — La Rédemption*.

L'amant est implacable. Il est d'autant plus désireux de savoir que l'insensibilité voulue de la femme est plus grande ; que la chasteté de la dame se révolte plus fort contre les appétences

de la luxure ; il est d'autant plus irrité par le mal qui est en lui — le mal de l'époque, la névrose, — que la maîtresse achetée reste morte au milieu des baisers qu'il lui prodigue, au milieu des spasmes où tout son être à lui, tressaille, se consume et meurt.

C'est à se demander quel est le martyr de ce pacte inhumain ?

Est-ce la duchesse de Lormont ? Est-ce Samuel Heymann ?

Est-ce l'amant tenaillé par les morsures du désir ? Est-ce la femme pleine de honte et d'horreur, la femme si cruellement flagellée ?

Tous les deux, n'est-ce pas ?

Marcelle de Lormont, l'épouse-mère qui — pour sauver les siens — fait marché de son corps, n'est-elle pas celle d'entre les femmes que l'on pourrait appeler une sainte laïque, une sainte sociale ? Le boudoir de l'hôtel de l'avenue Villiers n'a-t-il pas été pour elle plus froid et plus mortel que la cellule d'une Clarisse aux pieds nus ?

Samuel Heymann — ce possédé des sens — ce descendant d'une race jusqu'alors si féconde, si maîtresse d'elle-même, n'est-il pas la victime

désespérée de fautes d'ancêtres seulement unis entre consanguins et dont la déchéance était physiologiquement prévue? Tous ces désirs, toutes ces passions que les Heymann ont maîtrisés depuis deux siècles, en limitant leur amour, leurs désirs et leurs passions à un cercle de parenté forcément restreint, se sont accumulées en route. Leur déchaînement a été furieux, parce que la digue qui les enserrait s'est brusquement écroulée, après avoir résisté aux menaces de rupture, aux velléités d'indépendance.

M. J.-J. Weiss, que je tiens de longue date pour l'un des esprits les plus remarquables de ce temps, a publié, l'année dernière, une étude sur le Prince de Bismarck. Je n'ai pas le texte sous les yeux, mais la synthèse m'en est restée dans la mémoire.

M. Weiss disait qu'un grand homme n'est, à proprement parler, que le *point culminant* d'une famille, que la résultante d'ancêtres disparus qui revivent dans un héritier privilégié. Le physiologiste retrouvait en M. de Bismarck les hardiesses d'un reître, les ruses d'un diplomate, le coup d'œil d'un grand veneur, etc. Enfin, il affirmait que pas un des petits Bismarcks, ve-

nus ou à venir, ne serait aussi bien doué que le grand Bismarck contemporain, celui-ci se trouvant en possession du *summum* d'intelligence dévolu à sa famille.

La conclusion de la doctrine me paraît erronée.

En effet, s'il est vrai de dire que M. le Chancelier de Fer, qui compte dans sa généalogie des valeurs dissemblables, a profité — de par les lois ataviques — de l'héritage vital de ses aïeux, il n'est guère permis de limiter à un point d'ascendance la lignée des Bismarck qui se renouvelle et se modifie par des sangs nouveaux.

Le raisonnement de M. J.-J. Weiss, je l'appliquerais plus volontiers à la famille des Heymann dont la sélection pure d'aliments étrangers, ne vivant que d'elle-même, de ses forces et de son sang, pouvait aboutir à un *point culminant* et partant à une déchéance absolue.

Mais, encore une fois, la doctrine est fautive, car il suffit que les Heymann d'aujourd'hui contractent des alliances en dehors de leur parenté, pour que la thèse de M. Weiss ne trouve nulle part son application; pour que Samuel Heymann — ce déchu — ait des petits-neveux plus intelligents que ses ancêtres eux-mêmes.

La masse des génies et des idiots qui est dans l'air, sous la forme d'atomes est incommensurable, comme dirait un curé de campagne, si un curé s'occupait de ces choses.

Il n'y a pas de *point culminant*. Telle famille produira demain un grand homme, et ce grand homme donnera le jour à un crétin. Le crétin disparaîtra. La sélection, momentanément affaiblie, se fortifiera par des éléments de vitalité recrutés dans une autre famille, peut-être dans une autre race, et il naîtra encore des êtres ordinaires, puis des êtres supérieurs, en attendant que la dégringolade recommence.

Il faudrait, pour déterminer la marche en avant, les hésitations et le recul des sélections humaines, non pas un *point culminant*, mais bien des poteaux indicateurs dont l'élévation irait croissante jusqu'à un certain degré, pour se rabaisser et s'élever encore, se rabaisser de nouveau et s'élever toujours.

La nature est une grande inconsciente qui distribue ses germes, à tort et à travers ; elle est sans orgueil pour ses prodigalités comme elle est sans souci pour ses écarts et pour ses faiblesses ; son centre d'activité est partout en même temps, sa puissance de labeur est infatigable.

Il ne faut ni la maudire, ni la remercier.

Cette nature que les Chinois, aussi bien que les Français et les Prussiens s'accordent entre quelques murmures de canons et quelques chants de poètes — à appeler « maternelle », — cette bonne nature ne donne que pour reprendre à ses heures. Elle nous crée sans jamais nous connaître, sans s'intéresser à nous, ses géants, comme elle crée une montagne, un Océan, un lion, un arbre, une source, un chien, une fourmi, une fleur ; elle nous concède même parfois quelque chose qui est en elle, dont elle a la nue propriété, mais dont l'usufruit lui est interdit pour des causes qu'il ne faut pas chercher : l'intelligence et le libre arbitre.

Je crois bien, cher et grand Dumas, qu'il n'est pas utile de pousser plus loin le problème et que les religions et les sciences futures s'arrêteront comme le passé, comme nous, devant le mystère qui est tout bonnement : LE SECRET DE LA FORCE ACQUISE.

M. Pasteur pourra encore assassiner des germes malsains ; M. Flammarion pourra nous convaincre qu'il y a des milliards d'habitants dans la lune et dans les planètes ; M. Paul Bert pourra trouver les causes et les remèdes de nos

maladies dans les expériences de vivisection ; M. Charcot pourra délaisser l'hydrothérapie et le traitement par les métaux et faire des prodiges avec l'électricité statique, l'électricité, cet agent inconnu, ainsi que l'on disait hier aux examens du baccalauréat. Il viendra peut-être du fond de l'Allemagne un docteur Knauss appelé à réparer les désastres des frères Krupp, ces tombeurs d'hommes ; ce géant pourra vulgariser la génération artificielle, aider l'œuvre de création humaine, rendre mères des femmes qui souffrent et qui pleurent dans leur impuissance glacée !

Oui, vraiment, cette fin de siècle, toute à la science, qui va bientôt arriver au terme de sa gestation, émerveillera les habitants de la terre...

Et après ?...

Après ces enfantements gigantesques, il restera encore et toujours l'éternel inspirateur des in-folios inutiles, des déclarations vaines et des fureurs renouvelées des Grecs.

Donc, cher maître, c'est bien votre avis, je pense, — il faut nous restreindre et nous contenter d'arracher un par un les petits cadeaux de la grand'mère — la nature — qui, si elle

avait un corps et une âme, rirait à l'ordre son corps et à damner son âme, de nos découvertes, de nos inventions et surtout de nos étonnements.

Au moins, avons-nous le devoir de marquer notre misérable passage, en profitant des enseignements du jour. C'est pourquoi, si nous ne voulons plus offrir du vieux neuf, nous briserons les vieux moules et nous fouillerons la société et ses mœurs avec des armes autrement puissantes que celles de nos aînés, même les plus illustres — avec ces rayons de lumière toujours plus brillants, — je veux dire les sciences : l'anthropologie, l'anatomie, la physiologie.

Mais nous ordonnerons à la science de ne pas faire tache d'huile, de rester à l'état de rose vapeur, afin de ne pas effrayer les adorables fruits secs des lycées de filles. Le petit serpent caché entre les lignes rendra nos œuvres plus personnelles, plus vivantes, plus humaines, — et le serpent, ami des femmes, plaidant notre cause auprès des lectrices, excusera nos révélations et nos audaces. Nous n'avons plus le droit d'agir comme de simples faiseurs d'inventaires. Les autres — les grands

morts — ont rempli si admirablement ce métier que la comparaison ne serait pas à notre avantage et qu'à si peu de distance, notre labeur ne compterait pas.

A l'heure présente, il faut dire aussi le *pourquoi* des choses, sans monter jusqu'aux nuages, en nous contentant d'interroger le passé, en essayant de nous connaître nous-mêmes et de connaître les autres, s'il est possible.

Dans le roman contemporain — tous autant que nous sommes, les historiens de mœurs, dans nos joyeusetés et dans nos tristesses, — nous serons des donneurs de raisons ou nous ne serons pas.

Je reviens à *la Crucifiée*.

Vous m'accorderez, cher maître, que cette digression n'a pas été inutile à mon sujet.

En présentant un personnage tel que Samuel Heymann, j'avais le devoir de rechercher les causes des défaillances de mon héros, et ces causes, je les résume en disant que Samuel est le descendant d'une famille trop longtemps *fermée*, un mauvais produit de dame nature à laquelle on ne doit jamais garder rancune.

Malgré tout, Samuel Heymann reste au second plan.

Ce qui m'a intéressé surtout dans cette étude de la vie parisienne, ce qui fait que l'œuvre a tremblé dans mon être, c'est que j'ai pu voir une femme bataillant dans Paris — se vendant à un monsieur comme une fille du trottoir — mais pour des raisons si hautes et avec des amertumes si poignantes, que je défie une épouse fidèle de lui refuser son salut et sa pitié!

Au mari d'une telle femme surprise en flagrant délit d'adultère, vous ne crieriez pas : *Tue-la !...* Vous prendriez l'homme par les épaules et vous le forceriez à s'agenouiller, — ce que M. de Lormont n'a pas fait. Le mari indigne est mort, l'insulte aux lèvres ; l'amant s'est tué, l'amour au cœur, volant la mort de sa victime, après lui avoir acheté sa vie.

Madame de Lormont a été crucifiée par deux hommes, par un mari dénué de sens moral, par un amant qui serait trop odieux, s'il n'était irresponsable. Seule, elle a gardé presque jusqu'au bout la plénitude de son libre arbitre, et c'est pourquoi elle a souffert... Elle a *souffert*... On ne peut dire que cela, puisqu'il n'y a pas de mot capable d'exprimer les douleurs de cette infortunée.

Vous me comprendrez mieux que personne,

monsieur l'auteur du *Demi-Monde*, quand je vous dirai que, depuis qu'il m'a été donné de penser, toute ma curiosité s'est portée sur la femme, sur cet être multiple dans ses manifestations, « fatigué » dites-vous.

C'est la femme toujours nouvelle avec ses caprices, ses défaillances, ses lâchetés, ses héroïsmes ; c'est la femme toujours modifiée par nos conditions sociales dont j'essaie d'approfondir le mystère.

Là bas, en Périgord, dans mon trou de province, tout petit enfant, quand je surprenais des demoiselles rieuses, causant derrière leurs ombrelles, à l'abri du soleil méridional et des oreilles méridionales aussi, j'aurais voulu me métamorphoser en Ariel pour écouter, sans être vu. Ces charmantes jeunes filles — aujourd'hui des dames sérieuses — s'amusaient beaucoup de ces curiosités du collégien avide de dépouiller l'arbre de la science. Si je voyais des larmes mouiller leurs grands yeux ou des rires épanouir leurs lèvres roses, j'essayais de deviner le secret des douleurs et des joies enfantines.

Plus tard, jeune homme, ces mêmes rires et ces larmes, je les vis apparaître sur les visages

des femmes, et à ce moment, je commençais à comprendre. Les hommes, eux, riaient moins souvent et pleuraient moins souvent aussi ; la femme était donc un être à part, fait d'une chair toute frêle et toute délicate, une sensitive.

Alors, j'ai demandé au mari qui a l'orgueil et la joie de sentir appuyée sur son épaule la tête d'une compagne aimée et qui l'aime, d'être vraiment le protecteur de sa femme ; j'ai demandé à la mère d'avoir plus de tendresse et d'indulgence encore pour sa fillette que pour le bébé mâle plus capable de résignation ; j'ai demandé à l'amant d'être moins dur avec la maîtresse qu'il paie et qui ne le trompe pas ; j'ai demandé au législateur de se décider enfin à tenter quelque chose pour ces filles en cheveux, pour ces misérables qui déshonorent nos rues, mais dont la honte, le dégoût et les larmes pétrissent le pain quotidien !

Toutes, elles sont femmes ; presque toutes, elles sont faibles. A Paris, au milieu de cette vie terriblement usante de l'observateur vigilant, à défaut de laquelle la capitale reste comme un sphinx aux yeux énormes faits de lumière et de feu qui vous brûlent sans vous

éclairer, mon respect et ma pitié pour la femme ont encore grandi.

Le Sphinx parlait : j'ai écouté, anxieux, aux heures où la ville semble enfin endormie. Et voilà que des hôtels somptueux et des maisons les plus modestes — et des rideaux de soie des épousées et des amantes riches — et des rideaux tout blancs des chastes demoiselles — et des lits sans rideaux des impudiques et des deshéritées, il montait contre Paris et contre l'homme, plus de cris de détresse que de soupirs d'amour !

C'est sous le coup de ces émotions diverses, et après une analyse patiente, que j'ai écrit *la Crucifiée*.

Ce roman, cher maître, dont vous avez bien voulu être le parrain, ne sera pas inutile, s'il se rencontre en France sept femmes assez vertueuses pour convaincre leurs maris qu'il est des adultères plus glorieux que des fidélités sans bataille.

GATEUX

Le gâtisme est le fléau de l'humanité, en cette fin du XIX^e siècle. Ses victimes abondent par milliers dans toutes les classes de la société

contemporaine, à Paris, en province, jusque dans les villages. C'est ordinairement aux approches de la cinquantaine qu'un homme frappé de l'étrange maladie, tombe tout d'un coup, alors que rien ne faisait prévoir une chute presque toujours irrémédiable. Il semble que les victimes les plus nombreuses se recrutent parmi les gens de travail auxquels la fortune ou seulement la simple aisance vient de créer trop tôt des loisirs. La brusque interruption du labeur cérébral, l'arrêt immédiat de l'activité physique, voilà les causes de l'effondrement de milliers d'hommes. C'est un négociant qui, après avoir péniblement édifié sa fortune, laisse la suite du commerce à son fils ou à son gendre ; c'est un vieil avocat retors en procédure qui oublie, dans sa riche maison de campagne, les luttes retentissantes du barreau ; c'est, enfin, un officier retraité, époux d'une jeune et ardente femme. Puis, un peu partout, semés dans les villes, relégués au fond de nos campagnes, des artistes, des commerçants, des politiques, des savants, des financiers, des hommes de guerre, des magistrats, tous des travailleurs, valides encore, que le repos a séduits et que le repos va tuer.

Aujourd'hui, tous ces êtres se ressemblent et se confondent ; tous, ils présentent des symptômes identiques de décrépitude, paraissent avoir été taillés sur le patron unique du ramollissement ; ils arrivent au même but, poussés vers l'abîme par des forces irrésistibles. La couleur de la physionomie s'est perdue, et aux figures originales et vivantes succèdent déjà des masques tranquilles, éclairés d'un semblable rictus. Rien ne les distingue.

L'officier rit comme rit l'avocat ; l'avocat comme le négociant, le négociant comme l'artiste.

D'abord, il se fait en ces musculatures, en ces cerveaux, des révoltes furieuses, un désir immense de revenir aux travaux délaissés : le commerçant rêve de comptoirs, l'officier de batailles, l'avocat de plaidoiries, l'artiste de gloire. Mais les regrets s'éteignent, les ambitions se calment, et au souffle de l'invisible enchanteur, les individus se laissent vivre indolents. Et, alors, les uns passent leurs journées sur les ponts de la Seine ou sur les bords des berges fleuries, à cracher dans l'eau, à faire des ronds ; les autres s'amuse à tailler des cartes, à découper des morceaux de bois avec une petite scie mécanique.

On en voit qui, au café, s'irritent et menacent de tout briser, celui-ci, parce qu'on a touché à sa queue de billard vêtue d'un fourreau vert ; celui-là, parce que sa pipe s'est trouvée dérangée d'un centimètre dans le placard où elle est renfermée ; un autre parce qu'il a perdu une insignifiante partie de bezigue ou de dominos ; un autre encore, parce que son ami est en retard de trois minutes, à l'heure fatale de l'absinthe. Quelques-uns ont des joies délirantes : Y*** a vu une femme rousse ; le vieux Z*** a embrassé une fille au nez pointu !

Enthousiasmes et fureurs toujours disproportionnés avec les actes qui les motivent.

Ces hommes au regard étrange ne sont pas des fous, mais, des maniaques, des gâteux, des ramollis, des « gagas », selon l'expression populaire. Ayant trop de temps pour réfléchir et ne sachant plus varier leurs occupations, ils exagèrent les tracasseries et les amusements, s'annihilent dans le détail des aventures.

Eh bien, ce qui leur manque, ce sont les labeurs d'antan, la vie grouillante et féconde, la bataille. Avec les longs repos, l'œil est devenu vitreux, la langue s'est épaissie, le cerveau s'est contracté. Ils ont laissé l'outil, avant que

leur main ne soit refroidie, et il s'est fait en eux une détente des ressorts de la volonté, non pas toujours un craquement — ce serait la folie — mais un relâchement progressif des organes — c'est le gâtisme.

Il ne faudrait point cependant affirmer que l'on rencontre seulement des gâteux dans le monde des oisifs : certains êtres sont frappés au milieu de leurs occupations habituelles.

Gaga, ce député qui a la manie des amendements ;

Gaga, ce diplomate qui assaisonne de calembours les discussions les plus graves ;

Gaga, ce général dont les bons mots, au milieu du service, prêtent à rire ;

Gaga, ce peintre à barbe blanche dont le pinceau, jadis plus artiste en ses variétés, traduit seulement aujourd'hui des rêves érotiques, des visions obscènes ;

Gaga, ce vieux monsieur qui s'arrête au milieu d'un boulevard, commet un attentat à la pudeur, alors qu'il lui serait facile d'être, sans danger, un criminel, dans sa maison.

Gagas, oui, gagas, tous les individus qui n'ont plus la surveillance d'eux-mêmes, la

plénitude du libre arbitre, la netteté de vision sur les hommes et les choses.

De jeunes hommes viennent augmenter le contingent, avec toutes les manies des vieillards, les tics nerveux, les sourires incompréhensibles, les joies désordonnées et aussi les fureurs inexplicables. Le sexe féminin semble à peu près indemne, et si quelques femmes souffrent de ce terrible mal, ce n'est que dans l'extrême vieillesse, alors que le sang est pauvre et l'os-sature défaillante.

Le gaga, vous le reconnaîtrez toujours, et moins à sa démarche incertaine et à son bredouillage d'enfant qu'à son regard vitreux qui papillote et ne voit plus, — comme si de la vie et de la lumière, un reflet menteur se jouait en des yeux morts.

la faim, tout autour d'elle ; tantôt, un homme s'en allait, rapide, et de grosses larmes roulaient sur sa barbe. Puis, dans les ombres, des vieillards courbaient la tête...

Oh ! les misérables n'étaient pas méchants, en cette affreuse nuit !...

M. Bourreif a vu ce désolant spectacle ; et plus fort que les moralistes, autrement utile à l'état social que nos journaux et que nos livres, il s'est mis à combattre le mal, sans phrases, — avec du pain.

♦♦

C'est pourquoi, je salue le fondateur de l'œuvre de la *Bouchée de pain*.

L'idée de M. Bourreif est si grande et si noble, que tout commentaire serait puéril. Si vraiment, comme nous l'espérons de tout notre cœur, des maisons charitables apparaissent dans tous les arrondissements de Paris et s'il n'est plus permis à un pauvre hère de se plaindre au ciel ou en enfer, d'être mort, faute d'une poignée de farine, nous nous dirons que cette fin de siècle ne va pas à la décadence du monde.

Un jour, grâce à M. Bourreif, — au-dessus

des politiques dédaignées et avilies, — nos fabricants de bulletins de décès pourront s'enorgueillir de mettre en tête de la statistique funèbre :

A PARIS, PERSONNE NE MEURT DE FAIM

Cette affirmation devra être inscrite, en lettres de lumière, sur le plus beau de nos monuments, sur l'Arc-de-Triomphe, si l'on veut, afin que l'étranger qui passe, regarde, se découvre, se recueille et se souvienne.

Et, bientôt, pour l'honneur de l'humanité, cette parole d'or, la seule vivante des religions et des philosophies, retentira dans toute la terre !

FIN

Vieilles chansons !... Chansons éternelles aussi !...

Après tant de romances, après des milliers de livres et de drames, et des milliers d'articles de journaux, on rencontre des misérables qui meurent de faim !

Dans un article récent que M. Maxime Gaucher a bien voulu me consacrer, le critique de la *Revue politique et littéraire* écrivait, au sujet d'un cas de névrose : « Il y a des souffrances qui nous intéressent plus : celle des gens qui mangeraient avec plaisir et qui n'ont pas de quoi manger... »

Monsieur Maxime Gaucher, nous sommes d'accord, cette fois !

Les maisons de bienfaisance ne manquent pourtant pas dans Paris.

L'hospitalité de nuit, de création récente, est appelée à rendre des services, je n'en disconviens pas. Mais il semble que les philanthropes n'ont jamais su leur commencement. Nous avons des refuges où, lorsque tinte minuit, les institutrices de province et les comédiennes sans

emploi qui battent le pavé de la grande ville, peuvent échapper à la poursuite des agents des mœurs ; nous avons des sociétés de secours mutuels, à l'usage des ouvriers laborieux et économes ; nous sommes étourdis par la réclame des Compagnies d'assurance sur la vie.

Prévoyance et sommeil réparateur !...

Le « qui dort dtne » de l'hospitalité des noctambules ressemble à la fois au mot du vieil oncle : « Fais des économies, mon garçon », et à la triste parole des dévotes : « J'ai mes pauvres. »

Le désir de bien faire est annihilé par l'abondance des victimes. Une tourte de pain de dix livres ne pèsent que dix livres, lorsqu'elle les pèse, et cinq kilogrammes de galette sont insuffisants pour rassasier quarante individus affamés.

Le dormir est moins nécessaire que le manger.

Des milliers de misérables tombent de sommeil, au coin des rues, sur les bancs des boulevards, dans les chantiers avec des moellons sous la tête ; les uns continuent leurs rêveries dououreuses, là où le sort les a jetés, les autres sont conduits au poste de police. Ni les uns ni

les autres n'en meurent. Une mauvaise nuit est bientôt passée.

La faim, elle, ne pardonne pas.

Ce Yankee imbécile, ce docteur Tanner qui, — pour la farce, — resta vingt jours et vingt nuits sans manger, ne saurait avoir de nombreux imitateurs. On ne se serre pas le ventre aisément. Après quatre jours d'abstinence forcée, la fièvre mine sa proie ; elle tenaille et meurtrit l'être créé au monde ; elle va, sans trêve, décolorant le sang, énervant les muscles et les nerfs, brûlant les poumons ; elle s'établit maîtresse-femme en sa demeure, réduisant peu à peu la musculature, laissant au sujet les forces vives de son intelligence, de telle sorte que la victime puisse mesurer, dans une dernière lueur, avec l'étranglement d'un dernier blasphème, les ombres noires qui s'approchent.

..

Depuis le jour où Jésus-Christ, l'admirable penseur qui, s'il n'est pas Dieu, mériterait de l'être, a prêché la bouchée de pain, des hommes sont venus à la rescousse.

On a bavardé, on a plaidé, on a écrivillé, tant et si bien qu'après dix-huit cent quatre-vingt-sept ans et quelques mois, la question est encore actuelle.

Eh ! que me font les causes de la misère !

Il n'est point utile de fouiller les vieux livres, ni d'apporter à l'audience sociale des documents nouveaux, lorsque la constatation est flagrante pour tous. Les théories humanitaires n'inventeront jamais l'Eldorado des rêveurs, — le séchoir des larmes, comme disait un aimable poète. Il faut autre chose que des livres et des paroles pour empêcher les gens de mourir de faim.

On souffre ; on meurt, voilà !

••

Une nuit de l'hiver passé, la fantaisie me vint d'aller seul, à travers les faubourgs pauvres de Paris, comme je l'avais fait, l'année précédente, dans les infâmes quartiers de Londres. Chose étrange, ce soir-là, je ne voyais que tristesses et pleurs. Tantôt, je m'arrêtais devant une femme courbée par l'âge, se tenant sur le seuil d'une porte, avec de petits enfants criant

XI

DERNIÈRE QUESTION

LE PAIN

Un homme intelligent et généreux, M. Bourreif, est en train d'instituer une œuvre éminemment philanthropique. Il travaille pour que tous les arrondissements de Paris soient pourvus d'établissements où les malheureux, d'où qu'ils viennent, trouveront un morceau de pain.

Des femmes dévouées, notamment Mme Bertheville, ont entendu l'appel du bienfaiteur, qu'elles aident de toutes leurs forces.

Voici que, déjà, plusieurs quartiers sont dotés de réfectoires populaires ; un de ces jours, on inaugurerà un nouveau réfectoire à Passy.

MM. Ranc, Anatole de La Forge et Paul

Strauss préparent des conférences. Ces hommes de bonne volonté sauront se dégager des vieilles rengaines sur la misère et ils envisageront seulement l'œuvre de M. Bourreif, au point de vue pratique.

On a chanté les malheureux, sur tous les tons, après les avoir fait figurer dans tous les livres, sur tous les théâtres.

Il y a des romances pour piano où les jeunes filles poitrinaires roucoulent qu'elles aimeraient mieux s'en aller avec les feuilles qu'avec l'ami de la maison, — un jeune homme laid ou un vieux paillard.

Il y a des drames où apparaissent des personnages qui n'ont pas mangé depuis plusieurs semaines et qui se plaignent, dans une série interminable de trémolos.

Puis, c'est le tour des journaux, à la troisième page. On y conte... Lisez les faits divers!

Et la correctionnelle, et la cour d'assises?

— Accusée, vous avez tué votre enfant... Pourquoi?...

— Je ne pouvais plus le nourrir!

— Prévenu, vous avez volé une miche à l'établissement d'un boulanger?

— Possible, mon président... J'avais faim!

TABLE

	Pages
I	
NOUVELLES COUCHES FÉMININES. — Madame le Député. — Madame le Préfet. — Madame le Ministre.....	4
II	
LA FÉCONDATION ARTIFICIELLE. — M. Alexandre Dumas et « <i>Le Faiseur d'hommes</i> ».....	37
III	
MÉDECINS ET CHIRURGIENS. — Le professeur Koch et les médecins français. — La science allemande et le Chancelier de fer. — Nos poumons devant la chirurgie.....	59
IV	
MORALE AU JOUR LE JOUR. — La police et les filles. — A Michel Campi. — Le Prince Victor. — L'Archevêque et les Femmes du Monde. — Gentilshommes rouges. — La Peur. — Les Forains du boulevard Rochechouart. — Au Conseil municipal. — Le savant horloger.....	81
V	
CONTEMPORAINS. — Maître Léon Cléry. — Gustave Yundt. — Le docteur Dumas fils et le romancier Charcot.....	129

VI	
NOS LOIS. — Le secret des lettres. — Du revolver sous la troisième république. — Le cas de M. Z***.....	151
VII	
VARIÉTÉS. — M. Hyacinthe Loyson et Madame Sarah Bernhardt. — Un mot sur « le savant horloger ». — Vingt jolis vers. — La Pudeur. — Après le Grand-Prix. — L'Écriture Universelle. — Concours de vierges. — Les bonnes nuits. — Le Réveil des Mannequins.....	177
VIII	
QUESTIONS SCIENTIFIQUES. — A la Salpêtrière. — Choléra et Baccara. — Hypnotisme et suggestion.....	213
IX	
QUESTIONS LITTÉRAIRES ET PHILOSOPHIQUES. — Le roman français devant l'Allemagne. — Un écrivain poursuivi. — Conversation avec un magistrat. — Les agents des mœurs. — A. S. M. la Reine Marguerite.....	235
X	
PATHOLOGIE SOCIALE. — La Femme en 1888. — Exposition d'Enfants. — Un congrès d'américaines. — L'École du Nouveau-Monde. — Le catéchisme et le Roman. — De l'irresponsabilité, au point de vue des sens. — Lettre du professeur Lombroso. — Des dangers de la cohabitation. — Des incapacités sexuelles. — Monomanes. — Névropathes. — Gâteaux.....	255
XI	
DERNIÈRE QUESTION. — Le Pain.....	327

LIBRAIRIE E. DENTU, ÉDITEUR, PALAIS-ROYAL

ŒUVRES DE DUBUT DE LAFOREST

ROMANS ET NOUVELLES

LES DAMES DE LAMÈTE.	1 vol.
TÊTE A L'ENVERS.	1 —
UN AMÉRICAIN DE PARIS.	1 —
LA CRUCIFIÉE.	1 —
LE RÊVE D'UN VIVEUR.	1 —
BÈLLE-MAMAN.	1 —
LE FAISEUR D'HOMMES (En collaboration avec M. Rambaud)	1 —
MADemoiselle TANTALE	1 —
CONTES A LA PARESSEUSE	1 —
LES DÉVORANTS DE PARIS.	1 —
L'ESPION GISMARCK	1 —
LA BARONNE EMMA.	1 —
LE GAGA	1 —
CONTES POUR LES BAIGNEUSES	1 —
LA BONNE A TOUT FAIRE.	1 —
LE CORNAC.	1 —

DOCUMENTS HUMAINS 1 —

Pour paraître prochainement :

MADemoiselle DE MARBEUF, roman parisien. 1 —

En préparation :

L'HOMME DE JOIE. 1 —